

# DESSINS & NOTES

PRIS DANS

# LE PAYS DE LIÈGE

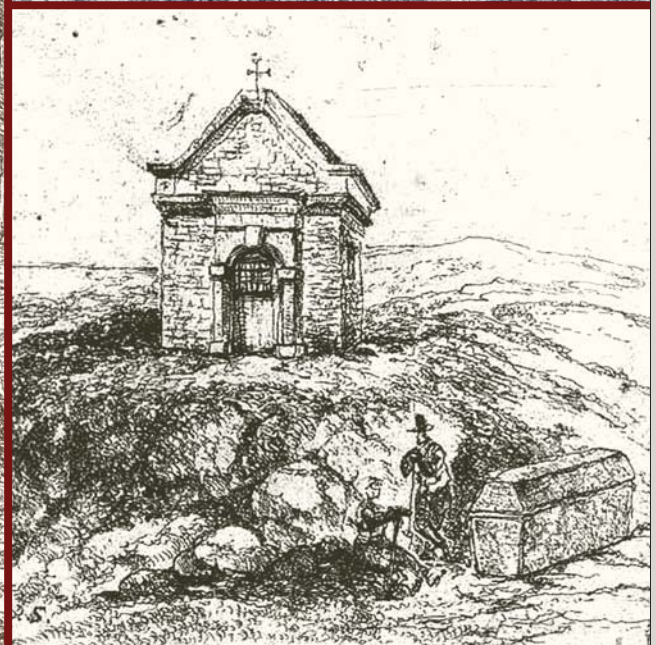
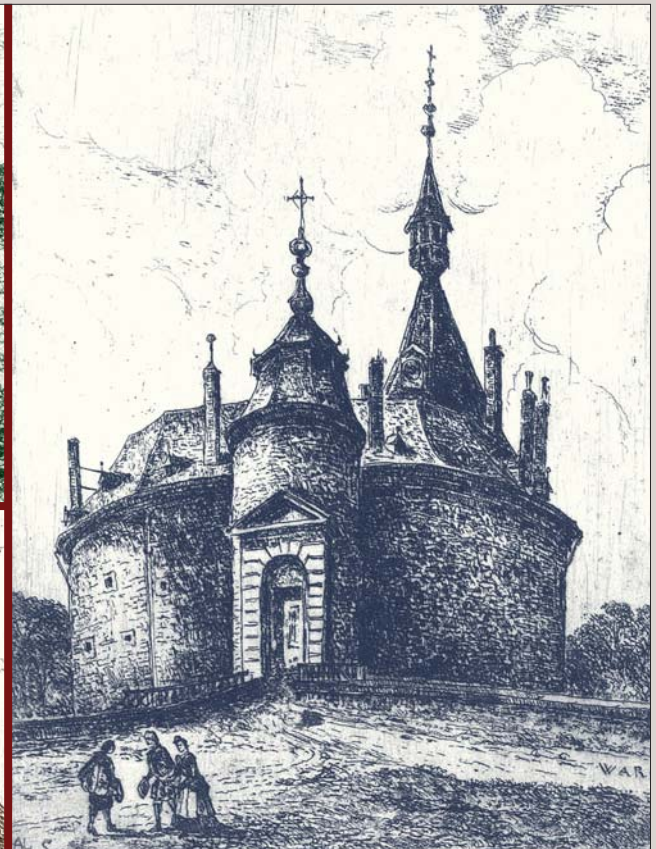
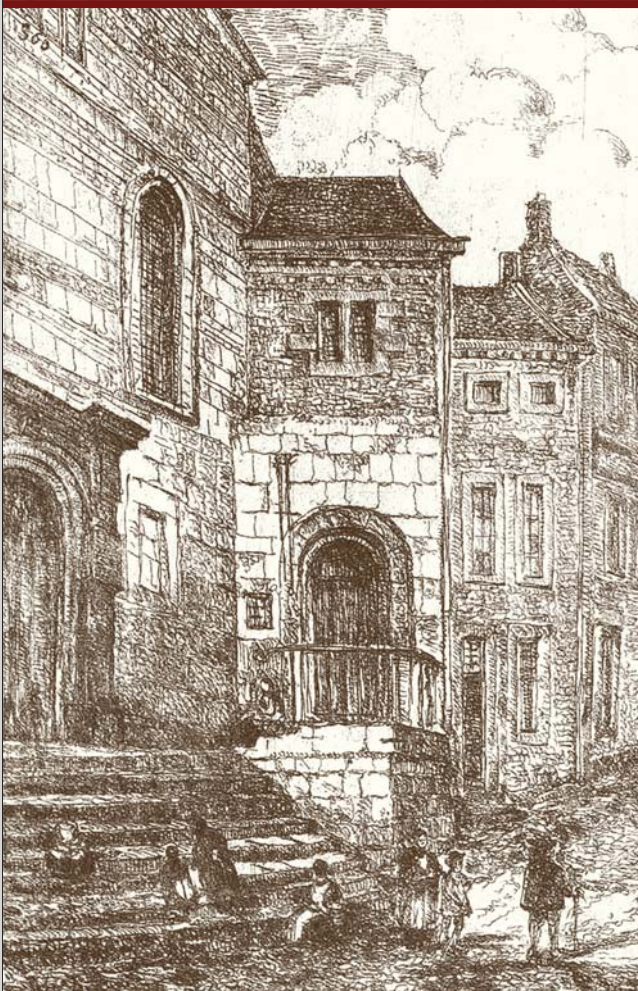
DU TEMPS PASSÉ

ANCIENNES HABITATIONS, CONSTRUCTIONS CIVILES,  
MILITAIRES, RELIGIEUSES,  
ANCIENS CHÂTEAUX ET ANTIQUITÉS

*recueillis, dessinés d'après nature et gravés avec texte historique*

PAR  
ALEXANDRE SCHAEPKENS

## PREMIÈRE PARTIE



EN PREMIÈRE DE COUVERTURE:  
AU MILIEU, À GAUCHE: MAISON DES PRÉBENDIERS – AU MILIEU, À DROITE: CHÂTEAU DE WAROUX –  
EN BAS, À GAUCHE: HOSPICE DES ALÉZIENS – EN BAS, À DROITE: CHAPELLE SAINT-LAMBERT

DESSINS & NOTES

PRIS DANS

LE PAYS DE LIÈGE DU TEMPS PASSÉ

—————  
L'ÉDITION ORIGINELLE A ÉTÉ RÉALISÉE  
À BRUXELLES PAR LA MAISON FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, IMP. TYPO-LITHOGRAPHIQUE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.  
—————

PUBLICATION MISE EN LIGNE SUR :  
[HTTPS://DONUM.ULIEGE.BE](https://donum.uliege.be) (UNIVERSITÉ DE LIÈGE)  
RECOMPOSÉE ET REMISE EN PAGE PAR ET POUR LE SITE  
[WWW.EGLISE-ROMANE-TOHOGNE.BE](http://www.eglise-romane-tohogne.be)  
EN AVRIL 2020.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS



# DESSINS & NOTES

PRIS DANS

# LE PAYS DE LIÈGE

DU TEMPS PASSÉ

ANCIENNES HABITATIONS, CONSTRUCTIONS CIVILES,  
MILITAIRES, RELIGIEUSES,  
ANCIENS CHÂTEAUX ET ANTIQUITÉS

*recueillis, dessinés d'après nature et gravés avec texte historique*

PAR  
ALEXANDRE SCHAEPKENS

PREMIÈRE PARTIE



PORTE SAINT-LÉONARD

BRUXELLES - MAASTRICHT - LIÈGE

1883



ILLUSTRATION  
DE L'ANCIEN  
PAYS  
DE



# PROMENADE VERS LIÈGE

---



Le Perron.

en publiant ce travail, est de rendre et de conserver par nos dessins, faits sur place et par nos gravures, ce qui est encore debout et le moins mutilé des châteaux, manoirs, portes et enceintes militaires de villes, édifices publics, maisons bourgeoises, églises, chapelles, et de faire un recueil, élucidé par quelques notes sur leur origine et leur état actuel.

Nous commençons nos excursions en prenant pour point de départ le premier tombeau de l'évêque saint Lambert, situé près de Maastricht où se place la légende de l'origine de Liège.

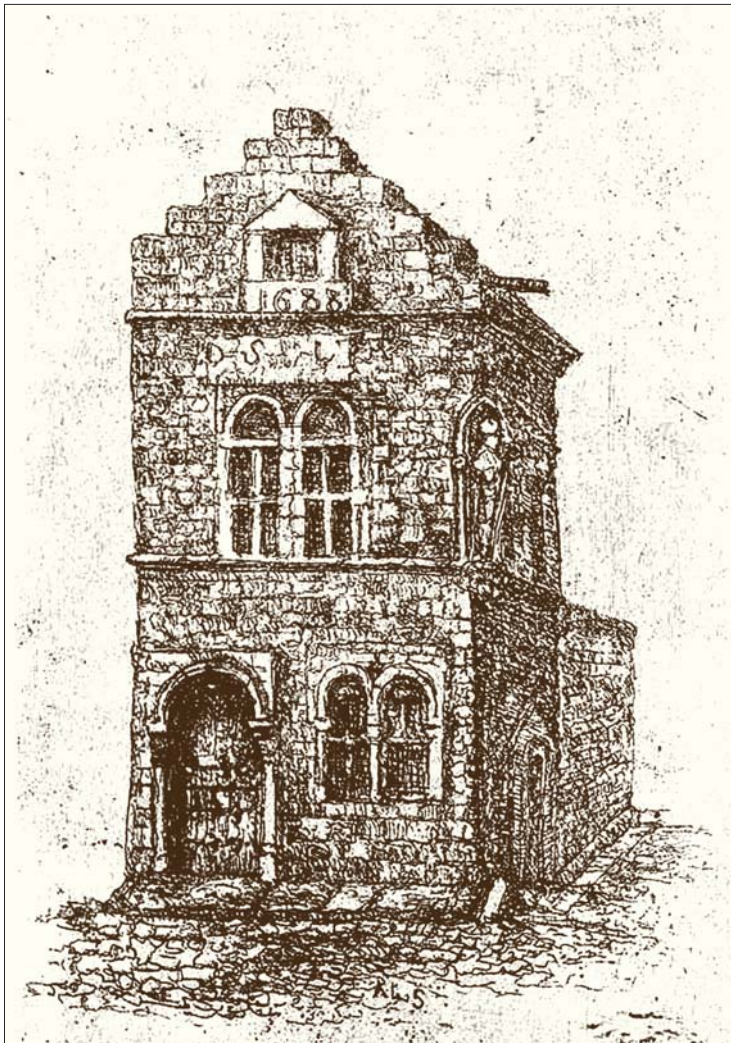
**L**es monuments qui existent encore sur le sol de l'ancien Pays de Liège offrent beaucoup d'intéressants souvenirs de son riche passé, malgré la destruction d'un très grand nombre de ces preuves de son histoire. Les vieilles constructions de ses villes, ses anciens châteaux et églises, les ruines de ses châteaux forts parsemées sur un sol pittoresque dans de riches paysages boisés ou ondulés par des hauteurs, tentent le crayon du dessinateur et de l'archéologue. Au milieu de cette riche nature vivifiée par des rivières charmantes qui serpentent dans les plaines et au pied de rochers taillés et colorés par la nature et le temps, se dressent encore des demeures de ses anciens chevaliers, des murs ou fortifications de ses communes, avec les maisons de ses anciens bourgeois. Plusieurs de ces preuves de l'histoire n'ont pas été publiées par le crayon des dessinateurs ou des archéologues qui, anciennement, se sont occupés de l'histoire du Pays de Liège.

En dessinant ces précieux édifices, on leur rend la vie et on fait l'étude des mœurs et usages des temps reculés qu'ils représentent ; c'est un miroir où se reflète le caractère de la contrée qu'on présente à celui qui écrit l'histoire du pays, c'est une scène naturelle avec ses décors où l'action s'est passée. Le but auquel nous tendons



Saint Lambert, évêque de Maastricht, assassiné par les frères d'Alpaïde, fut d'abord enterré secrètement au village de Saint-Pierre dans le tombeau de son père Aper, seigneur de la contrée, et transporté en 707 par son successeur, saint Hubert, à l'endroit qui devint par ce fait le berceau de la ville et de la principauté de Liège. C'est l'introduction à la série de nos dessins que nous commençons par un croquis de la maison ou de l'endroit, où la tradition fait naître saint Lambert.

D'après les pères jésuites de Maastricht, dont le couvent fut supprimé en 1765, saint Lambert naquit dans une maison anciennement enclavée dans l'enceinte de leur monastère qui se trouvait dans la partie la plus ancienne de la ville près de l'église de Notre-Dame.



Maison de saint Lambert.

Au dix-huitième siècle, on découvrit à peu de distance de cette église, et presque sur la même ligne que la maison de saint Lambert, dans un bâtiment servant de poids public à la ville, un temple païen (1). Ce bâtiment se trouve très près de la maison de saint Lambert dont nous offrons le dessin ; elle termine en face de l'ancienne église des jésuites, la ligne des maisons en formant le coin de la rue dite Hoenstraet. Une statue de ce saint ornait l'angle de ce bâtiment qui fut reconstruit en 1688, comme l'indique son millésime ; cette maison est remplacée actuellement par une construction moderne, sans garder le moindre souvenir du grand citoyen des deux cités de Maastricht et de Liège.

L'histoire du meurtre de saint Lambert est trop connue pour la relater encore ici, et nous nous bornerons à indiquer l'endroit le plus probable où son corps fut d'abord enterré, qui est, croyons-nous, l'ancien cimetière gallo-romain, mis au jour en 1847, par la pioche des ouvriers qui creusèrent le canal latéral de Liège à Maastricht, à travers le faubourg de Saint-Pierre, de cette dernière ville.

Les hagiographes indiquent clairement le village de Saint-Pierre, le patrimoine de saint Lambert, comme le premier tombeau du martyr. Une preuve de cette tradition constante est l'existence d'une chapelle votive, qui resta comme souvenir

de l'ancienne église, abritant d'abord le premier tombeau du saint, et qui fut très souvent détruite à cause de sa proximité de la forteresse de Trajectum (2). Elle se trouvait bâtie justement sur la terre où l'on découvrit en 1847 plusieurs sarcophages en pierre, contenant des vases en terre cuite et en verre de l'époque gallo-romaine ; nous avons publié, concernant ces objets, dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, année 1850, un article intitulé : *Tombeaux chrétiens*.

(1) Ce monument, qui atteste la haute antiquité de cette partie de la ville et qui se trouvait près de la route royale, se dirigeant par l'ancienne porte Notre-Dame vers le pont sur la Meuse, a été vu et décrit par un antiquaire hollandais, Brouwerius de Nideck, en 1717. Dans la relation manuscrite et inédite de son voyage dans les Provinces-Unies, il dit, en parlant de ce temple qui était encore debout, que c'était une petite rotonde ornée de colonnes et de sculptures, éclairée par une seule ouverture circulaire à travers laquelle se dégageait la fumée des sacrifices. L'autel s'y trouvait encore au centre sous cette ouverture. Le monument était alors enfoncé en terre et il fallait descendre trois marches pour y entrer, ce qu'il faut attribuer à l'exhaussement postérieur du sol. C'est une preuve de plus qu'il se trouve dans la première ou la plus ancienne enceinte du camp ou forteresse et le voisinage immédiat de l'église Notre-Dame, qui fut la cathédrale de l'évêché, où dans la suite, les évêques de Liège se faisaient sacrer à Maastricht, s'élève sur l'autre côté de cette ancienne voie romaine. L'église Saint-Servais a été plus tard comprise dans les murs de la forteresse par une extension de ses murs dont nous donnons un dessin.

(2) Par les différents sièges que la ville eut à soutenir aux treizième, quatorzième et surtout au quinzième siècles, en 1407 et 1408, le faubourg de Saint-Pierre eut beaucoup à souffrir. Dans ce dernier siège par les Liégeois, la plupart des maisons du village furent brûlées. L'église de Saint-Pierre, par sa position près de Maastricht, fut souvent ruinée et rebâtie, comme il conste déjà d'un acte de 1426. En 1672, plusieurs maisons, l'église et le presbytère furent brûlés. En 1677, le gouverneur de la ville, Calvo, a fait détruire les restes de l'église et du presbytère.

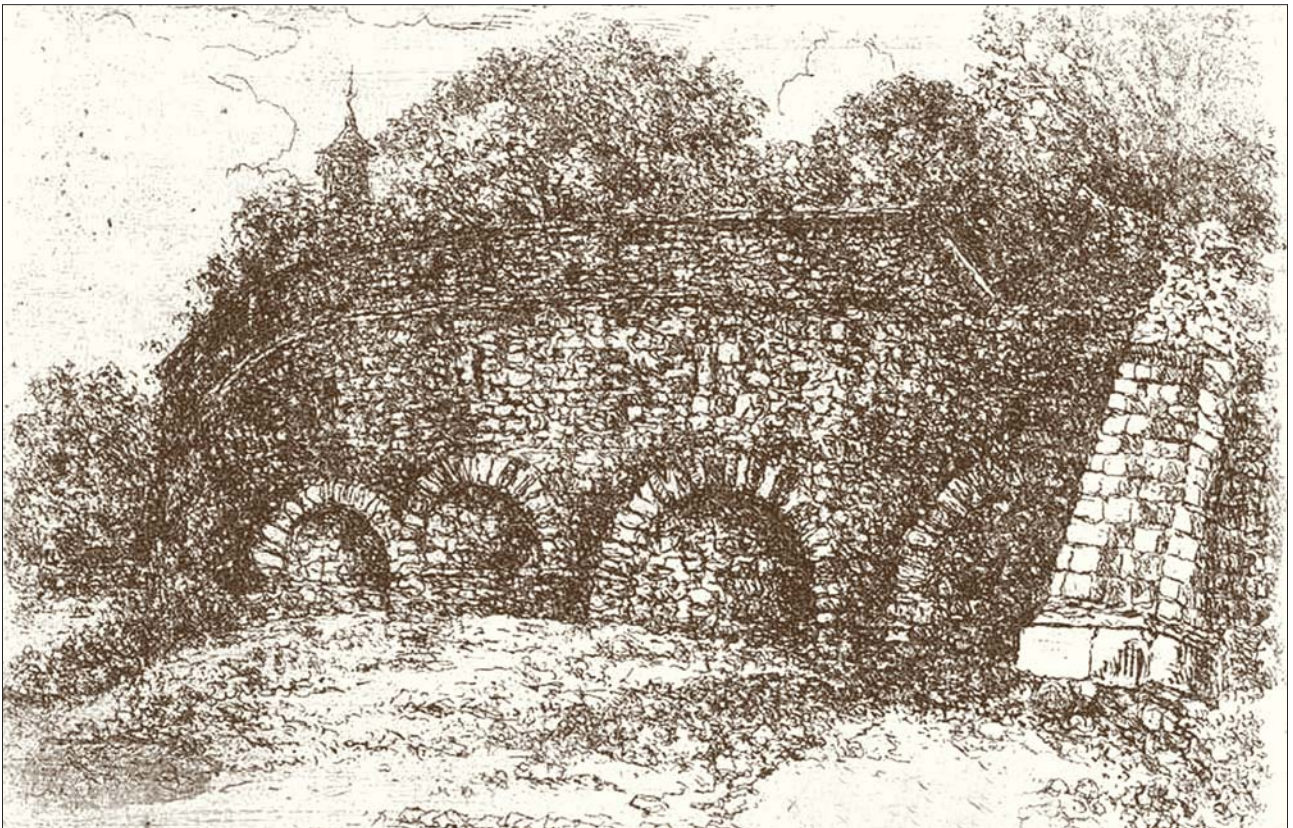


Lorsque saint Hubert fit transporter à Liège le corps de son prédécesseur, enterré à Saint-Pierre, les habitants de Maastricht virent bien à regret partir les restes de leur pasteur vénéré, qui reposaient presque à l'ombre des murs de leur forteresse, de la partie la plus ancienne de laquelle nous donnons ci-dessous un croquis. Ces murs se trouvent dans la partie élevée de la ville, près du Palais de justice, qui fut jadis l'église des Frères-Mineurs. L'appareil de ces murs, qui ceignent, depuis la rue de Tongres jusqu'à la rue de Bruxelles, les maisons claustrales, est fort ancien. Cette enceinte, toute militaire, a dû avoir pour but de protéger l'ancienne collégiale de Saint-Servais.



Chapelle Saint-Lambert.

Les hauteurs du village de Saint-Pierre, dit le patrimoine de saint Lambert, sont couronnées par les ruines d'un ancien château fort, nommé Lichtenberg, qui datent du treizième siècle, quoique les substructions dénotent une date plus reculée. Notre dessin représente la tour carrée ou donjon du château qui



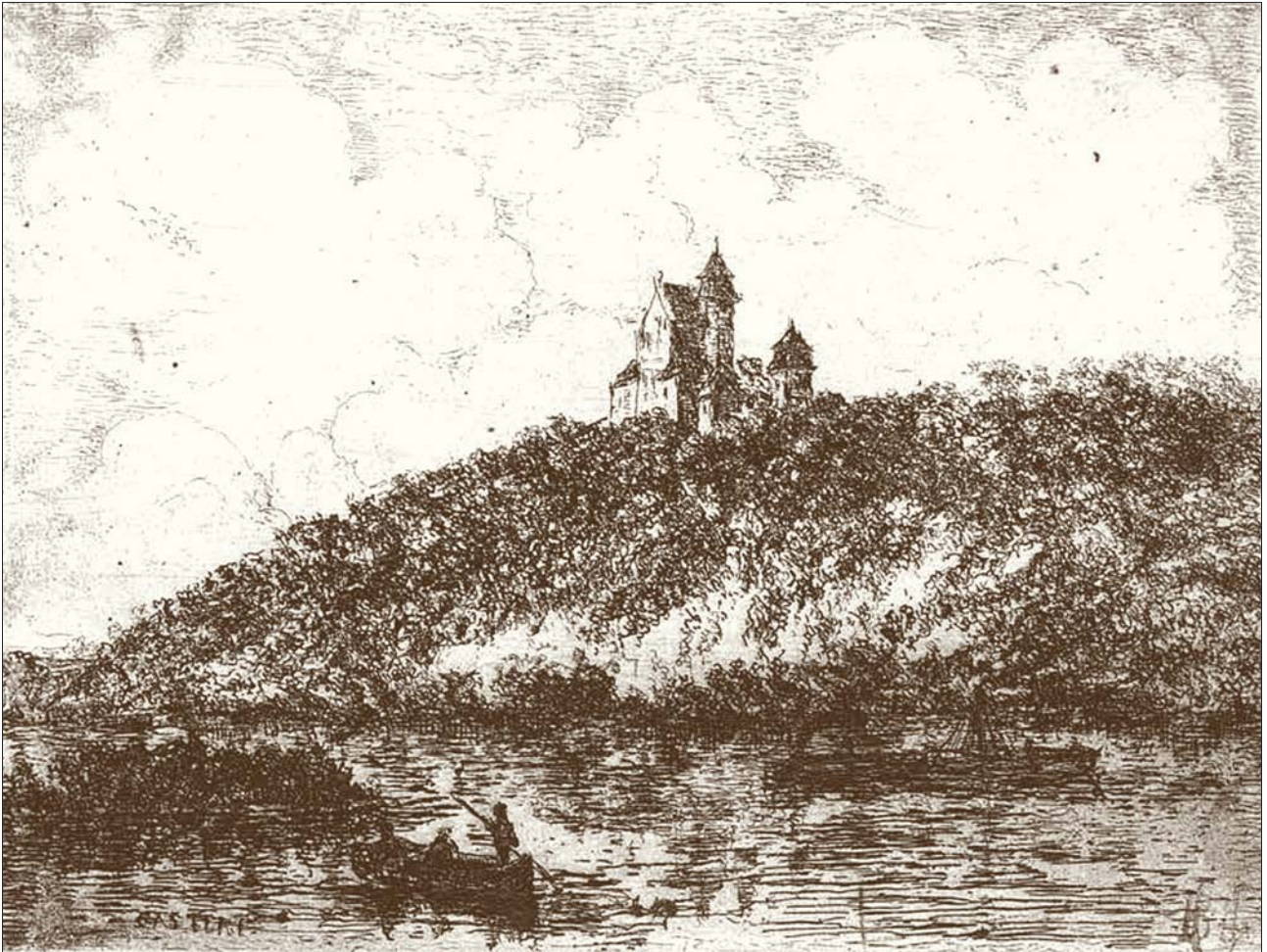
Anciens remparts.

s'élève sur un promontoire d'où l'on domine la Meuse, ayant de là une vue magnifique sur la vallée de cette rivière. Dans plusieurs documents du treizième et du quatorzième siècles, on trouve les noms de ces seigneurs qu'on écrit Lichtenborch. Un chevalier de Lichtenburg apparaît comme *Schout* de Maastricht



dans une lettre scabinale de cette ville en l'année 1300. La fille d'Ogier de Lichtenberg, de la famille Bock, épousa en 1439, Jean d'Eynatten, seigneur de Neubourg, et par ce mariage Lichtenberg passa aux seigneurs d'Eynatten, famille noble de cette contrée, qui en ont été les possesseurs au seizième siècle, comme le prouve une pierre tombale, que nous avons dessinée, près de la chapelle Saint-Lambert. Ce château avec un autre qui était situé tout près, et sur la place duquel s'élève maintenant une construction moderne appelée Sonneberg, étaient les seuls de ce village. Le génie militaire français fit démolir ce dernier au commencement de ce siècle. La famille de saint Lambert étant les seigneurs de l'endroit, on peut supposer qu'ils y firent leur résidence.

Le versant de cette hauteur, qu'on appelle la Montagne de Saint-Pierre, est couvert vers la rivière de rochers et de buissons sauvages. Les grottes ou entrées de la carrière, mêlées aux rochers couverts d'arbres et de buissons, offrent de beaux motifs au pinceau du paysagiste.



Caster.

Aux environs du vieux château, la carrière sur laquelle Lichtenberg (1) est bâti, est célèbre par ses fossiles et son labyrinthe.

En continuant cette promenade sur la même rive de la Meuse, chemin que suivit saint Hubert, d'après la légende, en transportant le corps de l'évêque saint Lambert, déterré à Saint-Pierre, on jouit de ces mêmes sites pittoresques jusqu'au château de Caster, bâti sur la partie la plus élevée de la montagne. De Caster, qui s'élève sur des rochers boisés, on jouit d'un panorama magnifique sur une contrée où la Meuse serpente dans un paysage très étendu, pittoresque et fertile.

À son origine, il n'y avait à Caster qu'une chapelle ou ermitage en l'honneur de sainte Madeleine, vers 1124. Plus de deux siècles après, en 1376 et 1395, il fut le rendez-vous des députés qui négocièrent la paix entre le peuple liégeois et ses évêques Jean d'Arkel et Jean de Bavière. En 1744, il appartenait à l'abbaye

---

(1) Hemricourt, dans son *Miroir des nobles de la Hesbaye*, dit : « Ceux de Lichtenbourg et d'Emale portaient de sable à la face d'or, criant : Lichtenbourg. Ils ne prirent point de part à la guerre des Waroux avec les Awans, après l'attaque traîtreuse du châtelain de Waremme sur le seigneur de Hamal, mais restèrent neutres ».





LICHTENBERG.





de Saint-Jacques à Liège, et peu de temps après, à une dame hollandaise connue pour sa beauté, à qui Voltaire, en souvenir de l'hospitalité qu'il y avait reçue, laissa son portrait peint en miniature.

Avant l'existence du canal latéral, la Meuse baignait presque le pied de la montagne sur laquelle est bâti le château, dont on a modifié l'architecture depuis que nous l'avons dessiné de la rive opposée de la rivière. Les grottes dans son parc, qui donnent accès aux carrières de pierres de sable exploitées depuis l'époque romaine, sont fort anciennes et pittoresques, et le labyrinthe qui serpente dans cette carrière s'étend jusque près de Liège (1).

Nous quittons les rochers boisés sur lesquels s'élève le château de Caster, pour passer à la rive opposée de la rivière, où l'on découvre, près de la Meuse, l'ancien château d'Oost, que nous avons dessiné tel qu'il était avant sa restauration. Des prairies grasses et verdoyantes, des bouquets d'arbres et les maisons du village du même nom, entourent le manoir, dont la construction remonte au seizième siècle. Il se trouve dans une grande plaine que borne à l'est une chaîne de hauteurs qui se rapprochent de plus en plus de la Meuse dans la direction de Liège.

Oost est une ancienne baronnie qui relevait du comté de Daelhem, et qui fut en même temps un ban ou tribunal du plat pays appartenant au seigneur du château. Son territoire faisait partie des pays d'Outre-Meuse, qui furent partagés entre l'Espagne et les Provinces-Unies, par le traité conclu le 26 décembre 1661, traité par lequel Oost échut avec d'autres villages aux États de la Hollande. Oost fut donné par Philippe IV, en 1633, à la noble famille de Hoensbroeck-Geul, pour la somme de 1.000 florins.

Antoine-Candide, comte de Hoensbroeck-Oost, seigneur de Fouron-le-Comte et de Cloppenberg, né au château de Geul le 29 juin 1630, était le se-



Rochers près Caster.

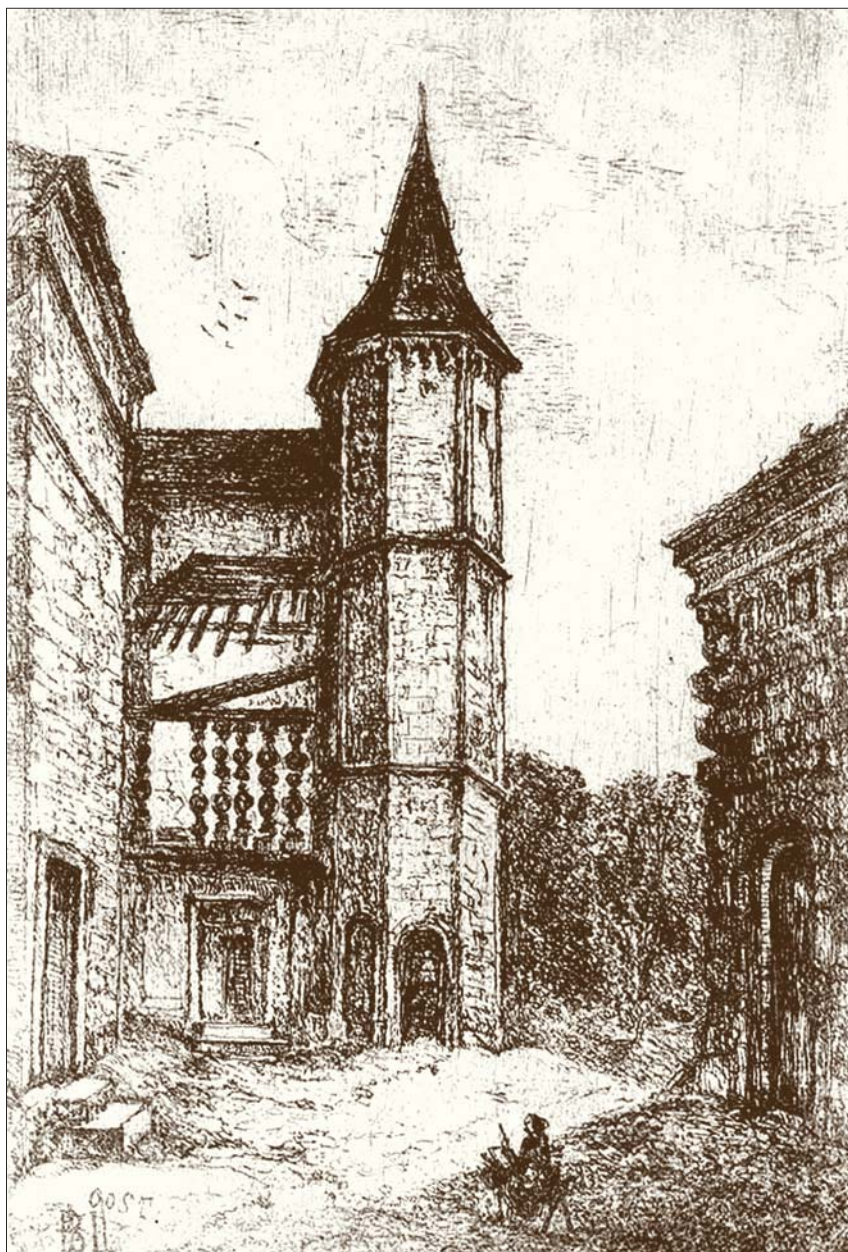
(1) Vers l'année 1354, Caster devint la propriété du célèbre messire Renard Maxheré, fils de Raes d'Oulpixhe, qui fut habile diplomate, financier, commerçant, homme d'affaires et même brave chevalier d'après le portrait qu'en fait Hemricourt. Sa biographie, qu'on trouve dans cet auteur, le dépeint comme un homme fort habile, et qui par les services qu'il rendit à plusieurs princes de son temps, dont il se fit bien payer, acquit une grande fortune. Il fut d'abord chanoine de Saint-Servais, à Maastricht, puis échevin de Liège et maréchal de l'évêque Englebert de la Marck. L'an 1354, il acquit de Henri de Flandre, la seigneurie de Fauquemont, mais craignant de ne pas pouvoir en jouir paisiblement, il en fit l'échange avec le duc de Juliers contre la terre de Caster. Il épousa la veuve du seigneur d'Elsloo, cousine germaine de l'évêque Englebert. Après la mort de cette dame d'Elsloo, il se maria à un âge très avancé, avec une jeune veuve, fille du seigneur de Hamal, ce qui déplut à ses enfants qui le persécutèrent et lui firent la guerre en lui enlevant ses biens. Après avoir essuyé beaucoup de revers, il quitta secrètement le pays pour l'île de Rhode où il se fit chevalier de cet ordre, et y resta jusqu'à sa mort. Son enterrement se fit avec la plus grande pompe.

Pour faire leur joyeuse entrée à Maastricht, les princes-évêques de Liège avaient l'habitude de s'arrêter à Caster où ils étaient complimentés et fêtés, en attendant les autorités de Maastricht qui allaient à leur rencontre à mi-chemin, en s'arrêtant près de Willer (Welder) pour attendre leur prince qu'ils conduisaient à Maastricht. Les notules du registre du magistrat de Maastricht, de 1538, donnent la relation de la joyeuse entrée de l'évêque Corneille de Berghes, à Maastricht, le 3 juillet de cette année avec toutes les cérémonies en usage. De Maastricht, l'évêque partait pour Stockem. (*Annuaire de la province de Limbourg*, 1825.)



cond fils de Conrad-Ulrich, comte de Hoensbroeck-Geul, et d'Isabelle de Haudion. Il mourut en 1693 et fut enterré dans l'église des Franciscains, à Slavante, commune de Saint-Pierre, près de Maastricht. Une demoiselle Isabelle-Adolphe de Hoensbroeck, héritière d'Oost, porta cette terre dans la famille des comtes de Geloës, par son mariage avec Maurice-Ferdinand, comte de Geloës, famille qui en est encore possesseur dans la personne du comte Amédée de Geloës.

Le château d'Oost, qui était en ruines à la fin du siècle précédent, se rattache surtout à l'histoire du Pays de Liège, comme lieu de naissance du comte de Hoensbroeck, son avant-dernier prince-évêque, qui y naquit le 28 août 1724, d'Ulrich-Antoine de Hoensbroeck-Oost et de Salomé, comtesse de Nesselrode d'Ereshove. Son élection eut lieu le 21 juillet 1784.



Château d'Oost.

Notre gravure représente le côté le plus pittoresque de ce charmant manoir, avec sa tour gothique, contenant l'escalier et la chapelle, sur le premier plan à droite ; cette chapelle date d'une époque plus reculée. Nous y avons remarqué, il y a une quarantaine d'années, une pierre tombale de la famille des comtes de Geloës, comme nous l'avons dit dans notre publication, *Vues aux bords de la Meuse*, dans laquelle nous avons reproduit une vue d'Oost prise du côté de la Meuse. Près de la toiture se trouve la date de 1543.

Le voisinage immédiat d'une autre seigneurie ancienne, nommée Breust, dans le village de ce nom, où se trouve un petit château moderne, nous amène à dire un mot de cette vouerie qui appartenait au chapitre de Saint-Martin à Liège. Elle relevait féodalement du Brabant et possédait une cour de justice. En 1235, les chanoines de Saint-Martin-en-Mont de Liège, achetèrent du seigneur de Petersheim (château dans la commune de Lanaeken) la vouerie de Breust, pour cent et soixante marcs. Elle appartenait ci-devant à Renaud d'Argenteau (1).

Nous nous trouvons en face du village de Lanaye situé sur la

rive gauche, où nous abordons de nouveau pour continuer sur cette rive, que nous avons quittée un instant, le chemin que, suivant la légende, saint Hubert suivit en transportant vers Liège le corps de son saint prédécesseur, et nous arrivons à Nivelles, hameau qui dépend de Lixhe. *Nivelles sur Mouze* est le titre d'une ancienne famille noble, citée par Hemricourt, d'après M. Delvaux, qui dit qu'il se trouvait de son temps des ruines d'une ancienne église bâtie par saint Hubert à l'endroit où la châsse de saint Lambert avait reposé. Dans ce village existe encore un petit château tout au bord de la Meuse, qui baigne les murs

(1) Breust près d'Eysden ne doit pas être confondu avec Brus-sur-Geer. Loen, dont nous parlerons ci-après, a été une branche de l'ancienne famille noble de Brus. En 1620, Gérard de Loen-Brus acquit la seigneurie de Nivelles-sur-Meuse.

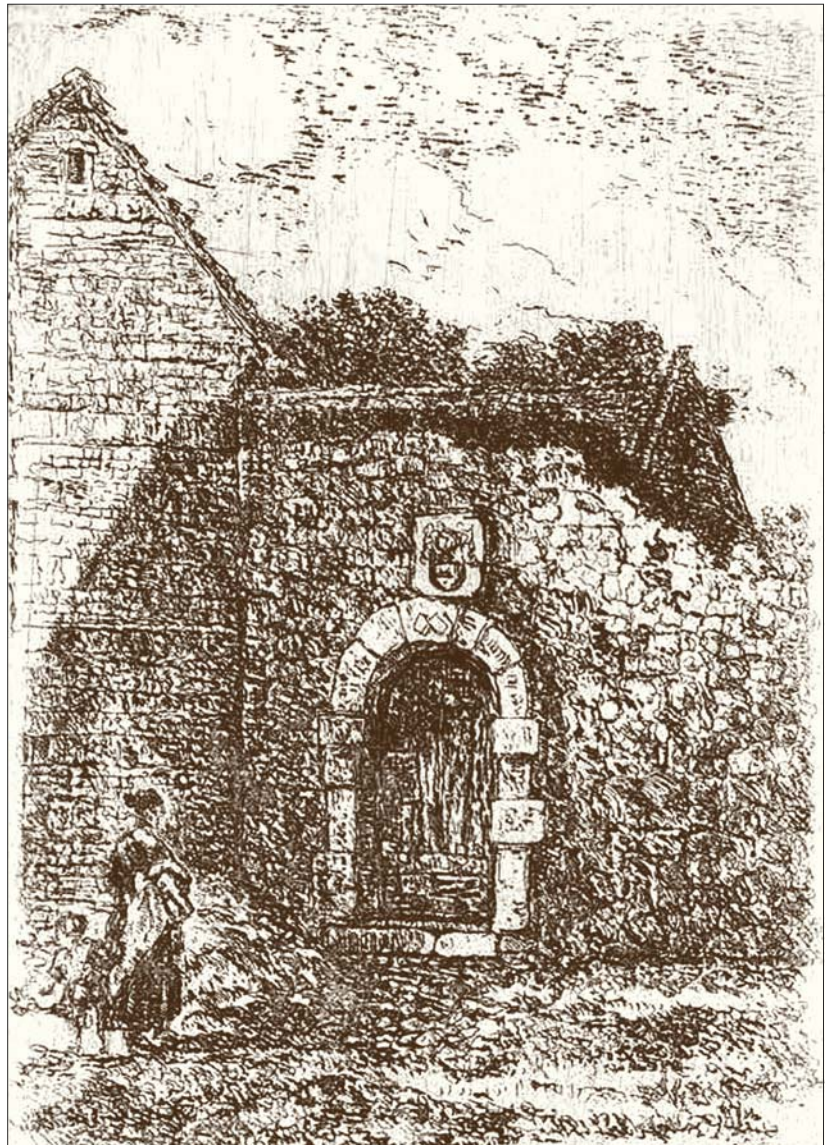


de son enceinte. Dans le dessin ci-contre nous en offrons un fragment ; c'est une porte donnant sur la Meuse, qui a échappé aux grandes modifications qu'on a fait subir à l'ensemble des bâtiments. Au-dessus de la porte sont sculptées les armoiries d'un ancien voué de l'endroit. Loyens, dans son *Recueil héraldique des bourgmestres de Liège*, donne ces mêmes armoiries comme appartenant à honoré seigneur Louis de Masillon, voué de Nivelles-sur-Meuse, bourgmestre de la noble cité de Liège pour la deuxième fois en 1604. Sur l'écusson au-dessus de la petite porte, se trouve la date de 1608. Sur la clef du chambranle ou cadre de la porte, sont sculptés deux petits écussons, celui de gauche est timbré d'une aigle éployée, son pendant est fruste et indéchiffrable. Le petit écusson sur le tout, qui est vairé, les armes de Nivelles, donné par Loyens, ne se trouve pas sur la bande de l'écusson sculpté. Crespin de Masillon, fils de Louis précité, était bourgmestre de Liège avec Haxhe en 1636, et ce fut, d'après Loyens, pendant leur magistrature qu'eut lieu l'assassinat du bourgmestre La Ruelle. Ces deux magistrats s'éloignèrent de la ville, soupçonnés d'avoir eu part à la conspiration qui eut pour fin la mort tragique du bourgmestre. Ils furent dégradés de bourgeoisie pour avoir refusé de comparaître devant le Magistrat et le conseil. Ces ruines, qui rappellent un personnage mêlé à un épisode émouvant de l'histoire de la commune de Liège, méritent, sous ce rapport, d'être conservées. La juridiction entière de Nivelles-sur-Meuse comprenait les villages de Lixhe, Nivelles, Lanaye, Loen et Caster.

Au village de Lixhe, à peu de distance de là, on voit une ancienne église dédiée à saint Lambert avec tour en style roman. Plus en avant dans les terres et au pied de la montagne, s'élève, au-dessus d'un charmant groupe d'arbres, le château de Loen, gravé et décrit dans les *Délices du pays de Liège*. Il a perdu, par des changements, le caractère que lui donne la gravure dans l'ouvrage précité.

En revenant des bords de la Meuse et traversant Hermalle vers l'ouest, on trouve sur les hauteurs,

le vieux château d'Oupeye, avec son donjon carré qui se fait remarquer par son aspect sévère. Oupeye est le titre et l'apanage d'une ancienne famille noble de ce nom. Au dix-septième siècle, un riche liégeois, nommé de Corte (Curtius), a modifié dans le goût du temps, la tour et le château. Nous donnons un dessin de ce dernier monument qui date pour une grande partie du treizième siècle, époque où il fut l'apanage et le titre d'une des branches de la famille de Warfusée. C'est là que demeurait, suivant Hemricourt, le noble sire Lambert d'Oupeye surnommé *le Preux*, dont la vaillance, la courtoisie et la magnificence retentirent dans tous les pays. Lambert d'Oupeye, général des troupes de l'évêque de Liège, Jean d'Arckel, assistait en 1371, à la bataille que le comte de Juliers livra au duc de Brabant, entre Juliers et Ruremonde et où ce dernier fut fait prisonnier. Jean le Polain de Xhénemont acquit les seigneuries d'Oupeye et de Vigneis en 1484 et les revendit en 1512, à Mathieu de Saulcy, dont le fils, Albert, seigneur des mêmes endroits, devint bourgmestre de Liège en 1556. La légende de la belle Alpaïde, la maîtresse du roi Pépin de



À Nivelles.

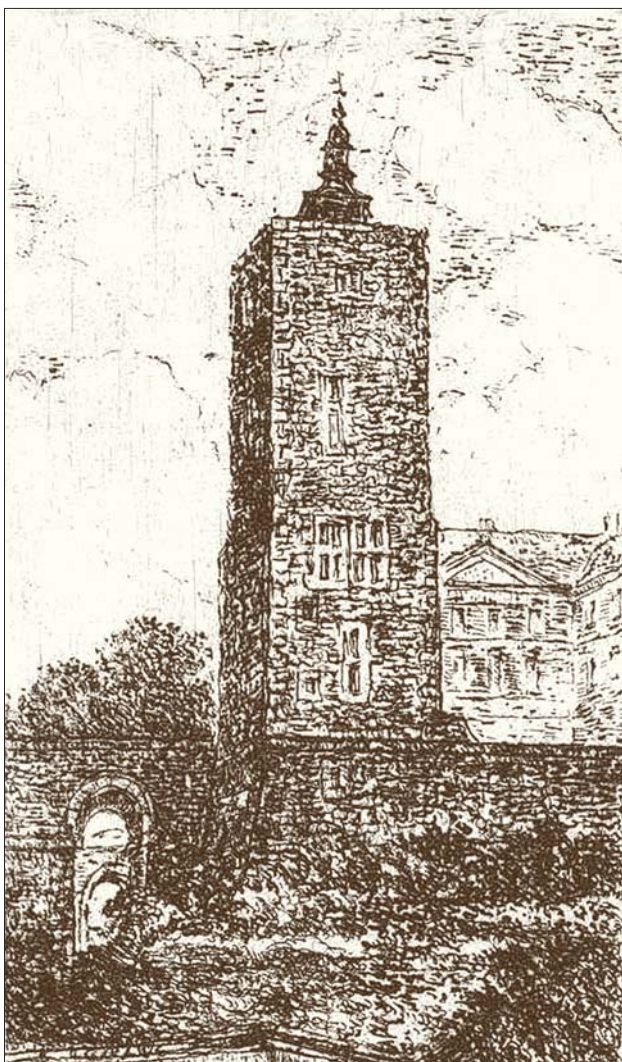


Herstal, est attachée à ce vieux château et c'est dans cette tour, dit-on, qu'elle attendit ses frères qui vinrent lui annoncer la nouvelle de l'assassinat de l'évêque Lambert. On nous y racontait qu'on croyait voir encore à l'intérieur de la tour sur le mur, près d'une fenêtre les taches de sang d'une hémorragie qui surprit Alpaïde au moment où elle apprit la lugubre nouvelle. Deux grandes cheminées du dix-septième siècle, ornées d'écussons d'évêques de Liège, décorent deux appartements de la tour. Le prince-évêque Velbruck y fit son séjour en été au siècle passé. Il aimait d'y cultiver des plantes exotiques, entre autres le café, qu'il essayait même en présence de ses hôtes. Pour le reste, les appartements de la tour sont nus, sans tapisseries, ni meubles qui les décoraient anciennement.

Nous avançons toujours dans la direction de Liège pour atteindre le village de Hermalle-sous-Argenteau, que nous traversons en jetant un coup d'œil sur quelques pans de vieux murs, trop informes cependant pour pouvoir nous renseigner sur les anciens bâtiments auxquels ils ont pu appartenir. Son église primitive bâtie par saint Hubert et reconstruite à la fin du siècle précédent, abrite, dans une chapelle, le beau tombeau en style Renaissance



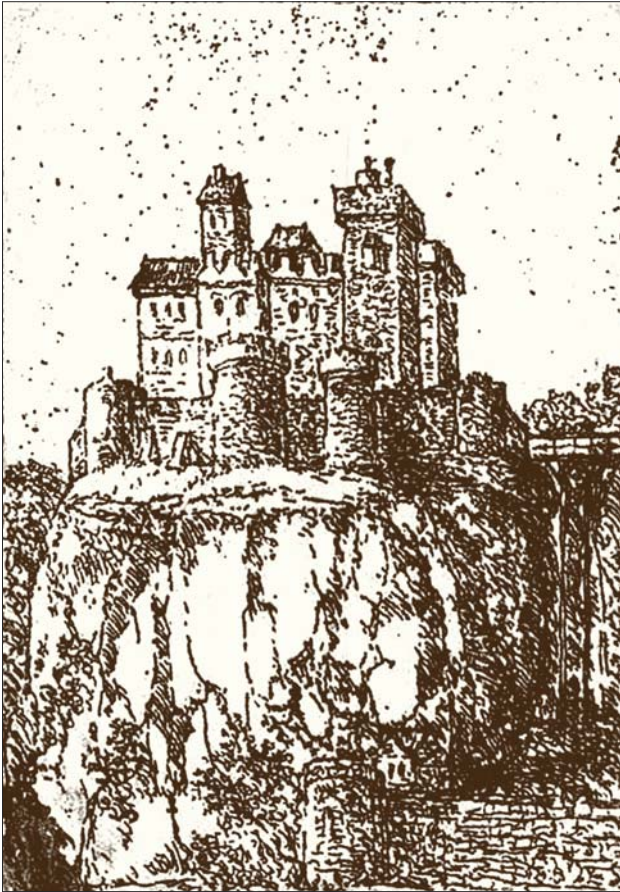
Église de Lixhe.



Château d'Oupeye.

de Renaud, seigneur d'Argenteau et de sa femme, Marie de Trazignies, dont nous avons parlé dans un article : *Dallage des anciennes églises*, publié dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*. Le souvenir de ce prince nous amène devant son ancien château bâti sur la rive opposée de la Meuse. Il s'élevait sur le roc le plus avancé, séparé par un précipice de la masse rocheuse sur laquelle est assis aujourd'hui le château d'Argenteau, qui fut bâti au dix-septième siècle. Anciennement, un pont en bois, qui fut remplacé depuis par deux arches en maçonnerie, reliait les bords des deux rochers. L'aspect de cette hauteur, couronnée par un château fort, devait inspirer l'effroi et l'admiration, entourée qu'elle était d'un riche paysage, qui seul, avec la villa actuelle, est resté pour former un site des plus pittoresques. De cette hauteur on jouit surtout d'un immense panorama, paysage riche, parsemé de villes, de villages, de bois et de plaines sillonnées par les contours capricieux de la Meuse. L'histoire d'Argenteau a été écrite par Ernst, auteur d'une *Histoire du Limbourg*, dans son *Tableau des suffragants de Liège*, histoire sur laquelle le cadre de notre travail ne nous permet pas de nous étendre. Argenteau était une terre franche du Brabant. Le plus ancien des seigneurs était, d'après Ernst, Thierry 1<sup>er</sup>, qui vivait en 1140. Son fils se trouva avec l'évêque Hugues de Pierrepont à la bataille de Steppes, qui fut livrée en 1213 contre le duc Henri I<sup>er</sup> de Brabant; ce dernier fut battu par les Liégeois et prit la fuite vers Louvain. L'existence de l'ancien château





Argenteau.

de Herstal, pour le distinguer de son aïeul Pépin de Landen et de son petit-fils Pépin-le-Bref, roi de France. Charlemagne y célébra les fêtes de Pâques en 771, 772 et 773. Les rois de France de la seconde race ont continué à habiter Herstal. Charles-le-Chauve y conclut en 870 le partage de la Lorraine et Charles-le-Simple y signa en 919 un diplôme rapporté par Le Mire. D'après M. Schayes, la plupart des *villæ* royales de ce genre en Belgique n'étaient que de grandes fermes, telles qu'elles sont décrites dans le capitulaire de Charlemagne intitulé *De villis*. De ce genre étaient, sans nul doute, dit-il, celles de Chèvremont, de Maastricht, de Fouron-le-Comte, de Herstal, de Jupille, etc. Les ruines, que nous avons dessinées à Herstal, ressemblaient assez bien à une grande ferme, tandis que le château de Jupille, son vis-à-vis, semble avoir été une maison de chasse. En 1444, Jean, comte de Nassau, devint possesseur de la baronnie de Herstal par achat. Elle passa plus tard dans la famille de Frédéric II, roi de Prusse, qui vendit son droit à l'évêque de Liège, vers 1740 pour la somme de 150.000 écus. À dater de cette époque, les évêques de Liège portèrent le titre de barons de Herstal.

C'est vis-à-vis de Herstal, à Jupille, sur la rive opposée de la Meuse, que se trouve l'autre vieux château que nous venons de nommer et qui est en rapport avec l'histoire de celui de Herstal. Ces deux rives étaient anciennement reliées par un pont et

représenté par notre croquis, ne peut être postérieure à 1347, car à cette époque il fut pris et démoli par les Liégeois. Les Français, sous la conduite du marquis de Belfons, ayant pris ce château fort en 1674, le firent sauter en faisant subir le même sort à plusieurs forteresses dans ce pays. Saumery, dans ses *Délices*, dit que Louis-Ferdinand de Claris-Clermont, marquis de Laverne, fit élever près des ruines de l'ancien château la villa que nous y voyons aujourd'hui. Sur notre chemin vers Liège se présente ensuite Vivegnis, possédant jadis un monastère de l'ordre de Cîteaux, puis Herstal avec sa modeste chapelle de Saint-Lambert ; nous avons tenu à la dessiner, quelque humble qu'elle soit, comme souvenir du Saint, qui fut assassiné non loin de cet endroit.

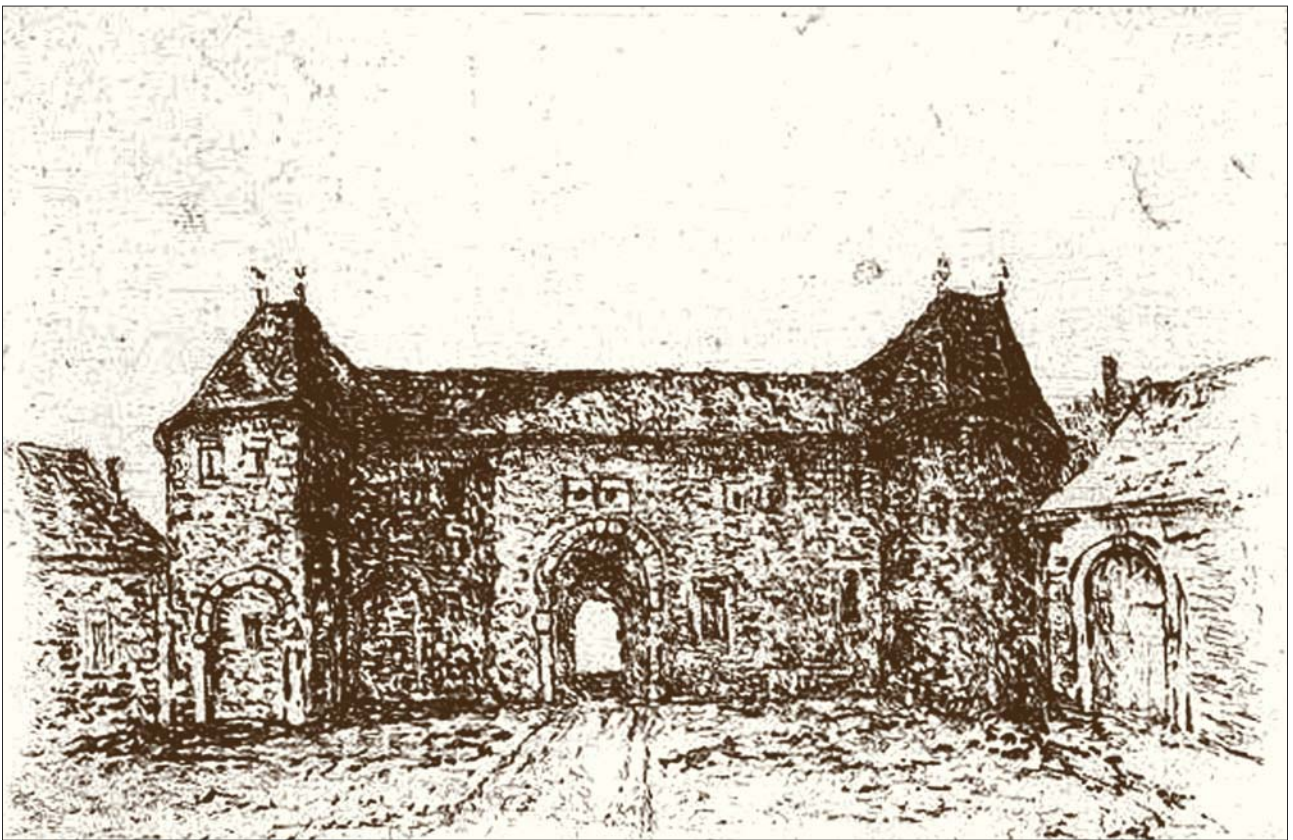
Une ruine très intéressante, que nous avons dessinée il y a 25 ans et qui rappelle de grands personnages de l'histoire, est le vieux château sur la place Delcour, à Herstal. Il a disparu depuis pour faire place à une construction moderne. Notre croquis nous dispense d'une description de ces précieux restes rappelant toute une époque de l'histoire du pays. Herstal, qu'on écrivait anciennement Harsta, Haristal, Heristel, servait de résidence à Pépin-le-Gros, à qui tous les historiens donnent le surnom



Chapelle Saint-Lambert à Herstal.

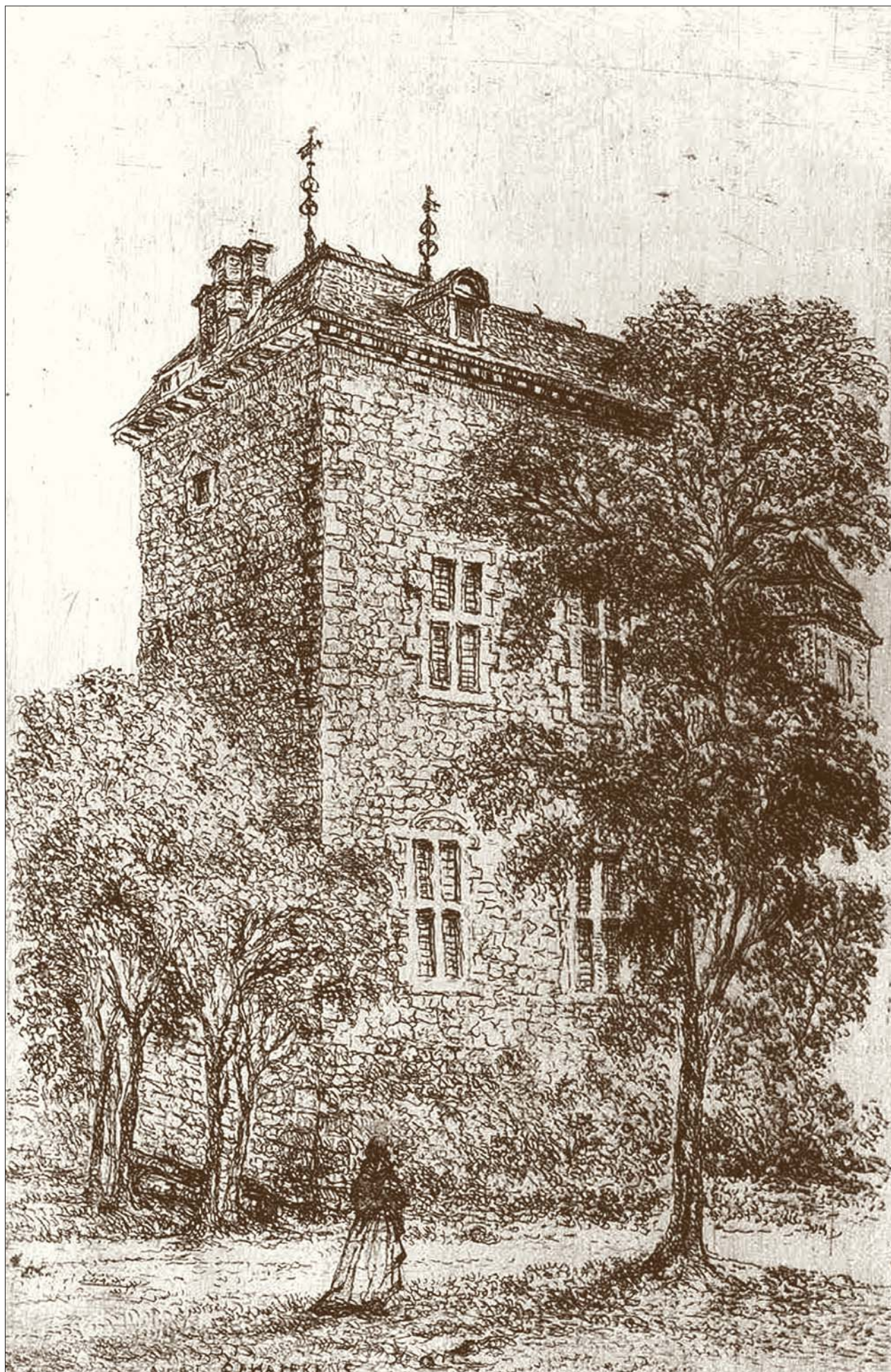


on prétend que Jupille fut une maison de plaisance du fameux Pépin de Herstal. D'après Bouille, Pépin-le-Bref, fils de Charles Martel, s'y tenait fréquemment et y célébra la fête de Pâques en 760. Notre gravure reproduit ce qui reste de ce vieux manoir, en grande partie modernisé, qui s'élève sur une éminence dans ce village. Il n'existe plus de l'ancien château qu'une tour carrée de construction militaire et brute, dont la face opposée à celle que nous reproduisons n'est percée que d'une seule fenêtre. Le côté vers le nord n'a d'ouverture qu'une meurtrière étroite à la base du bâtiment. Les murs de ce donjon sont fort épais et un bâtiment neuf y est adossé vers le midi. Il a été souvent modifié à différentes époques, comme l'indiquent surtout ses fenêtres, mais la masse ou l'ensemble de cette construction trahit une haute antiquité. D'après Henri Delvaux, dans son *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, le village de Jupille est un des plus anciens du pays et fut un des plus vastes fiefs des ducs d'Austrasie, qui formèrent la seconde race des rois de France. Jupille ou Joupille, est aussi le titre d'une ancienne famille noble et on y comptait au onzième siècle sept châteaux ou tours occupés par des chevaliers. En 1874, on y fit des fouilles qui ont eu pour résultat la trouvaille de plusieurs objets de l'époque romaine, telles que poteries, mosaïques, conservées au Musée de l'Institut archéologique de Liège. Ces fouilles, qui ont été conduites par M. le docteur Alexandre, archiviste de la province de Liège, prouvent que ces constructions anciennes ont été élevées sur une villa romaine. Pour ce qui regarde la résidence du roi Pépin de Herstal et de ses successeurs à Jupille ou à Herstal, nous opinons pour ce dernier endroit, en comparant les restes du vieux château sur la place Delcour, à Herstal, reproduits ci-contre, au donjon de Jupille représenté sur cette planche. Voici à peu près ce que dit l'auteur des *Délices*, de ce vieux château qu'il a vu avec les autres constructions qui en dépendaient : « Il est situé au milieu d'un vaste enclos de murailles qui renferment ensemble les bâtiments, les cours, les jardins et plusieurs vergers. Quoique le château ne soit pas celui que le séjour de Pépin a rendu illustre, sa construction fait connaître qu'il est ancien. Sa première entrée est à l'occident ; de là, d'une première cour on aperçoit une grosse tour carrée accompagnée de divers bâtiments irréguliers qui enferment une seconde cour oblongue. Tout cet édifice est entouré d'un large fossé à fond de cuve, traversé par un pont en pierre. »



Ruines du château de Herstal.





ANCIEN CHÂTEAU À JUPILLE.





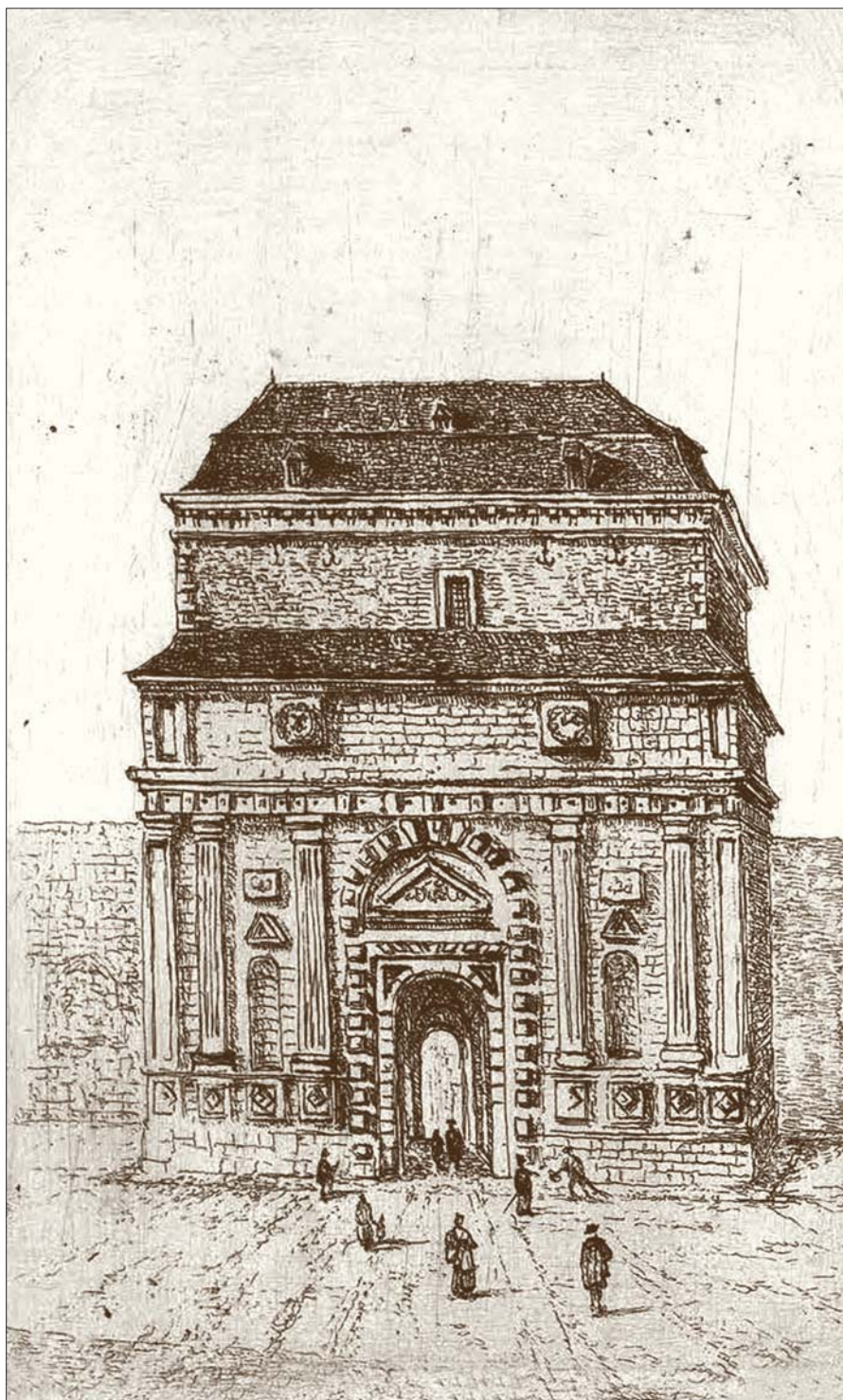


# LIÈGE ET SON ENCEINTE MILITAIRE

---

**N**ous quittons cet ancien manoir pour repasser sur l'autre rive de la Meuse en cheminant vers la belle cité, capitale de l'ancienne principauté et nous nous trouvons devant la porte Saint-Léonard au commencement de l'enceinte militaire près de la Meuse. Un dessin au trait, que M. l'archiviste Alexandre a bien voulu nous communiquer, nous sert à donner une idée de cette porte, la principale de la ville, par laquelle se faisaient les joyeuses entrées des princes-évêques. Notre gravure représente assez exactement, croyons-nous, cette construction en style Renaissance qui donnait accès à la ville du côté nord au bout de la rue Féronstrée.

Elle fut construite sur les plans de Paul de Ryckel et commencée en 1541 ; les travaux furent terminés en 1555. C'est au même architecte qu'on doit l'église Saint-Martin-en-Mont où cet artiste fut assassiné. Comme l'indique le plan de Liège par Remacle Leloup, un large fossé, alimenté par les eaux de la Meuse et traversé près de celle-ci par le pont Maghin, servait de défense au boulevard Saint-Léonard jusqu'à la porte suivante de Vivegnis. Ce boulevard était également construit par de



Porte Saint-Léonard.



Ryckel. La construction qui surmonte la porte est d'une époque plus récente et faite en briques sous les bourgmestres Guillaume-Philippe Wansoulle et Jérôme de Favereau en 1700-1705, qui remplacèrent le pont-levis par un pont fixe en pierres. Dans le tympan, au-dessus du cintre, se trouvait une grande pierre sculptée, conservée par le Musée archéologique, actuellement exposée dans la seconde cour du palais où nous l'avons dessinée. Cette gravure orne le frontispice de notre ouvrage et représente les armes des deux bourgmestres qui firent construire cet édifice. L'écusson à gauche est celui du noble damoiseau Raes d'Ans, seigneur de Fontaine, haut-voué de Fize la Marsalle, bourguemaitre de la noble cité de Liège, pour la troisième fois en 1554 ; celui de droite, de noble damoiseau Jean d'Orjo, écuyer seigneur de Ville, capitaine des vieux arbalestriers, bourguemaitre de la noble cité de Liège. De charmantes arabesques enlacent ces deux écussons, dont les figures sont effacées, mais la date de 1555, dans un cartouche au haut de la sculpture, nous a fait retrouver, dans Loyens, les magistrats auxquels ils appartiennent (1).

Plusieurs morceaux de sculpture qui ornaient la façade de cette porte se trouvent exposés à la même cour, notamment des fragments des deux tablettes qui la décoraient. Sur celle qui ornait la porte à gauche, une colossale guirlande de fleurs et de fruits encadrait l'aigle éployée de l'Empire, qui est effacée par le marteau et sur celle de droite on aperçoit encore les traces du perron avec les initiales L. G. Sur deux cartouches superposés, également conservés, se lit l'inscription suivante :

LEGIA - SIS - FELIX - AQVILE - QVEe - TVTA - SVB - ALIS -  
 SEMPER - ET - IMPERII - FIDA - FOVERE - SINV -  
 VOTA - POTESTATI - TEMERARIA - SEPE - REPVGNANT -  
 QVOD - POSSIS - IGITVR - NON - NISI - POSSE - VELIS -

Ce qu'on peut traduire par :

Liège, sois toujours heureuse et tranquille sous les ailes de l'aigle  
 Et choyée dans le sein de l'empire.  
 Les désirs téméraires répugnent toujours au pouvoir,  
 Sois donc modérée dans tes désirs et ne demande que ce qu'on petit t'accorder.

Le bâtiment qui surmontait la porte proprement dite était en briques comme nous l'avons dit et servait de prison ; il a été construit pour remplacer la prison de l'official qui était au palais du prince, laquelle fut détruite par l'incendie arrivé le 23 mars 1734. Le 21 août 1737, la cité permit aux États du Pays de Liège de construire de nouvelles prisons sur le balloir de Saint-Léonard et sur la porte, à certaines conditions et moyennant une rente annuelle de cent florins de Brabant. Notre gravure représente cette prison vue du côté opposé qui regarde la ville. La démolition de cette porte et de cette prison a été décrétée le 27 décembre 1850 ; elle a eu lieu dans les premières semaines de l'année suivante.

Dans ce dessin, nous avons donné une dimension plus forte à la porte proprement dite que dans celui qui précède et qui faisait face à la campagne, le reste du bâtiment qui la surmonte étant moins important par ses formes. Quant à l'histoire de ce monument de l'ancien Liège, le cadre que nous impose ce travail ne permet pas de nous étendre davantage sur ses annales. Nous ferons remarquer seulement que le style de cette face de la porte se rapproche beaucoup de celui de plusieurs anciens édifices publics en Hollande datant de la même époque (2).

Le rempart continuait à droite de cette porte vers l'ouest, où l'on rencontrait au commencement de la rue du faubourg de Vivegnis la porte de ce nom. C'était un corps de bâtiment flanqué de deux tours rondes comme l'indique la vue de Liège dans l'ouvrage de Braun et Hogenberg. On voit encore des restes de la tour droite de cette porte près d'un corps de garde au bout de la rue de Vivegnis (1). L'enceinte

(1) En janvier 1544, d'après Bouille, on paracheva les ouvrages commencés à la porte Saint-Léonard et principalement la muraille du boulevard qui est en pierres de taille, et celle qui est au Golfe de la Meuse ; on bâtit aussi une spacieuse maison, dite le Poids de la ville. Dans Loyens, nous lisons que les bourgmestres Jean de Piteit, le jeune, seigneur de Beyne et Albert de Saulcy, seigneur d'Oupeye, achevèrent les dehors de la porte Saint-Léonard en 1556, en suivant en cela le projet qu'en avaient formé leurs prédécesseurs.

(2) C'est par cette porte que les princes-évêques firent ordinairement leur joyeuse entrée et ce fut également par là qu'ils quittèrent souvent Liège pour se rendre à Maastricht, quand, mécontents de leurs sujets, ils allèrent se mettre sous la garde des bourgeois de cette forteresse.



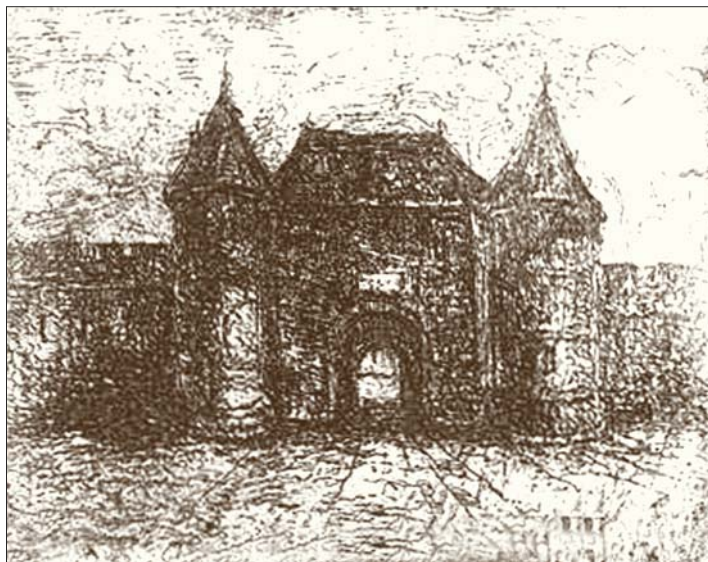


PORTE SAINT-LÉONARD ET PRISON (façade vers la ville).





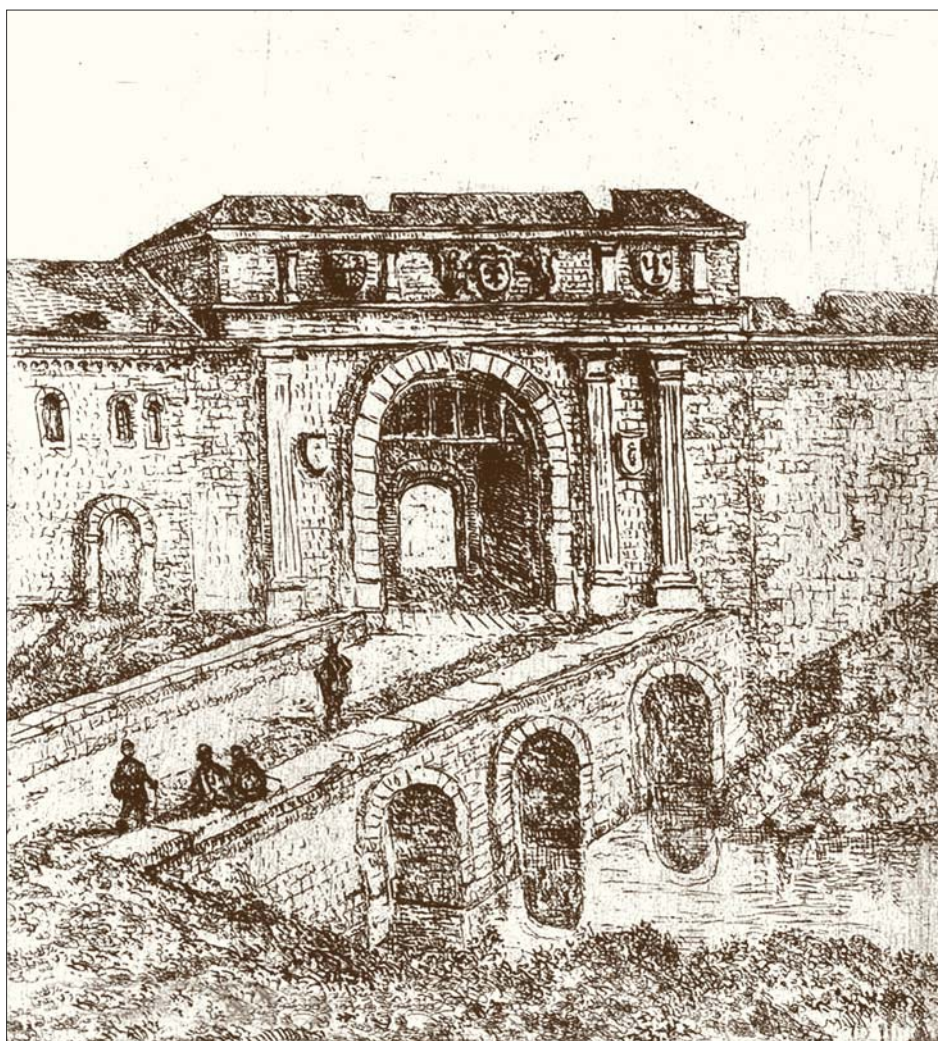




Porte de Vivegnis.

fut comprise dans leur enceinte ; mais ils ne furent complètement achevés qu'en 1203. Après quatre ans d'interruption, les travaux des fortifications furent repris : une haute muraille fut tirée depuis Payen-porte jusqu'à Hoche-porte (2). En 1212, Henri, duc de Brabant, surprit la ville de Liège le 3 mai. Il y pénétra par Payen-porte et les remparts de Sainte-Walburge furent aisément escaladés, car il ne s'y trouvait personne pour les défendre. Après le sac de Liège par les troupes du duc, l'évêque Hugues de Pierrepont fit élever des murailles et des tours pour défendre les approches de la cité épiscopale, principalement du côté de Sainte-Walburge. Quand le duc

montait la hauteur où se dresse la citadelle à laquelle on arrivait par un escalier dit des six cents degrés. Arrivée à la citadelle le mur se dirigeait vers l'ouest où se trouvait la porte Sainte-Walburge au bout de la rue dit Pierreuse, sur la hauteur. Un ancien plan ou carte topographique, fait en 1639 pour un procès, nous a mis dans la possibilité de donner le croquis ci-contre de cette porte vue de la campagne et précédée de son pont. Dans les *Promenades historiques dans le pays de Liège*, ouvrage publié en 1838, il est dit que l'empereur Henri IV fit entourer la ville de remparts ayant à peu près la même étendue que ceux qui existent encore, donc au onzième siècle, et que la hauteur de la citadelle



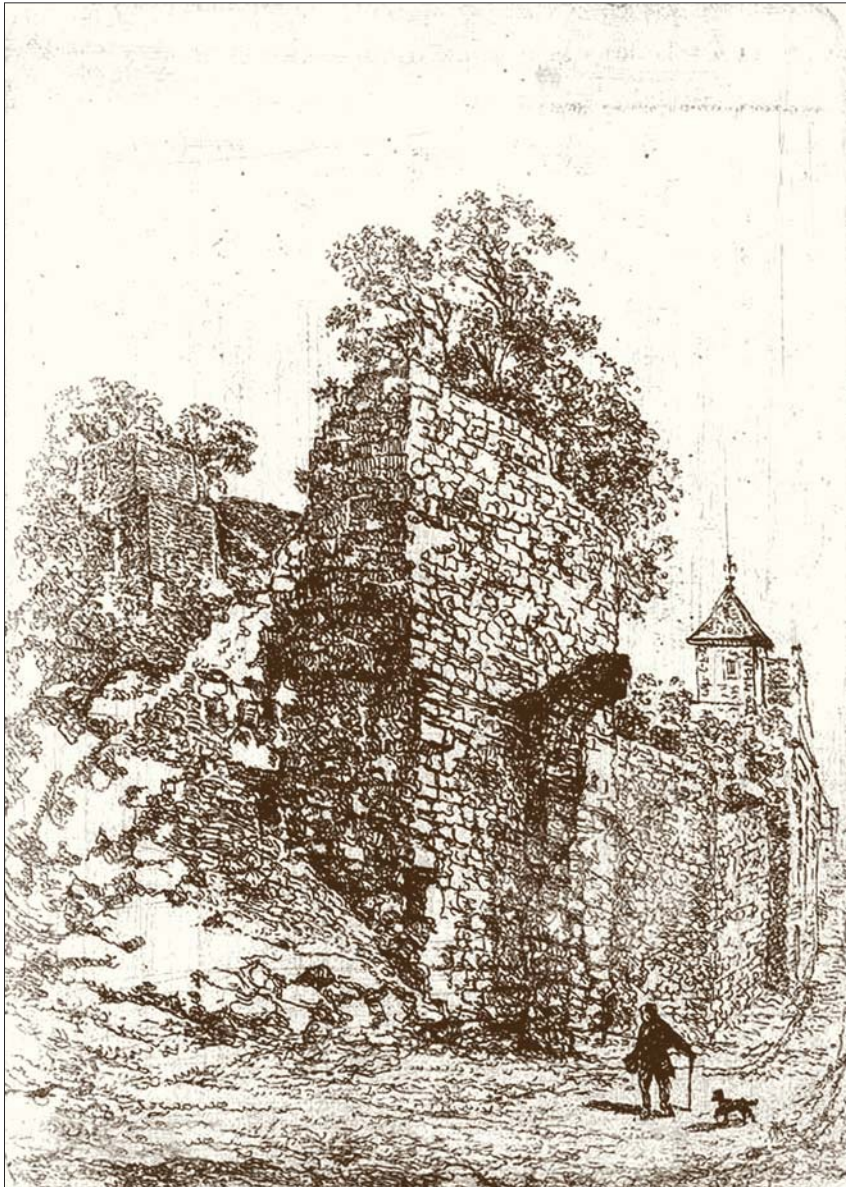
Porte Sainte-Walburge.

(1) La porte de Vivegnis rappelle la mémoire d'un brave capitaine liégeois, Jean de Ville ou plutôt *de Wilde*, qui fit une sortie très hardie lorsque Liège était investi par les Bourguignons en 1468. Sa petite troupe, reconnue à la lueur d'un incendie, dut cependant se retirer dans la villa, mais lui, en rentrant le dernier, trouva la porte du vieux Vivegnis fermée. Il voulut gravir le rempart qui était fort élevé, mais épuisé de fatigues et surchargé du poids de ses armes, il se laissa retomber de la hauteur du mur ; on le releva tout froissé de sa chute dont il mourut deux jours après. Cet épisode du siège se passa peu de temps avant le fait beaucoup plus glorieux encore du dévouement des six cents Franchimontois qui faillirent tuer le duc de Bourgogne et le roi de France, logés dans le faubourg de Sainte-Walburge. Ces braves, qui périrent tous en combattant les assiégeants, firent leur sortie par la porte Sainte-Marguerite.

(2) Payen-porte, d'après le même auteur, fut ainsi nommée du nom d'une famille patricienne citée par Hemricourt. Il pense que Hoche-porte veut dire porte de Hocht, nom d'une ancienne abbaye située à une lieue de Maastricht (ville), où se trouvait anciennement une porte de ce nom. L'évêque Hugues de Pierrepont rétablit cette abbaye au moyen des revenus du passage par le guichet de la porte du Saint-Esprit.



Henri revint pour la seconde fois devant Liège, après avoir pris et incendié Tongres, il fut stupéfait de voir les fortifications que l'évêque avait fait élever autour de la ville et s'écria : « Hélas ! regardez Liège, mes barons, et voyez comment on l'a fortifiée depuis que nous l'avons prise ; il nous faudra, je pense, renoncer à nous en emparer, car je ne crois pas qu'il y ait une ville plus puissante au monde. » En 1255, l'évêque Henri de Gueldre fit bâtir un fort (citadelle) à la porte Sainte-Walburge et fit ensuite démolir les fortifications jusqu'à Payen-porte qui précédait la Hoche-porte. En 1486, Ghuys de Kanne fit élever une



Hoche-porte.

tour sur la hauteur de Sainte-Walburge propre à y mettre des machines de guerre pour mieux gourmander la ville. Une troupe de jeunes gens essayèrent de la démolir. Érard de la Marck fit travailler en 1527 aux fortifications de la ville, ouverte de toutes parts, et éleva un très fort boulevard en maçonnerie à la porte Sainte-Walburge.

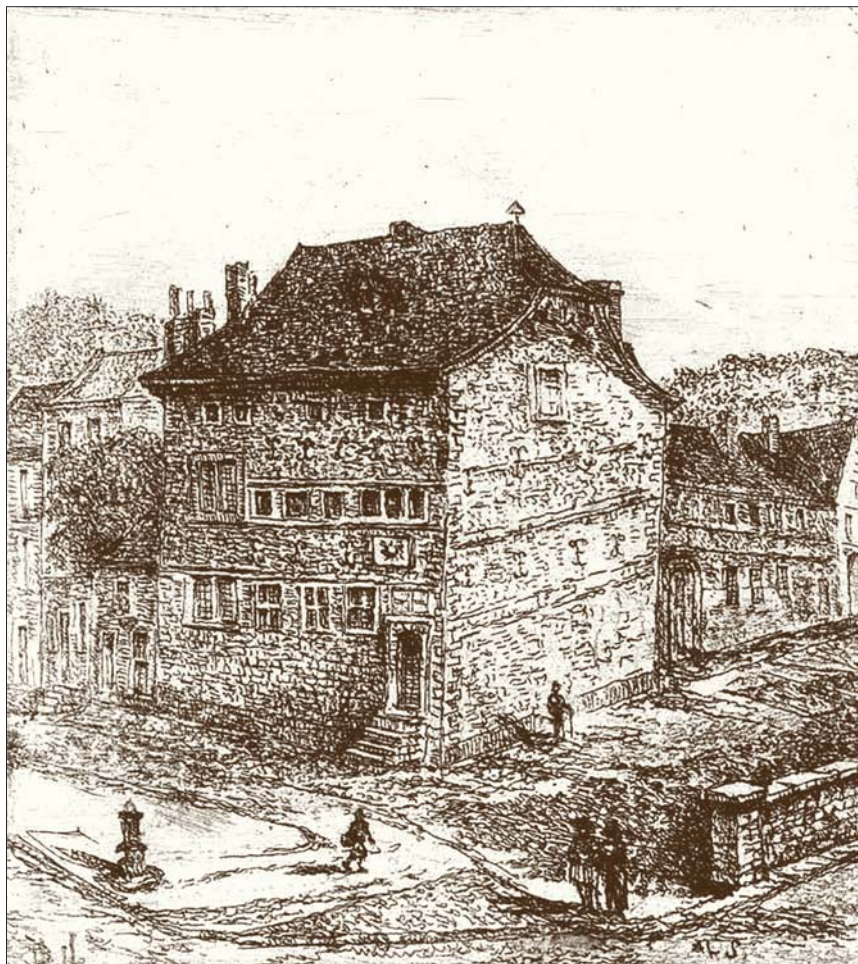
Plus tard, en 1572, on rebâtit de fond en comble les murs et les remparts à droite de cette porte. Les députés des Fèvres, étant entrés au conseil, se plaignirent que dans les réparations qu'on venait de faire à la porte Sainte-Walburge on avait abattu une tour dans laquelle ils avaient coutume de faire la garde et demandèrent qu'elle fut relevée. On leur bâtit une chambre au-dessus de la porte postiche qui regarde le rivage de la Meuse, proche du monastère de Beurepaire, où ils pouvaient faire la garde. Loyens dit que la vieille porte Sainte-Walburge, qui subsistait encore de son temps, est faite sous l'administration des bourguemâîtres Jean de Loncin et Raes d'Ans, ainsi qu'en font foi leurs armes taillées dans la pierre. Elle date donc de 1542.

En descendant du côté sud-ouest de la citadelle, le mur continuait jusqu'à Hoche-porte, nommée aussi Hocha-porte en 1203. Sous l'évêque Hugues de Pierrepont, qui reprit l'ouvrage des fortifications qu'on avait abandonné sous Albert de Cuyk, cette porte existait au bout de la rue de ce nom, où se voient encore les ruines d'une de ses tours qui étaient de forme carrée et des remparts dont le dessin ci-contre est un souvenir.

En face de cette porte et hors de l'enceinte, on voit encore une grande et ancienne auberge du dix-septième siècle avec ses dépendances, qui porte pour enseigne un soleil sculpté sur une pierre enchâssée dans la façade. Elle a beaucoup de petites fenêtres murées actuellement. Cette maison a du caractère et nous a paru assez intéressante pour être dessinée ; elle rappelle l'architecture de pareilles maisons de cette époque.

En prenant à droite vers le sud, on rencontre à l'angle de la rue dite Mississippi un mur très élevé de l'ancien rempart, ouvrage avancé qu'on appelait le Quarré Bastion du Saint-Esprit. Cette construction





Auberge Au Soleil.

continue en descendant vers l'endroit où s'élevait la porte Sainte-Marguerite au commencement de la rue Saint-Séverin. Ce rempart est un simple mur, construit en briques, en talus vers le fossé qui est comblé. De grandes pierres de taille alternent avec la maçonnerie qui s'élevait anciennement davantage et était garnie de créneaux.

Dans la partie de cet ouvrage qui se dresse comme un fort avancé, se voit encore, vers la ville, une grande pierre de forme rectangulaire encadrée d'une sculpture d'architecture Renaissance. Elle est encastrée dans le mur et représente deux figures en bas-relief, dont une à gauche représente la Sainte-Vierge et l'autre saint Lambert. Le bastion du Saint-Esprit, situé entre les portes de Hocheporte et de Sainte-Marguerite, fut commencé en 1596 par les bourgmestres Mathias d'Ans en fonction pour la troisième fois et Louis Chokier pour la

deuxième fois. Sous leurs armes, qui sont effacées, on lisait en chronogramme :

CONSVLIBVS SIC LÆTA SVIS VRES LEGIA BELLAX  
MOENIBVS ET PORTIS STAT DECORATA NOVIS.

Le Quarré Bastion fut nommé du Saint-Esprit, d'après Philippe le Rosseau, dit du Saint-Esprit, seigneur de Fraineux, bourgmestre pour la troisième fois, qui l'acheva en 1601-1602 avec son collègue Arnould de Mathys, bourgmestre pour la première fois.

L'enceinte prenait ensuite la rue des Fossés Saint-Martin presque en ligne droite vers la porte Sainte-Marguerite qui se trouvait en haut de la rue Saint-Séverin. La porte Saint-Laurent suivait dans la même direction ainsi



Bastion du Saint-Esprit.

CETTE PAGE MANQUE À L'APPEL!



CETTE PAGE MANQUE À L'APPEL!



nom (1). De cette porte, l'enceinte remontait le long de la rive gauche de l'Ourthe jusqu'à la Tour-en-Bèche où elle rencontrait la Meuse, qui servait de fossé. Un dessin de M. l'architecte Remont nous a servi pour la gravure de cette porte, et pour la Tour-en-Bèche nous avons consulté les différentes vues de l'ancien Liège.

Tel était le tracé des murs qui protégeaient la ville et on remarquera que c'est surtout la partie élevée qui reçut d'abord cette fortification. Saint Hubert passe pour avoir fait entourer de murs et de tours la ville de Liège. Celle-ci n'a pas été choisie parce que c'était un endroit stratégique comme sa voisine la forteresse de Maastricht qui, déjà du temps des Romains, assurait à ceux-ci un passage avec camp fortifié sur



Tour Sainte-Barbe.

la Meuse. Elle dut son origine, qu'on doit surtout chercher sur la montagne, à la beauté de son site avec tous les autres avantages du terrain et ses fortifications s'expliquent par la nécessité qu'éprouvait son premier pasteur, saint Hubert, au huitième siècle de protéger sa ville naissante. De ces premiers murs, nous ne croyons plus voir de traces et ce qui reste encore de plus vieux ne peut même pas remonter jusqu'au temps de l'évêque Notger qui, d'après l'histoire, a de nouveau fait entourer de murs et de tours la capitale de sa seigneurie au dixième siècle, après que, comme on suppose, la ville s'étant considérablement étendue pendant trois siècles d'existence, la nécessité s'est fait sentir de protéger les nouvelles constructions. C'est, du reste, l'histoire de toutes les villes au moyen âge. Il y a cette différence que dans d'autres villes fortes, comme à Maastricht, à Aix-la-Chapelle et autres, on a conservé l'enceinte primitive qui dans la première ville fut entretenue jusqu'au commencement du siècle passé.

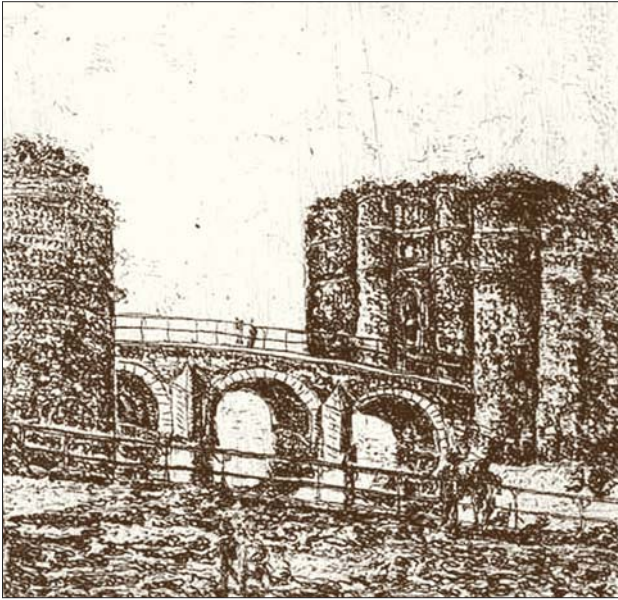
Les remparts de Maastricht, dont nous offrons un croquis au commencement de ces notes, furent le dernier boulevard de résistance dont on se servit héroïquement en 1579, lorsque les Espagnols prirent

d'assaut la malheureuse ville après un siège meurtrier de trois mois.

Ce qui restait jusqu'au commencement de ce siècle des fortifications de Liège ne peut donc remonter au-delà du quinzième siècle, si on admet que, par ordre de Charles-le-Téméraire qui y entra en 1467, les fortifications furent démolies, les portes couchées sur le pavé et les fossés comblés. Nous supposons que ces ordres n'ont pas été exécutés à la lettre et que surtout beaucoup de substructions ont été conservées. On aura, croyons-nous, désarmé la ville en détruisant les ouvrages de défense les plus importants. Le duc Charles fit son entrée dans Liège la première fois en 1467 par la porte Sainte-Marguerite qu'on avait abattue avec vingt toises de murailles et l'année suivante, quand toute la ville fut brûlée par la porte Sainte-

(1) Le premier pont d'Amercœur, sur un bras de l'Ourthe, fut construit en 1072, par les voisins qui se cotisèrent. Ce pont, qu'on croit n'avoir été qu'en bois, fut consumé par la foudre. On le rebâtit en pierre ; mais en 1570, il fut emporté par les eaux et reconstruit immédiatement. En 1697, les magistrats en firent bâtir un autre en pierre de taille, qui s'écroula le 21 décembre 1740. Le bourgmestre Érad de Coune posa, le 10 juin 1741, la première pierre de celui qu'on démolit en 1858. Celui qui existe aujourd'hui a été livré à la circulation le 8 janvier 1859.



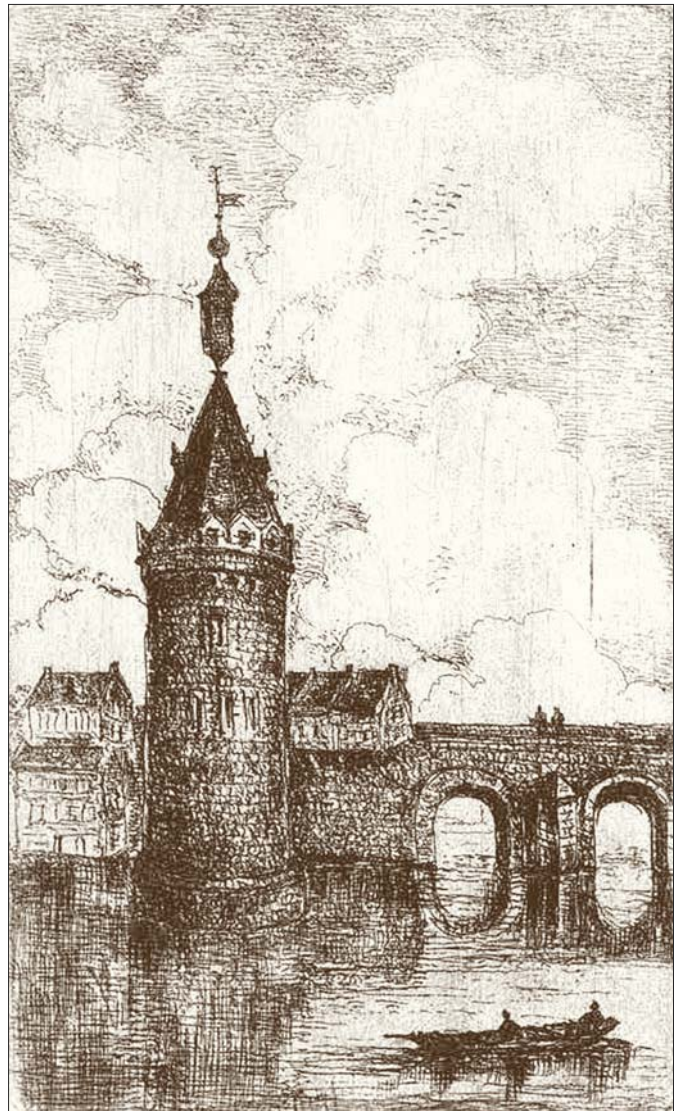


Porte d'Amercœur.

nison. Il reçoit son nom d'un monastère de l'ordre des Chartreux, fondé en 1357 par Engelbert de la Marck. Avant cette époque et depuis 1288, ce mont dit de Cornillon n'était occupé que par les soldats des princes de Liège. Cette position militaire avantageuse à la ville mais également disputée par les armées ennemies qui cherchèrent à se rendre maîtres de celle-ci, causa aux habitants de ce monastère des troubles infinis. Son église et autres bâtiments furent entièrement détruits en 1487 par les troupes de Robert et Adolphe de la Marck, frères de Guillaume, l'assassin de l'évêque Louis de Bourbon, auquel Jean de Home, successeur de Louis, avait fait trancher la tête à Maastricht en 1485 (1). Cette exécution eut lieu sur un échafaud permanent en pierre, orné de quatre lions en bronze qui servait à l'exécution de grands criminels. Il se trouvait au coin nord-est de la place du Vrythof, en face de la rue Grand-Staet et paraît avoir été exclusivement à l'usage de la juridiction du prince-évêque de Liège. En 1689, les troupes des États-Généraux de la Hollande séjournèrent dans la Chartreuse. En 1691, le marquis de Boufflers bombarda la ville de cette hauteur pendant trois jours. Après ces troubles, l'État de Liège avec ses alliés y fit faire des fortifications régulières ; puis les Français, en s'emparant de Liège en 1702, firent fortifier la place, d'où ils furent chassés par les alliés. Se retirant alors sur la Chartreuse, ils en furent délogés comme de la citadelle.

Walburge. Quarante mille hommes de troupes y entrèrent par divers autres endroits. En 1479, le magistrat exhorta les paroisses de fortifier chacune un quartier, la ville étant encore ouverte de toutes parts.

Deux hauteurs dominent la ville, la Montagne de Sainte-Walburge à l'ouest, et celle dite de Cornillon à l'est, qui sert de base à la Chartreuse. Sur la première s'élève la citadelle, bâtie en 1650 par Ferdinand de Bavière pour tenir les bourgeois dans leur devoir. Elle servait donc contre les habitants et non pour leur protection et ce fut bien contre leur gré que ce fort fut bâti. Louis XIV en fit sauter les fortifications ainsi qu'une partie du vieux rempart en 1676. L'église seule fut respectée. Ces constructions du dix-septième siècle ne nous ont pas fourni un motif de dessin. Sur l'autre rive existe encore un fort, la Chartreuse, occupé par une partie de la gar-



Tour-en-Bèche.

(1) En 1674, on trouva dans l'église des Dominicains à Maastricht, le squelette de ce prince dans un tombeau près du maître-autel. Le père de Heer, qui assistait à cette découverte, rapporte que le squelette était enveloppé dans une robe de soie damas rouge et que la tête couverte d'un bonnet de la même étoffe, gisait à côté. Le même auteur dit avoir vu distinctement des taches de sang sur l'étoffe. Dans la même église se voit encore une dalle funéraire du noble écuyer Jacques de Lannoy, échançon du duc Charles de Bourgogne, mort en la guerre de Liège en 1468. (*Annuaire de la province de Limbourg*, 1830.)



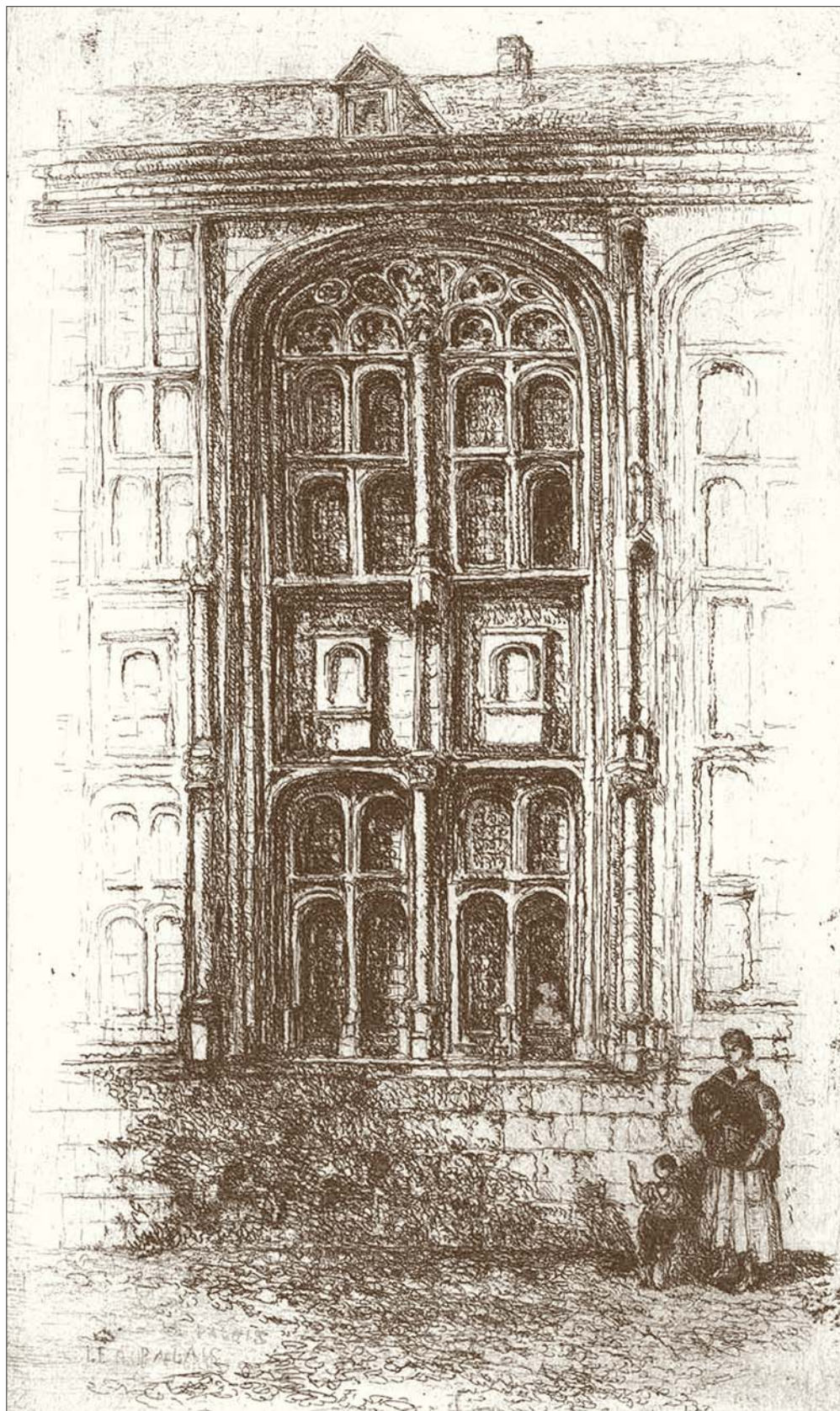




## INTÉRIEUR DE LA VILLE

**N**ous entrons, après avoir donné une idée de l'enceinte militaire de la ville, dans son intérieur en allant droit à son monument le plus important, le palais de ses princes, où se passèrent les scènes les plus émouvantes de la politique de la cité. Nous ne retracerons pas l'origine de ce vaste édifice, et ne donnerons simplement que les parties les plus pittoresques de son ensemble.

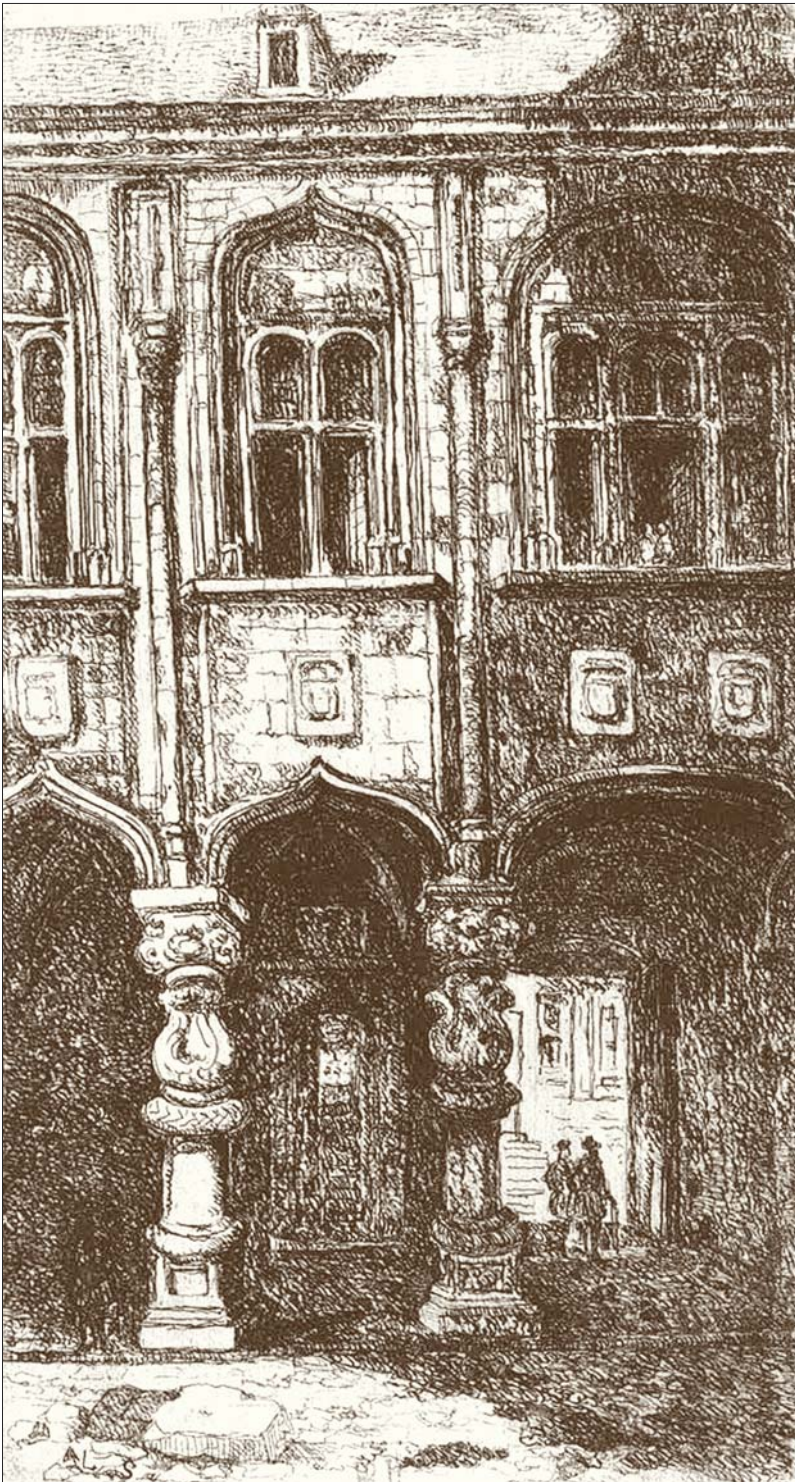
Le palais épiscopal fut bâti par Érard de la Marck qui y fit travailler pendant 32 ans, sans pouvoir l'achever. Il consiste principalement en deux grandes cours en carrés longs, avec une large galerie à portiques sous chaque corps de logis. Une église paroissiale en faisait la continuation sur la place Saint-Lambert. Saumery en a fait la description suivante : « Les quatre grands corps de logis de la première cour sont régulièrement bâtis. Un de ses grands appartements est le siège de la cour sou-



Façade du palais regardant la rue Pierreuse.



veraine des échevins. La galerie qui y conduit est la salle des Pas-Perdus des avocats et des gens de loi. Une autre aile de cette galerie est occupée par la garde du prince. Le conseil privé, la chambre des comptes et le conseil ordinaire tiennent leurs séances dans les deux autres corps de logis. » Nous donnons ci-contre le dessin d'une travée de la façade postérieure du palais qui longe la rue Pierreuse, où sont indiqués les différents étages de l'édifice par des fenêtres étroites groupées dans un vaste cadre à voussures que de sveltes colonnettes séparent en alternant en hauteur avec des niches à pinacles. Tout cela donne de la vie



Galerie de la première cour.

à ces murs et leur ôte la monotonie par la variété des ornements et le clair-obscur de ses profils. Une des galeries de cette première cour est représentée par la planche gravée en regard. C'est la façade intérieure qui regarde l'Est, près de l'angle de la galerie nord, d'où nous avons pris notre dessin avant la restauration de cette partie du monument. À droite, au fond, se trouve la sortie sur la rue derrière le palais. Les colonnes qui soutiennent la façade sont capricieusement profilées et ornées. Leurs formes sont surtout pittoresques et constituent, en soutenant les corps de logis sur les quatre faces de la cour, des galeries d'un aspect grandiose. D'un modelé assez lourd comme l'ensemble du style de l'édifice, elles rachètent ce manque de délicatesse par une masse imposante qui fait oublier le peu de talent de l'ornemaniste qui a ciselé les chapiteaux et les fûts des colonnes. Au-dessus des arcades, dans la façade, on a encastré plus tard différentes armoiries des princes-évêques et dignitaires de la principauté. Les fenêtres, groupées par trois et deux, ornent par leur encadrement le haut des façades qui se répètent sur les quatre faces à peu près de la même façon. La cour ou jardin que clôturent ces galeries est trop de niveau avec le pavé des galeries et, s'il était abaissé de deux ou trois marches, il relèverait celles-ci et donnerait plus d'élégance à tout l'édifice.

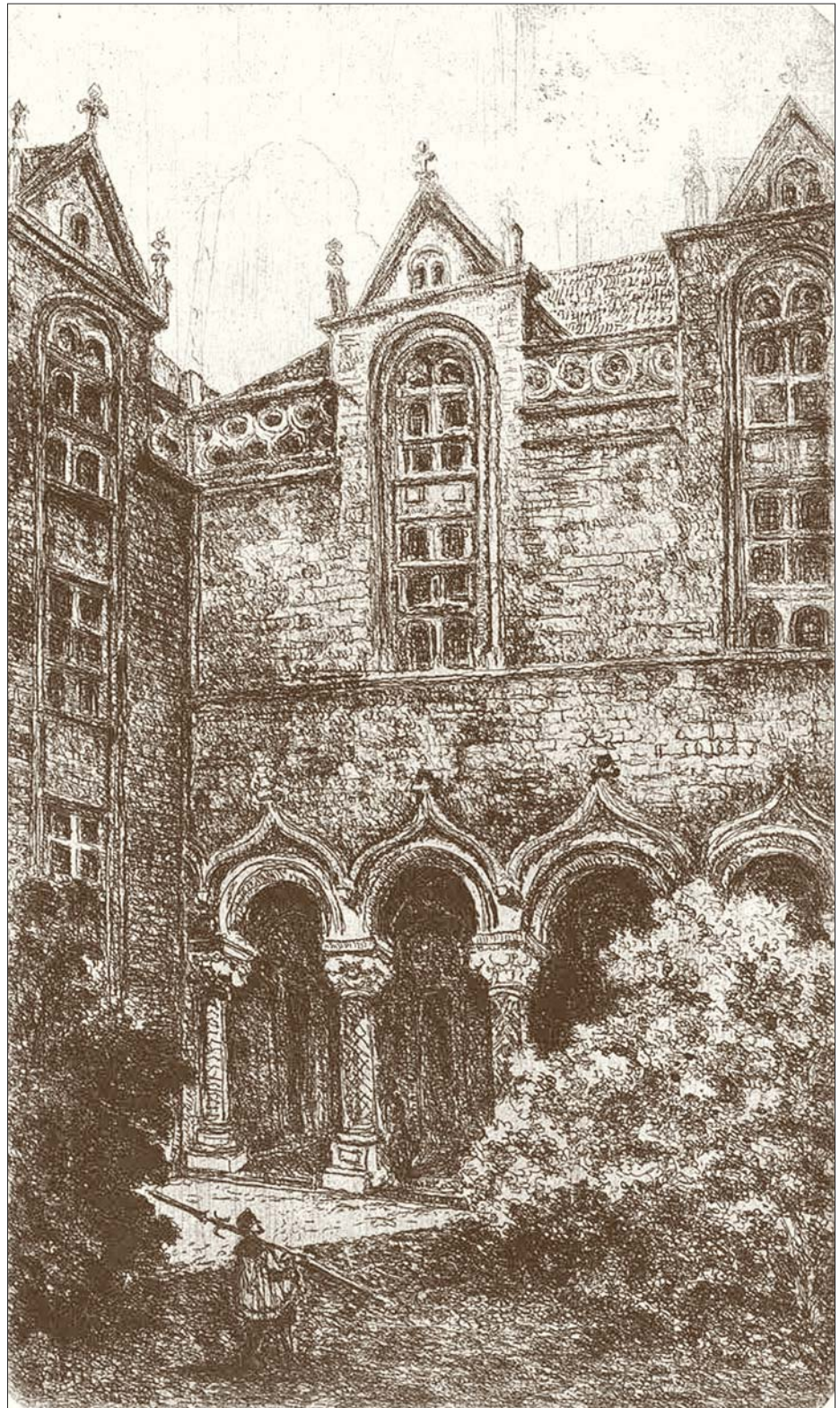
La seconde cour est d'un caractère d'architecture qui diffère de la première. C'est plus gracieux ou moins sévère. Son jardin est orné d'un grand bassin avec jet d'eau, décoré de quelques vases. L'appartement du prince y avait sa principale vue. Ses galeries, moins spacieuses

que celles de la grande cour, sont supportées par des colonnes dans le même style, très variées d'ornement. On y entre par la même rue Pierreuse où son aspect est très pittoresque. Sur le premier plan les colonnes, qui supportent la voûte de cette galerie, encadrent dans un cintre les trois côtés de l'édifice élevé sur un plan rectangulaire. Le milieu est vivifié par de la verdure, le bassin du centre et surtout par les fragments de décoration d'anciens monuments de la ville et du Pays de Liège, recueillis par la société l'*Institut d'ar-*



*chéologie provinciale.* C'est un musée dans un milieu artistique et pittoresque où l'harmonie n'est pas troublée et qui porte au recueillement que la vue de ces restes intéressants d'anciens monuments exige du spectateur. Nous avons choisi dans cette cour la façade nord, près de l'angle où se trouve l'entrée du tribunal correctionnel. Ce dessin indique, croyons-nous, le caractère de cette construction dont les spécimens sont bien rares dans notre pays.

Érard de la Marck commença le palais en 1508, mais il n'eut pas la satisfaction de le voir achevé. Il légua les fonds nécessaires pour son achèvement qui eut lieu sous son successeur. Un petit monument exposé dans cette cour rappelle cet évêque. C'est une sculpture délicate, dans le style Renaissance du commencement du seizième siècle, où sont représentées, dans un panneau rectangulaire, les armes de ce prince soutenues par deux petits génies. Son couronnement cintré est décoré d'un médaillon avec tête de guerrier coiffé d'un casque de l'époque et assez bien rendu. Les pilastres et les frises qui encadrent les armoiries sont délicatement ciselés en petits compartiments à motifs variés ayant un caractère plus fin que n'ont en général les ornements des colonnes du palais. Les petits génies sont au contraire d'un pauvre dessin et ne dépassent pas en goût les mascarons ou figures humaines qui grimacent sur la plupart des chapiteaux des grandes colonnes des galeries. C'est, du reste, un charmant morceau de sculpture décorative de l'époque.



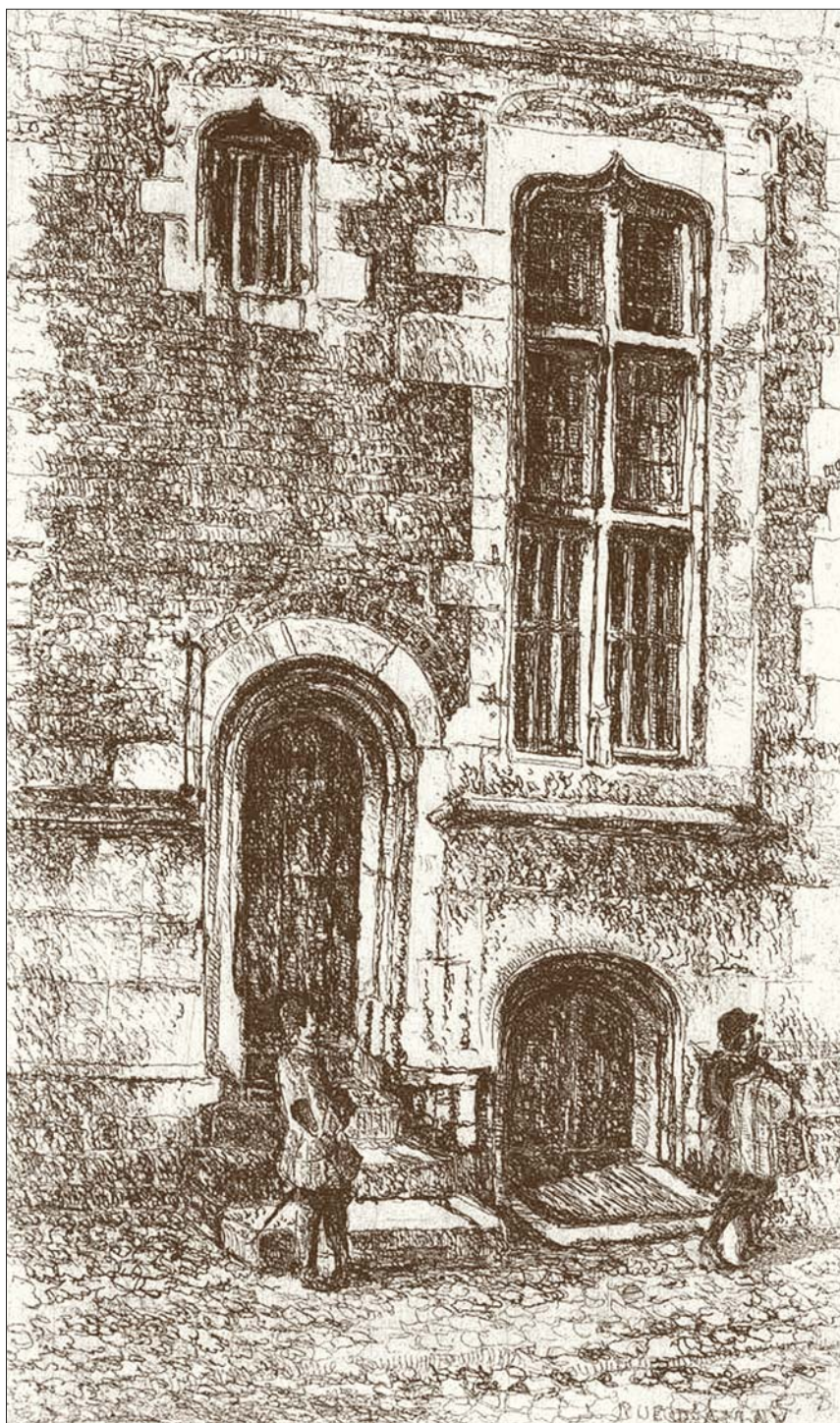
Seconde cour, galerie nord, près de l'entrée du tribunal correctionnel.

D'après l'histoire, les sculptures du palais ont été exécutées par François Borset, né dans le quartier d'Outre-Meuse, vers la fin du quinzième siècle. Rappelons ici que le palais était anciennement flanqué de quatre tours aux angles des façades, et que, près du palais, à gauche en s'y rendant, existait l'hôtel du chancelier de l'évêque, Louis de Cortembach, ancienne famille noble dont le château existe encore entre Heerlen et Fauquemont. Ce qui reste de cet hôtel sont quelques portiques à colonnes dans la cour de l'hôtel du *Café national*, mais très modifiés ou absorbés par le nouveau bâtiment qui en a pris la place. Cet hôtel est de l'époque du palais



du prince. Le petit monument que nous décrivons sur cette page provient de l'hospice Saint-Mathieu-à-la-Chaine, à Liège.

En passant sous silence les grands monuments religieux de Liège, dont plusieurs offrent dans leur ensemble des parties anciennes non encore entamées par le ciseau des restaurateurs, nous portons notre attention sur quelques habitations du temps passé qui ont survécu au marteau des démolisseurs. Elles ne



Maison du bourgmestre d'Amay, située rue d'Amay.

sont plus en grand nombre, mais, par leur rareté, elles offrent d'autant plus d'intérêt que bientôt elles subiront le sort de beaucoup d'autres qui ont disparu pour faire place à des constructions modernes dont le type est le même dans toutes les villes modernisées. Il y a encore des rues entières portant le cachet du seizième siècle, mais on peut aisément les compter. Bornons-nous, vu le cadre restreint que nous sommes forcés de donner à notre travail, de ne dessiner que quelques-unes de ces maisons bourgeoises, au cachet modeste et qui font tant de plaisir à voir aux artistes et aux amateurs du bon vieux temps. On imite, du reste, dans les splendides palais ou hôtels qu'on élève de tous côtés, les fragments de ces vieilles retraites de nos ancêtres au point d'en faire quelquefois des prisons, aspect que ne présente pas l'intérieur des maisons bourgeoises où règne le calme, la tranquillité, sans inspirer la tristesse.

Une ancienne maison de ce genre, située rue d'Amay, fait le sujet de la gravure ci-contre. Elle est bâtie dans le style flamand avec sa petite porte élevée de quelques marches, sa fenêtre à croisillons compartimentés, dont les deux fenêtres en bas, qui s'ouvrent, ont des barres de sûreté. Cela charme la vue et transporte à trois siècles en arrière. L'intérieur de cette habitation a encore assez bien conservé son caractère primitif.

Une boiserie qui sépare le cor-

ridor, dès l'entrée, de l'appartement sur la rue au rez-de-chaussée, a gardé son caractère. La façade sur la cour a subi également peu de changement.

Un bourgmestre de Liège, nommé d'Amay, a occupé cette maison, et son nom a passé à la rue où se trouvait sa demeure.

Un groupe de maisons d'une construction plus modeste, des demeures de boutiquiers, qu'on dirait avoir été couvertes de bois, donne à la rue dite de Saint-Jean une physionomie originale. Elle conduit de





RUE SAINT-JEAN, VUE DE LA RUE DU POT D'OR

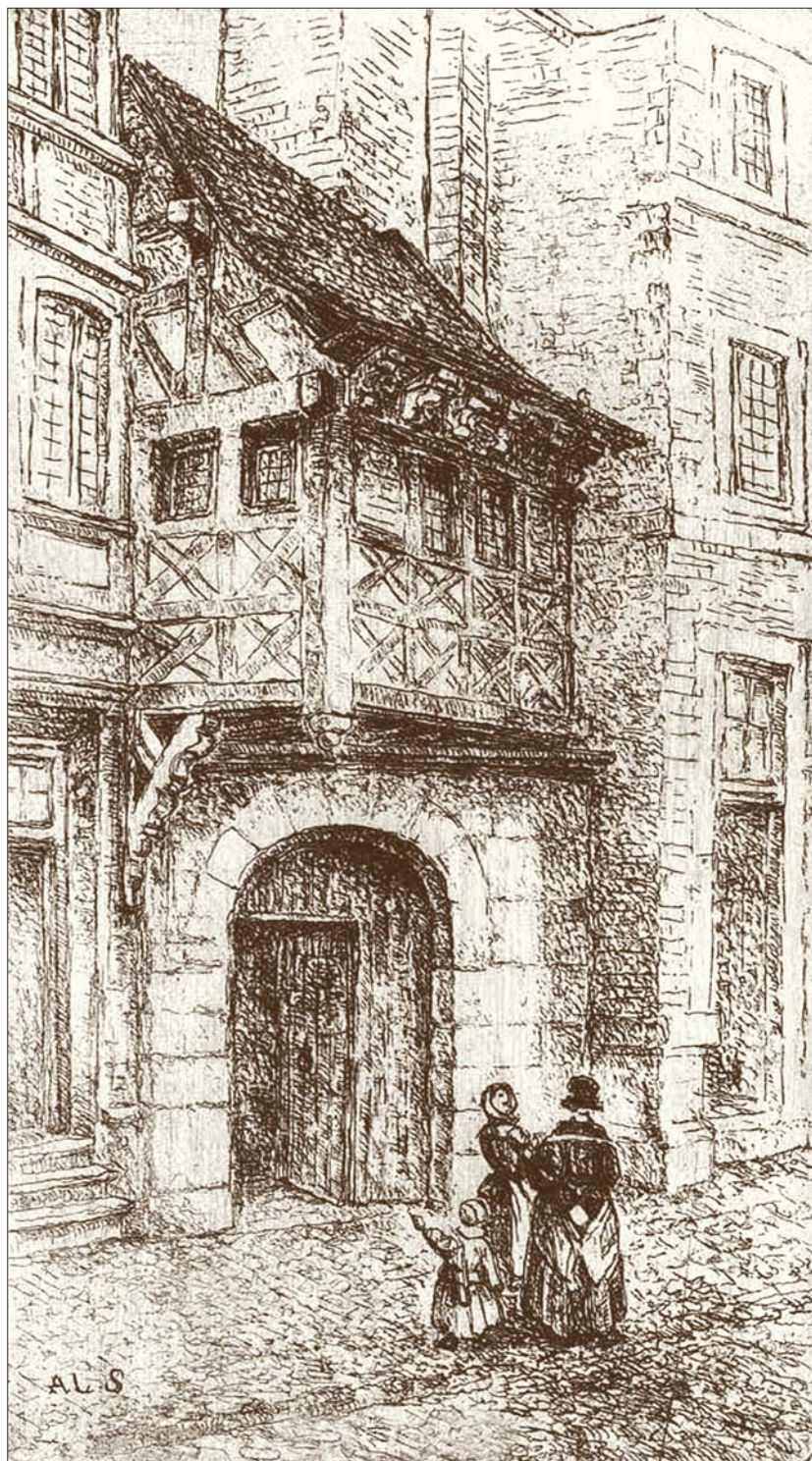




la rue du Pot-d'or à la place dite de Saint-Jean où se voit l'église dédiée à ce saint. Les étages supérieurs s'avancent en encorbellement sur le rez-de-chaussée en mettant cette partie de la demeure dans l'ombre. Cette opposition de clair-obscur, ces profils avançant et rentrant, toutes ces lignes librement dessinées ont un cachet d'une grande originalité. C'est bien loin du luxe des étalages des magasins à grandes glaces (car on ne parle plus de boutiques), de nos jours. Dans une corbeille en barres de fer, avançant sur la rue et donnant l'air frais au pain, le boulanger par exemple, exposait à la tentation de l'acheteur le produit de son four. D'autres marchands en usaient de même pour leurs marchandises. Il existe à Liège, près de l'Île du Commerce et non loin de l'église Sainte-Anne, une maison ayant gardé un spécimen de ces corbeilles, dont le locataire use encore pour étaler ses marchandises. Elle a gardé pour le reste son ancien caractère ; un triste badigeon blanc-jaune, lui fait grand tort en la privant de la couleur pittoresque et naturelle de sa construction. Nous avons dessiné la rue Saint-Jean du coin où elle débouche dans la rue du Pot-d'or.

L'entrée d'une grande maison, sise rue Agimont, fait le motif de la gravure ci-contre. C'est une porte plein cintre en pierre de taille, surmontée d'un petit corps de bâtiment qui s'avance sur la rue, probablement le logis du concierge de l'hôtel auquel cette porte donne accès. C'est encore le même système de bâtisse, le toit s'avancant sur le mur soutenu par des consoles en bois. Les fenêtres sont très petites et tout le petit bâtiment dépasse obliquement le soubassement s'appuyant du côté où il avance le plus sur une console légère. Les maisons, à droite et à gauche, sont modifiées ou reconstruites. Ce curieux morceau d'architecture civile disparaîtra inmanquablement comme tant d'autres, ce qui nous a engagé à le reproduire par notre dessin.

Nous croyons que cette porte est en communication avec le groupe de maisons anciennes près de la passerelle au-dessus du chemin de fer derrière le Palais que nous avons dessiné pour le soustraire à l'oubli. Plusieurs autres maisons ont tenté notre crayon et nous en avons dessiné quelques-unes encore ; mais nous ne pouvons les publier sans développer ce travail au-delà de nos moyens. Il serait facile de conserver quelques-unes de ces raretés pour la ville en les restaurant, vu que le goût pour l'architecture du seizième siècle a pris un grand essor et que les bâtiments originaux qu'on copie à cet effet seraient en parfaite harmonie avec les constructions modernes.



Entrée d'une maison rue Agimont.

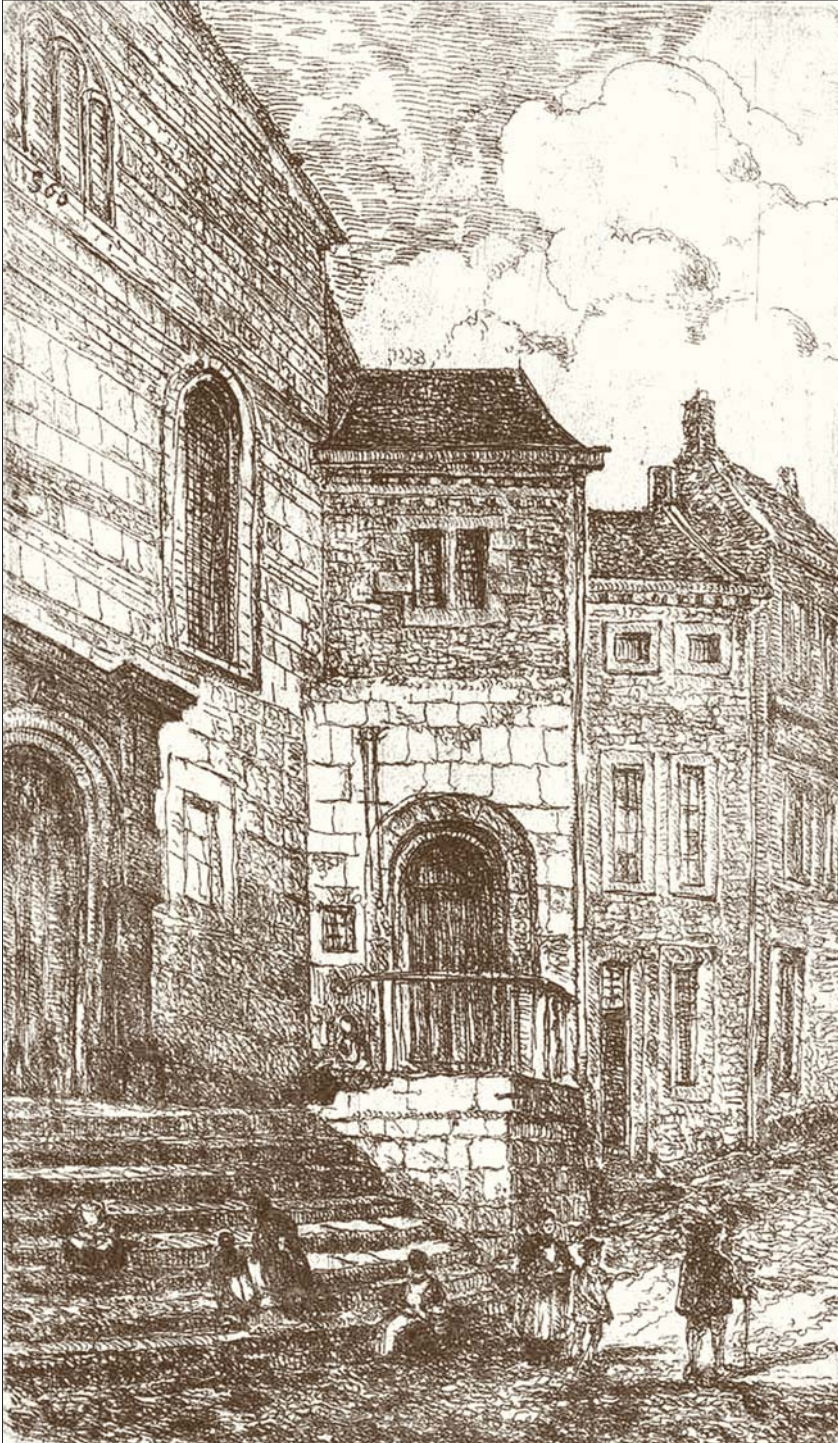


L'église et le couvent des Frères Alexiens dits Lollards, qu'on trouve rue Volière, en passant d'abord devant l'église Saint-Servais, ornée d'une charmante niche avec le saint patron, est le sujet du dessin de la page ci-contre. Bouille nous apprend que l'église des Frères Alexiens fut bâtie en 1560, date que nous avons vue sur la façade de cet édifice. Les frères Cérites vinrent s'établir à Liège en 1493. L'entrée de l'ancien couvent est à droite, c'est une petite porte cintrée dans un avant-corps de bâtiment, qui a gardé son caractère. L'intérieur du couvent, qui sert actuellement d'hospice pour les aliénés, a subi de grands changements qui lui ôtent son ancien cachet. Tout y est d'une grande propreté, mais ce n'est pas cela qui nous

charme, parce que cet amour de la propreté s'attaque trop à la couleur, aux formes anciennes et à la décoration d'un édifice. On y conserve un ancien petit tableau, représentant saint Roch, attribué au pinceau de Joachim Patinier, qui vécut au seizième siècle.

Cette partie de la ville disparaîtra tôt ou tard. C'est ce qui nous a engagé à reproduire l'abond de l'hospice, ainsi qu'à faire un dessin de l'église Saint-Servais avec sa tour, située à proximité. La façade de cette église a été construite en 1584. En montant vers la rue Pierreuse, on rencontre plusieurs anciennes maisons, malheureusement trop attaquées dans leurs lignes primitives pour qu'on soit disposé à en faire le dessin. Les frères Cérites se fixèrent à Maastricht en 1438. Cependant, ce ne fut qu'en 1487 que l'évêque Jean de Horne les y institua légalement. Ils y rendirent de grands services pendant les maladies pestilentiellles qui ont affligé cette ville au seizième et au dix-septième siècles.

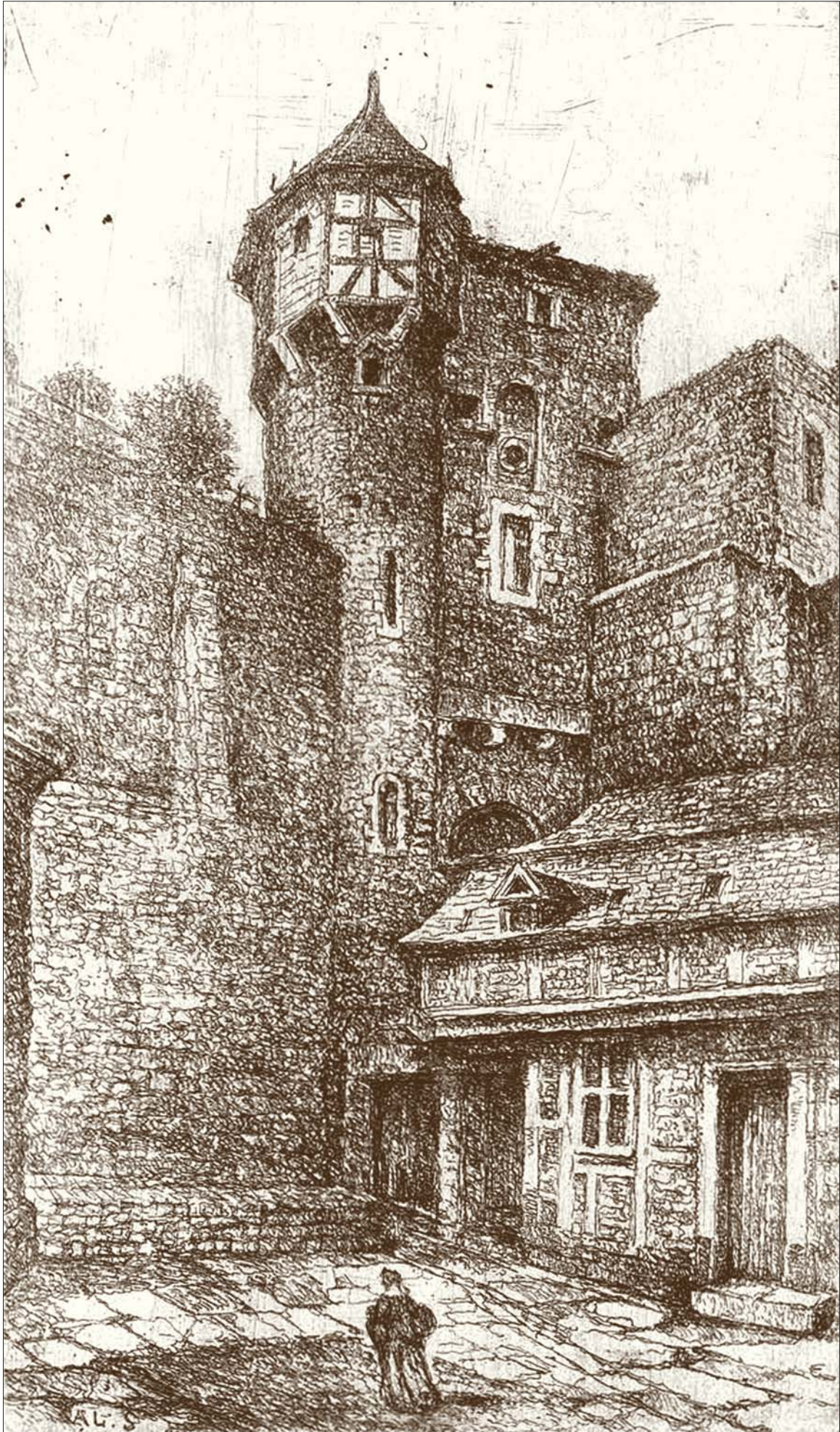
Derrière le palais se dresse en face de la sortie de la galerie de l'Est, une ancienne maison bâtie en encorbellement à supports massifs qui a été primitivement un monastère de l'Ordre Teuto-nique. Dans l'arrière-cour s'élève, sur une hauteur, des bâtiments anciens avec une tourelle de construction militaire. Ce groupe pittoresque est intéressant par ses formes architecturales qui deviennent très rares ; c'est un édifice militaire dont le



Hospice des Alexiens.

caractère s'explique par celui des chevaliers qui y ont séjourné. On monte dans cette tourelle par un étroit escalier en pierre qui aboutit à une terrasse, où une seconde porte donne accès à la partie la plus élevée de ce petit donjon. On voit dans la maçonnerie des consoles en pierre qui ressortent et servent d'appuis aux bois de la cage qui couronne la tourelle et qui sont d'un grand usage dans les constructions militaires de cette époque.





TOURELLE DU MONASTÈRE DE L'ORDRE TEUTONIQUE.

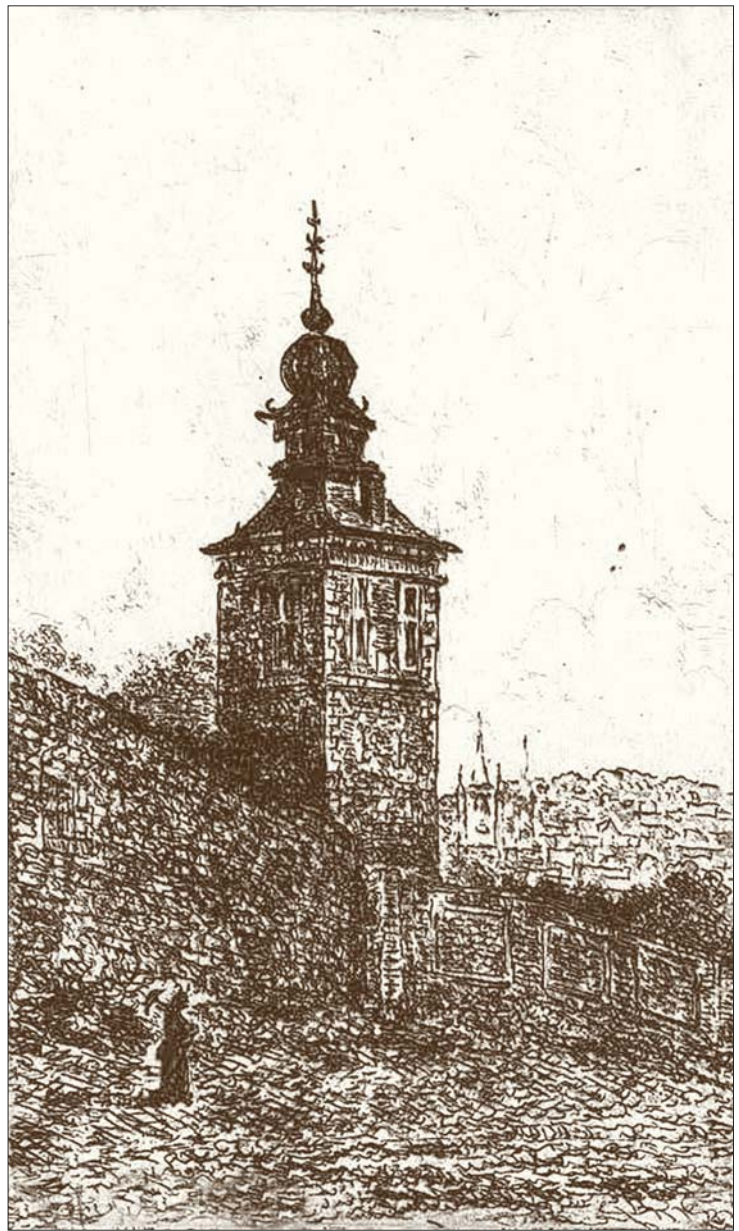






L'Ordre Teutonique, comme l'indique son nom, était originairement composé de gentilhommes allemands, qui se consacraient, sous l'invocation de la Sainte-Vierge, à exercer l'hospitalité dans Jérusalem envers les pèlerins de leur nation et à les défendre par les armes. Au douzième siècle, ils furent contraints de quitter la Terre sainte après la prise de Jérusalem et se réfugièrent dans le Nord de l'Allemagne où ils possédaient déjà des biens considérables. Le pape Célestin III confirma leur ordre en 1195. En 1222, il y avait déjà des chevaliers de cet ordre en résidence à Maastricht, ce qui nous fait penser qu'à Liège ils avaient une maison également vers cette époque, et que l'édifice que nous avons dessiné date de ce temps. Leur monastère à Maastricht était un bâtiment très vaste qui servait de refuge aux chevaliers de résidence près de Bilsen, appelé les Vieux-Joncs. Les princes-évêques de Liège y prenaient ordinairement leur logement lorsqu'ils se rendaient à Maastricht, ce qui se renouvelait souvent pendant les troubles dont la ville de Liège fut le théâtre. C'est dans cette résidence que se tenait ordinairement le chapitre des douze commandeurs, dont le grand commandeur du Vieux-Jonc était le chef et qui admit les nouveaux chevaliers. Les chevaliers de l'Ordre Teutonique de Liège avaient sous leur dépendance les paroisses de Saint-André et de Saint-Gangulphe.

Comme souvenir de la grande abbaye de Saint-Laurent, fondée en 970 par Éracle, évêque de Liège, nous ne donnons que la gravure ci-après ; elle représente une tourelle de la fin du seizième siècle qui se trouve à l'angle de son ancienne clôture contre la montée ou la rue qui y conduit. C'est un reste bien modeste de ce vaste et célèbre monastère où les beaux-arts trouvèrent un refuge mais le style dans lequel l'édifice, qui date du dix-huitième siècle, est bâti, ne nous a pas émerveillé au point d'en reproduire l'ensemble. Son histoire est connue par la plume de savants écrivains, ce qui nous dispense d'en dire davantage. Cette tourelle carrée est d'un aspect agréable par sa couleur variée, la brique rouge se mêlant à la pierre de taille, et rappelle le style du grand hôtel, servant actuellement de Mont-de-piété, situé sur le Quai de la Promenade dont nous allons nous occuper. Elle se répétait anciennement aux angles similaires de l'enceinte qui clôture un vaste jardin en pente sur la hauteur. Cette tourelle porte les armes de l'abbé Grégoire Sany et la date de 1652.



Tourelle de l'enceinte de l'abbaye de Saint-Laurent.





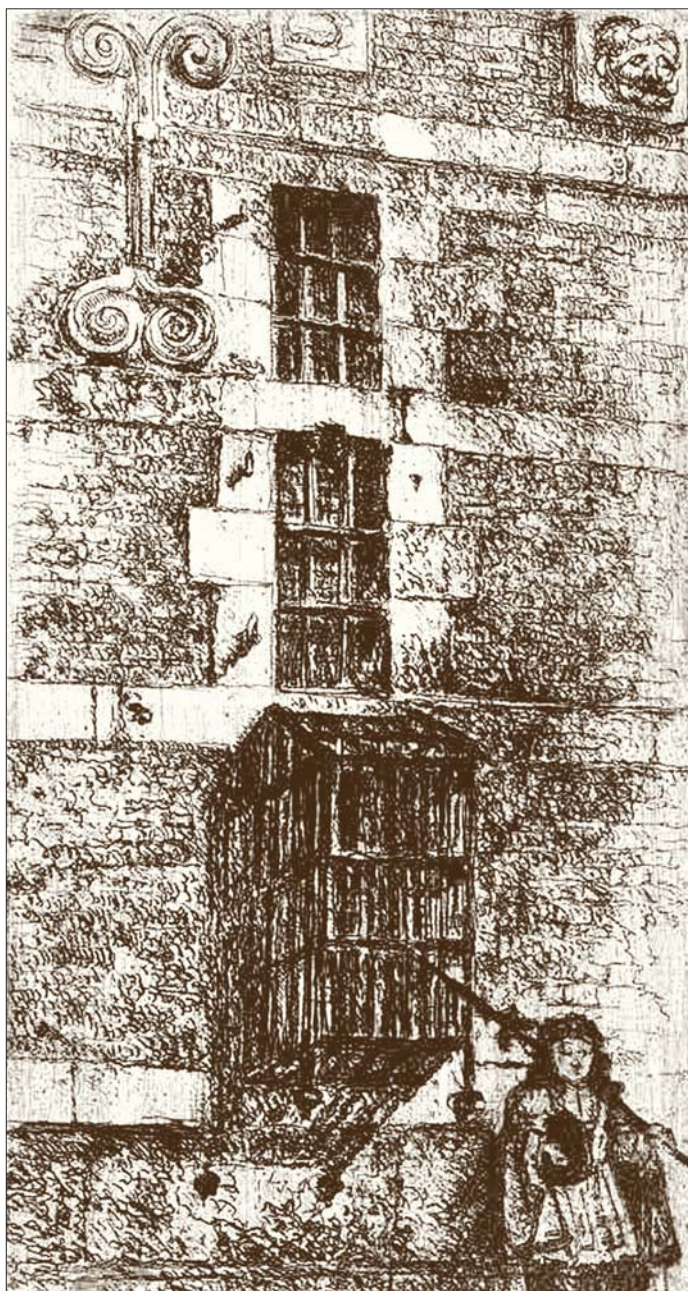


# INTÉRIEUR ET ABORDS DE LA VILLE

---

**N**ous abordons le plus beau monument d'architecture civile de Liège qui est aussi un des plus intéressants de la Belgique connu pour sa destination peu propre comme servant actuellement de Mont-de-piété.

Situé sur le quai, en face de la Meuse, cet ancien hôtel ou palais s'élève fièrement avec ses nombreuses fenêtres, son donjon finissant en plateforme, ses toitures élevées s'avancant sur les murs avec de nombreuses consoles en bois qui soutiennent les gouttières en jetant de l'ombre sur les faces de l'édifice. Celles-ci, bâties en briques rouges, sont divisées en zones par des fenêtres à croisillons et des bandes en pierre de taille formant des frises que des sculptures symboliques, des mascarons, des figurines, des animaux et même des représentations des fables de Phèdre ornent, animent et colorent par une variété de formes qui charment le spectateur par leur nombre multiple ou leur sévérité sculpturale. Des grilles en fer, en forme de cages, défendent plusieurs fenêtres aux étages et au rez-de-chaussée, et les ancras alternant avec ces ferrailles pittoresquement forgées, brisent les lignes et varient la couleur de cette masse percée d'un nombre considérable de fenêtres dont la multiplicité ne choque pas la vue. La grande porte de l'hôtel, surmontée d'un balcon fermé qui s'avance sur celle-ci, est en style rustique. Un détail de la façade, au pied de l'édifice, est reproduite ici avec une fenêtre à trois compartiments, dont celle qui s'ouvre le plus près du rez-de-chaussée est garantie par un grillage avançant sur la rue. Elle sert à éclairer l'office ou la cuisine. Dans la façade nord de l'hôtel se trouve une grande porte de dégagement dans le même style rustique et encore plus accentuée que celle de l'entrée principale.



Détail de l'hôtel du Mont-de-piété.

Quand on pénètre dans l'intérieur de ce vaste édifice, on se trouve dans une cour entourée de portiques, murées actuellement, comme cela se voit dans toutes les grandes habitations ou châteaux. On s'aperçoit



cependant que cette cour est coupée et a été plus profonde à l'endroit où s'élève une fontaine ornée dans le style Louis XV. Elle s'étendait jusque dans la rue Féronstrée, parallèle au quai où se voit un bâtiment modernisé avec une grande porte cochère accusant les formes des autres portes de la façade et celle de la ruelle au Nord. Dans cette cour, les murs de l'hôtel sont encore percés de fenêtres et ornés de figures, entre autres de deux chevaliers chevauchant l'un contre l'autre ; une énorme vigne, plantée en 1780, tapisse les côtés sud et nord. Entré par la grande porte du quai, on a accès à l'intérieur des appartements à droite et à gauche. À droite se présente d'abord l'office ou cuisine qui a gardé son cachet. Des boiseries du temps avec une galerie à balustres en bois, continuée par des armoires à ornements découpés, occupent une grande partie de cette pièce qui est éclairée par les fenêtres donnant sur le quai. Une belle cheminée, en style Renaissance, peu saillante et ornée d'écussons, décore la cuisine. Elle a pour fond une plaque en fonte de fer à figures costumées du temps, traitées en bas-relief. Plus en avant, une salle est ornée d'une cheminée dans le même goût, mais plus riche et avec armoiries. La frise est décorée d'arabesques, de mascarons et de têtes de lions d'un fouillis très délicat, ayant pour support une sirène sur un poisson. Des armoiries s'y trouvent ainsi que sur la seconde cheminée. Une des salles donnant sur la cour a été décorée



Sculpture de la façade nord de l'hôtel.

Nous donnons encore un détail d'ornementation de la façade nord qui représente sur une pierre rectangulaire un trompette en costume du temps sonnant dans une de ces longues trompettes avec pavillon orné d'un chien courant.

Le propriétaire de ce splendide palais étant fort riche, il fallait qu'on y menât grand train. Aussi, en 1646, pendant le cours de la régence de Pierre Bex et de Barthélemi Rolans, le prince d'Orange, revenant de boire les eaux de Spa, passa par Liège au mois de septembre de l'année 1647 ; il fut reçu avec tous les honneurs dus à sa dignité et traité magnifiquement dans la maison de Curtius, seigneur de Grand-Aaz. Une planche en gravure accompagne ces lignes. Vu et dessiné assez près du monument, l'hôtel y est rendu dans son ensemble avec ses détails pittoresques et sa couleur riche et puissante.

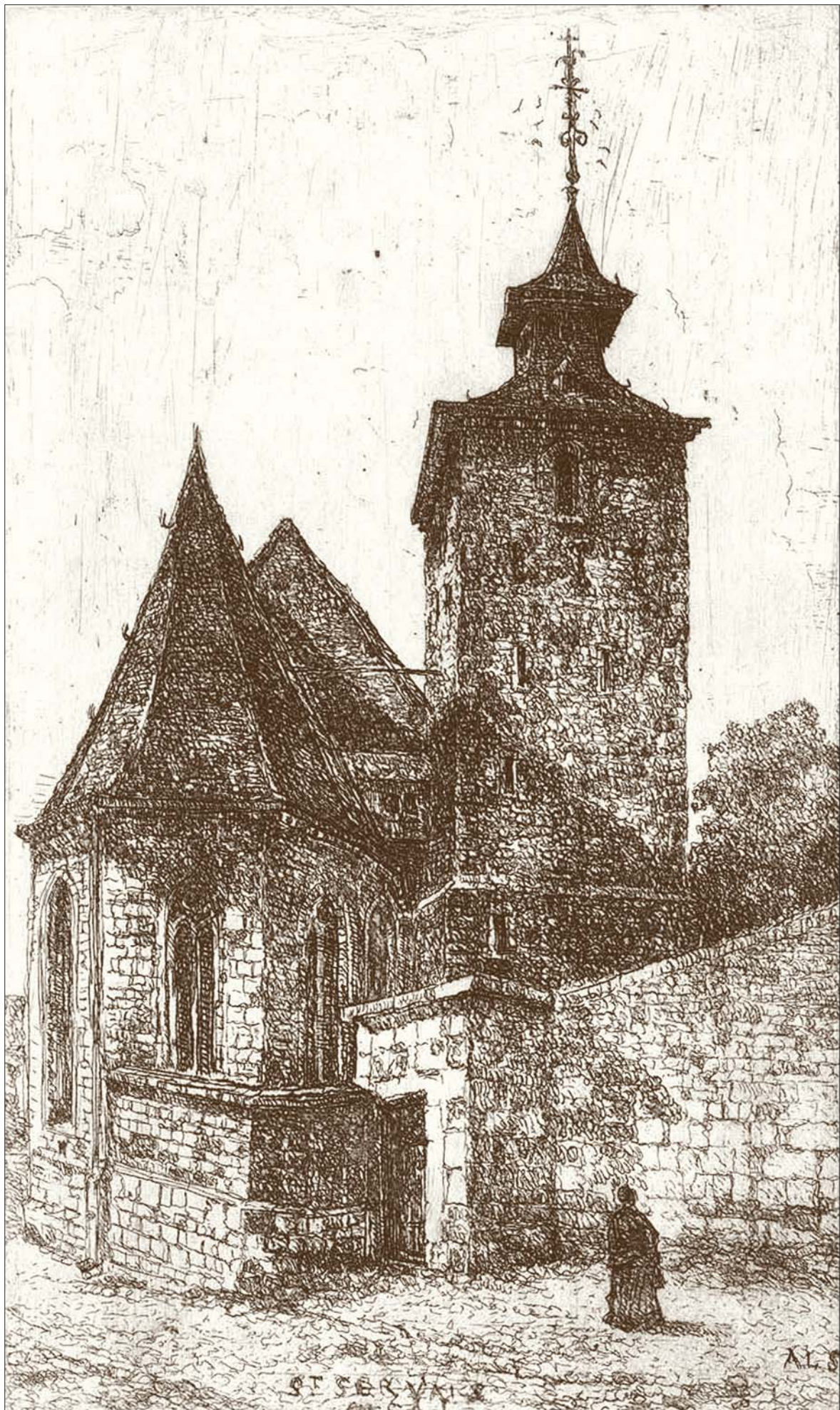
Nous terminons ce court aperçu de l'hôtel Curtius en formant le vœu que ce précieux édifice, l'ornement de la ville et son plus beau monument de l'art civil soit consolidé et conservé, sans trop lui faire subir de grattage en râpant ses formes qui, quoique frustes en partie, ont encore leur pureté primitive et la couleur pittoresque et variée que le temps leur a données.

L'église Saint-Servais que représente notre gravure ci-contre est située dans un quartier de la ville qu'une transformation complète et prochaine, comme nous l'avons déjà dit, va moderniser. C'est un motif pour que nous désirons garder un souvenir de cette construction qui rappelle le premier pasteur du diocèse de

plus tard dans le style Louis XV. Sur une des cheminées se voit la date de 1603. D'après l'histoire, une ancienne tour servant de prison se trouvait primitivement sur l'emplacement où, plus tard, on éleva cette splendide demeure. C'est dans cette tour, dit-on, que Charlemagne enferma Didier, le roi des Lombards, qu'il avait vaincu et qui y mourut.

Au seizième siècle, un riche bourgeois de Liège, du nom de De Corte (Curtius), qui s'était enrichi par ses fournitures de fourrages et de vivres aux armées de Sa Majesté le roi d'Espagne, s'y construisit l'hôtel que nous voyons aujourd'hui. Il a été anobli et était seigneur de plusieurs endroits. Les moulins de Gravioule en face sur l'autre rive lui appartenaient et il était le propriétaire du château d'Oupeye, qu'il transforma dans le goût du temps. La date de 1602 paraît être celle de l'année où l'édifice fut terminé.





ÉGLISE SAINT-SERVAIS.





HÔTEL CURTIUS.



Liège. Elle fut construite en 933 par l'évêque Richaire et rebâtie depuis. Le corps de l'église actuelle est dans le style ogival du seizième siècle. Sa tour est plus ancienne mais a été modifiée plus tard. Ses fenêtres, ornées de vitraux, sont d'un assez bon goût. L'édifice, autrefois plus masqué et soutenu par une pente en terrasses qui lui donnait une base, a beaucoup perdu de son caractère par rétablissement du chemin de fer creusé au pied de la hauteur sur laquelle il repose.

En quittant l'église Saint-Servais, on monte la rue Volière pour prendre la rue Pierreuse. C'est en escaladant cette dernière qu'on arrive à un endroit dit Au Pery, où se présente une montée entre différents bâtiments et des murs anciens de la ville qui soutiennent maintenant des terrasses et des jardins. Cet escalier conduit à la citadelle dont les premiers fondements furent jetés en 1255 par Henri de Gueldre, sur les hauteurs de Sainte-Walburge d'où l'on descendait en ville au moyen d'un pont-levis et d'un escalier. En 1650, l'évêque Maximilien-Henri de Bavière fit élever un nouveau fort sur la montagne Sainte-Walburge, que les Français firent sauter en 1675. Il fut rebâti depuis. Ce point de la ville offre beaucoup de caractère et ces murs anciens encaissant ces marches nombreuses font un tableau pittoresque.

L'intérieur de la ville est orné de plusieurs grands édifices civils, la plupart des dix-septième et dix-huitième siècles. Bon nombre de ces constructions ont subi des mutilations ou modifications peu heureuses. Leur cachet a disparu en grande partie. Une tour appartenant à l'hôtel de la famille de Méan, sise rue du Mont-Saint-Martin, qu'on aperçoit du quai de la Sauvenière, fait le motif de la gravure ci-contre. Elle fait partie de la façade postérieure de l'hôtel qui, sur la rue du Mont est décoré d'un joli balcon dans le style ogival.

Nous allons un peu à la dérive, en nous rendant d'un trait à un point de la ville fort éloigné de celui-ci. C'est à la Boverie, sur la rive opposée de la Meuse, que nous faisons le croquis d'un groupe de maisons que voici. C'est presque la campagne, ce charmant endroit, qui fait face au somptueux quartier qu'on vient de créer sur l'autre rive et qui porte le nom de l'Île du Commerce.

La Boverie et son quartier voisin d'Amercœur sont entièrement transformés, et le premier est destiné à faire, dans quelque temps, le pendant de son vis-à-vis que nous venons de citer pour la richesse de ses constructions. Le quartier d'Outre-Meuse se forma peu après les autres qui se trouvent sur la rive gauche de la Meuse. On donne l'année 1189 comme fondation de ses plus anciennes églises.

Nous nous trouvons encore sur la même rive et de l'extrémité sud du quartier d'Outre-Meuse, de la Boverie nous nous rendons à la Chartreuse, l'ancien couvent des Chartreux, situé au Nord. L'an 1357, Engelbert de la Marck proposa au général des Chartreux d'envoyer une colonie de ses solitaires habiter le



Au Pery.



Mont Cornillon qui, depuis l'an 1288, n'était occupé que par les soldats des princes de Liège. La situation avantageuse du terrain où est bâti le monastère qui commande la ville, les a souvent exposés à de tristes événements. L'église et les autres bâtiments furent entièrement détruits en 1487 par les troupes de Robert et Adolphe de la Marck, frères de Guillaume, l'assassin de l'évêque Louis de Bourbon, auquel Henri de Horne, successeur de Louis, avait fait trancher la tête à Maastricht en 1485. En 1689, les troupes des États-Généraux de la Hollande y séjournèrent. En 1691, le marquis de Boufflers, qui commandait un détachement de l'armée française, se rendit maître de la Chartreuse, d'où il bombardait la ville pendant trois jours.

Après ces troubles de l'État de Liège, causés par ses démêlés avec l'empereur d'Allemagne, les puissances confédérées y firent faire des fortifications régulières et pendant ces travaux la place fut gardée par une nombreuse garnison.

Ce fut dans cet intervalle que l'Électeur de Brandebourg, père du roi Frédéric de Prusse, y établit son quartier-général. Puis la France s'empara de Liège, de la citadelle et du Mont Cornillon. Elle fit fortifier la place en 1702. Les alliés emportèrent la citadelle et les Français se retirèrent sur la Chartreuse, d'où ils furent chassés par les alliés.



Tour de l'hôtel Méan.



À la Boverie.

Notre gravure représente la tourelle de Cornillon et une partie de l'église ainsi que les bâtiments sur la hauteur. La tourelle est la partie la plus ancienne de ces bâtiments qui, pour le reste, offrent peu de caractère.

Nous traversons encore une fois la rivière pour nous rendre sur la rive gauche et nous nous arrêtons au Midi, vers la gare des Guillemins, près de l'endroit où jadis se trouvait le couvent des Guillemins. Là nous avons dessiné un ancien petit château, formant avec la façade et deux ailes une cour à laquelle une porte donne accès. Un pont, proportionné au bâtiment et jeté sur le fossé, communique avec cette modeste demeure.

Notre dessin dit tout ce que nous savons de ce modeste manoir qui est fort délabré. Dans la cour, à droite, se trouve, dans l'angle, une tourelle servant d'escalier. La façade principale est peinte en rouge selon la



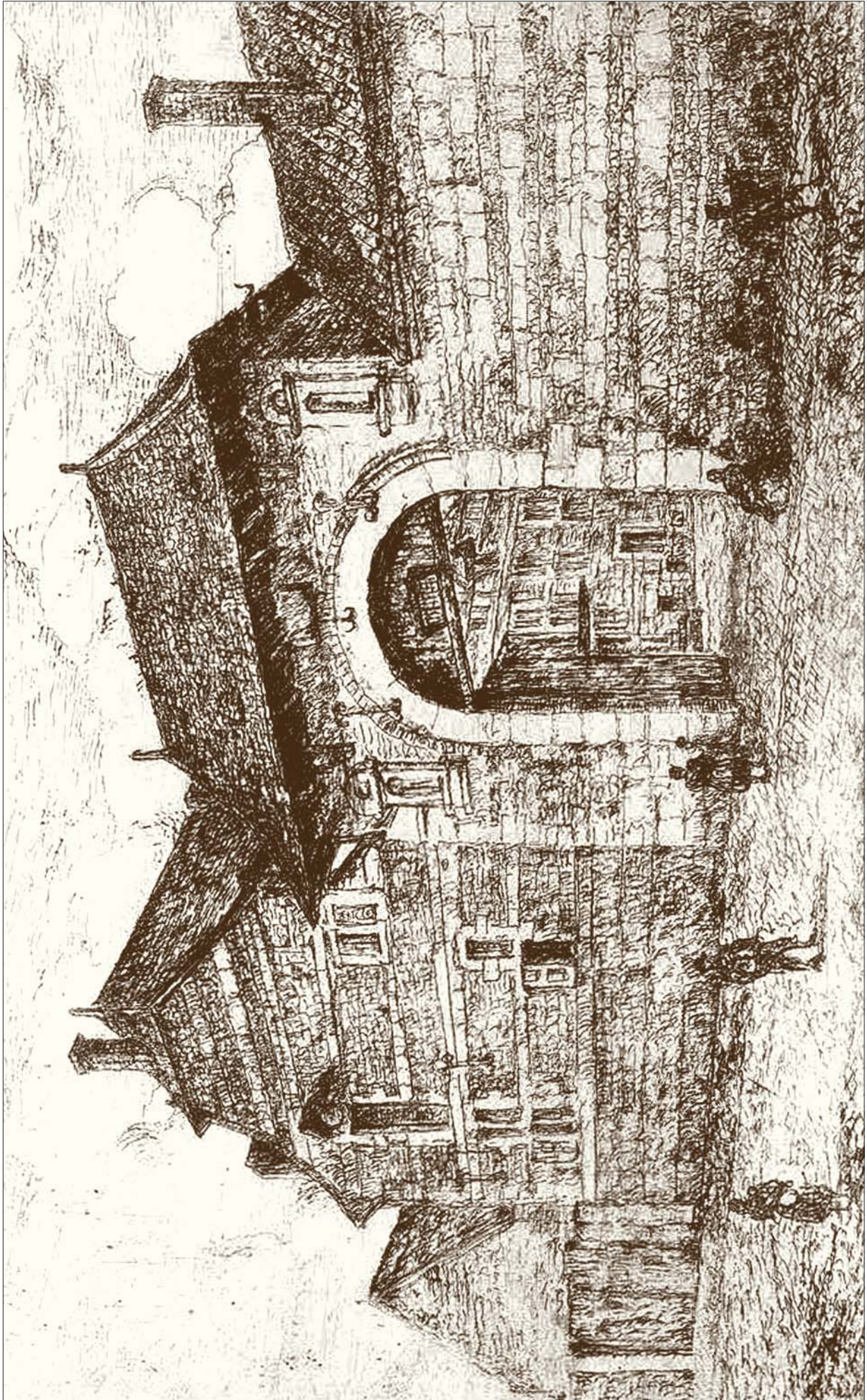


MAISON À FRAGNÉE.









MAISON DES PRÉBENDIERS.







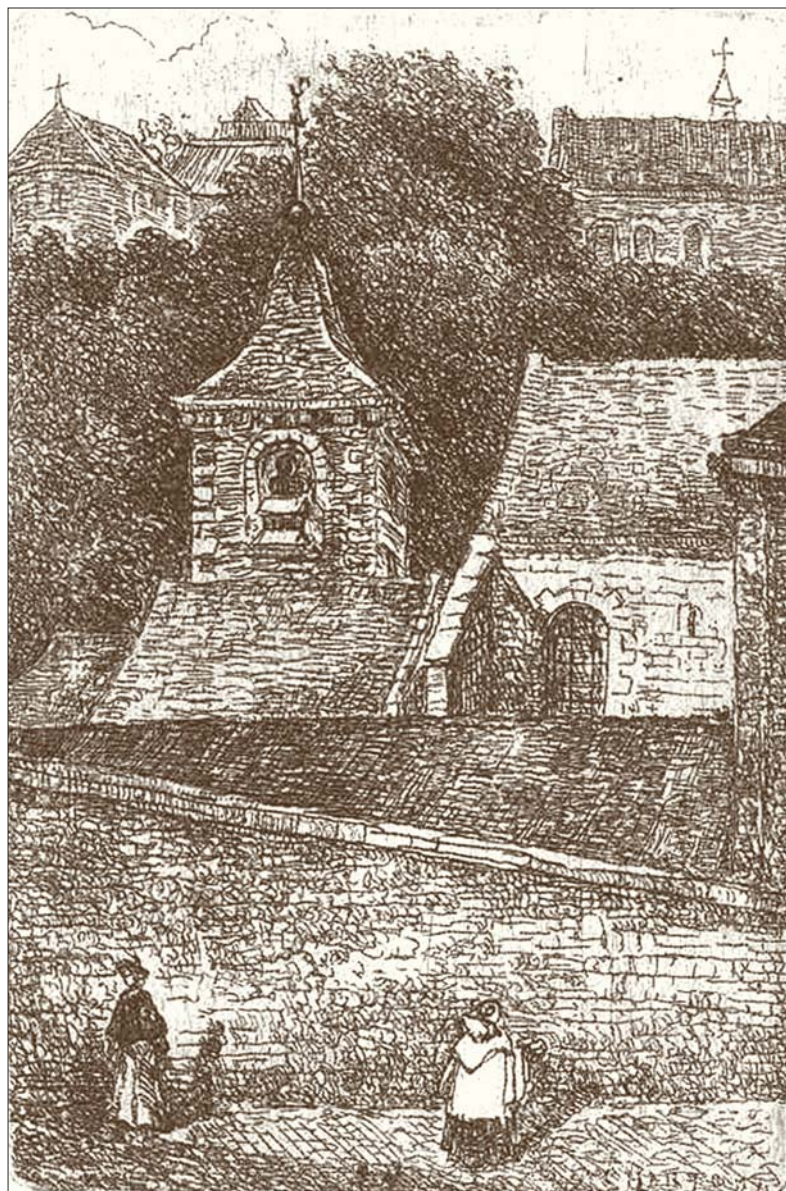
mode du temps au dix-septième siècle et sur la première cheminée à droite, en dehors, se voit la date de 1598. À l'intérieur, il existe encore une ancienne cheminée de l'époque.

Plus à gauche, vers la Meuse, et même sur le quai qui longe la rivière, et qu'on nomme quai de Fragnée, se voit une vieille maison très originale aussi peinte en rouge et tapissée d'une énorme vigne qui encadre capricieusement les fenêtres à croisillons de cette maison construite en briques. Un jardin, clôturé sur le quai par un mur et une porte cochère, précède cette habitation qui, anciennement, devait se trouver à la campagne comme le petit château qui précède. C'est très pittoresque et curieux comme spécimen des habitations de l'époque qu'elle représente. Derrière la maison se trouve un grand jardin. Notre dessin explique ce qui manquerait à notre description.

Un ancien hôpital, qui fut fondé à la fin du onzième siècle, dans le quartier d'Outre-Meuse au pied de la hauteur que couronne la Chartreuse, présente encore des débris d'un aspect pittoresque. C'est la petite tour carrée que nous reproduisons ci-contre, les autres bâtiments n'existent plus.

Plus bas que le Mont Cornillon et presque au pied de la hauteur, se trouve une dépendance de cette même maison dont les constructions existent encore : c'est la maison des Prébendiers que nous reproduisons en gravure comme planche détachée. Ces bâtiments datent du commencement du dix-septième siècle et présentent d'abord une façade percée d'une grande porte cintrée que couvre et protège une toiture avançant soutenue par des poutrelles dans le style du temps. L'intérieur forme une cour carrée encadrée par les bâtiments ou habitations et une petite église qui se voit à droite en entrant. Dans la façade à côté de la porte se trouvent deux niches dépourvues de leurs figures. Celle de gauche porte l'inscription S. IVLIANA, celle de droite S. AVGVSTINVS. Une pierre rectangulaire est encastrée au-dessus de la porte et présente, gravée dans la pierre, cette inscription :

QVIS RENVAT  
TANTIS ESSE  
SVB AVSPICIIS



Chapelle de Cornillon.

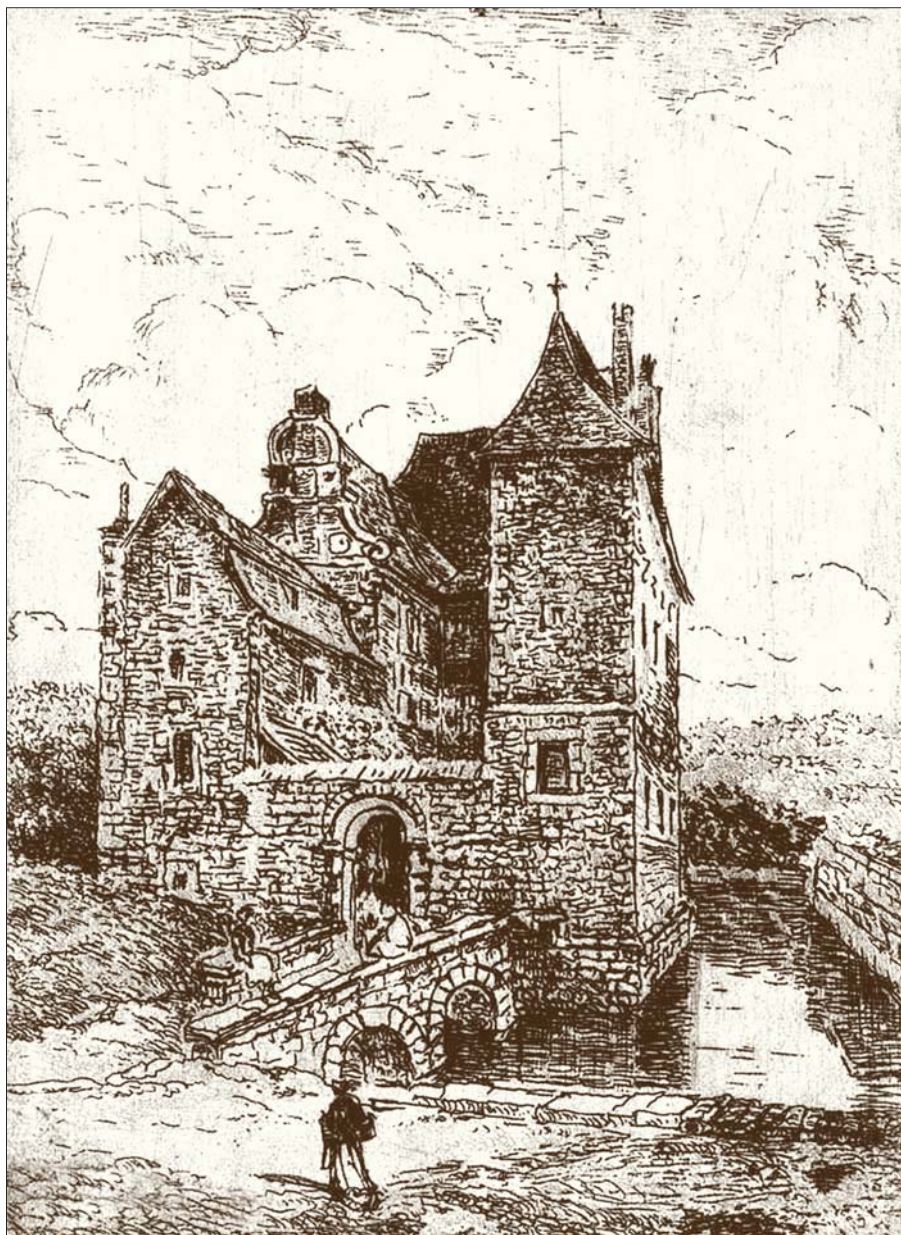
La façade sur la rue de l'aile gauche contournant la cour intérieure est très mutilée, mais a gardé cependant du caractère. C'est un reste d'architecture du premier quart du dix-septième siècle, rappelant par son histoire les croisades et la charité des Liégeois à cette époque. Nous ferons suivre ci-après l'histoire de l'hôpital en copiant ce qu'en dit Saumery d'après Fisen, Bouille et Foulon.

Il y a, au-dessous du Mont Cornillon, sur lequel était bâtie la Chartreuse, une maison très ancienne, qui a porté de tout temps le nom de ce mont, et qui le porte encore. On en jeta les premiers fondements en 1180 ou 1182 pour y loger des personnes qui avaient rapporté la lèpre du voyage qu'elles avaient fait en Orient, lors de la seconde croisade.

On la composa de deux corps de logis séparés, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes et de deux appartements séparés pour les religieux et les pieuses filles. L'évêque Radulfe en fit les règlements



en l'an 1189. Les frères et les sœurs destinés au service des malades suivaient la règle de Saint-Augustin. Une sainte fille, nommée Julienne, s'y retira vers le commencement du treizième siècle et fut mise à la tête de la maison par ses sœurs. Elle essuya une infinité de persécutions qui n'ébranlèrent pas sa patience et, persévérant dans la pratique de la vertu et de la piété, elle continua à diriger la maison jusqu'à sa mort qui survint en 1262.



Petit château, dit Aux Sapins.

Après que cette maladie contagieuse eut cessé de régner en Europe, les Liégeois voulurent laisser subsister ce monument de la piété de leurs pères et en destinèrent les revenus à recevoir et à soigner huit malades, dont les corps de métiers donnèrent les places, au siècle dernier, sous l'administration des bourgmestres de la ville. Il termine sa description en disant que par la vie austère que mena sainte Julienne et les persécutions qu'elle y a souffertes, cette maison était devenue fameuse dans le Pays de Liège.

En continuant la montée sur le Mont Cornillon par la route qui conduit au fort de la Chartreuse, on est arrêté en chemin par de grands pans de murs qui forment, des côtés gauche et droit, l'enceinte de l'ancienne abbaye de la Chartreuse et de Robertmont. Une grande arcade traverse le chemin et forme comme une porte que surmonte un corps de bâtiment terminé à gauche par une tourelle. Ce vieux bâtiment qui a tout à fait l'air d'une construction militaire est le sujet de notre gravure ci-contre. Nous

avons dessiné sa face qui regarde la campagne et qui se présente de la manière la plus avantageuse ; elle porte le caractère du dix-septième siècle, pour la partie qui surmonte la construction en plein centre, servant à relier les bâtiments de l'ancien monastère et probablement pour en défendre l'approche ou commander le chemin qui passe sous cette porte. L'abbaye de Robertmont fut habitée au commencement du onzième siècle par des demoiselles de qualité qui s'y étaient retirées pour fuir le monde et s'y livrer à la prière et aux exercices de la piété. L'évêque Obert leur construisit une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge et à saint Etienne. L'évêque de Verdun, Robert, fit don à ces pieuses filles de plusieurs bois et pièces de terre qui en dépendaient. En 1230, ce monastère fut brûlé et entièrement détruit et les religieuses durent se réfugier dans le monastère du Val-Saint-Benoît, que quittèrent les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Elles rentrèrent à Robertmont en 1244 après que leur maison avait été rebâtie par un chanoine-doyen de Saint-Denis. En l'an 1570, elles essuyèrent de nouveaux revers, des soldats vagabonds qui enfoncèrent les portes, pillèrent et saccagèrent cette maison. Sur les faces de ce bâtiment, nous n'avons vu aucune date ni armoirie et la niche, qui décore celle qui regarde la campagne, que nous avons dessinée, est privée de sa figure.



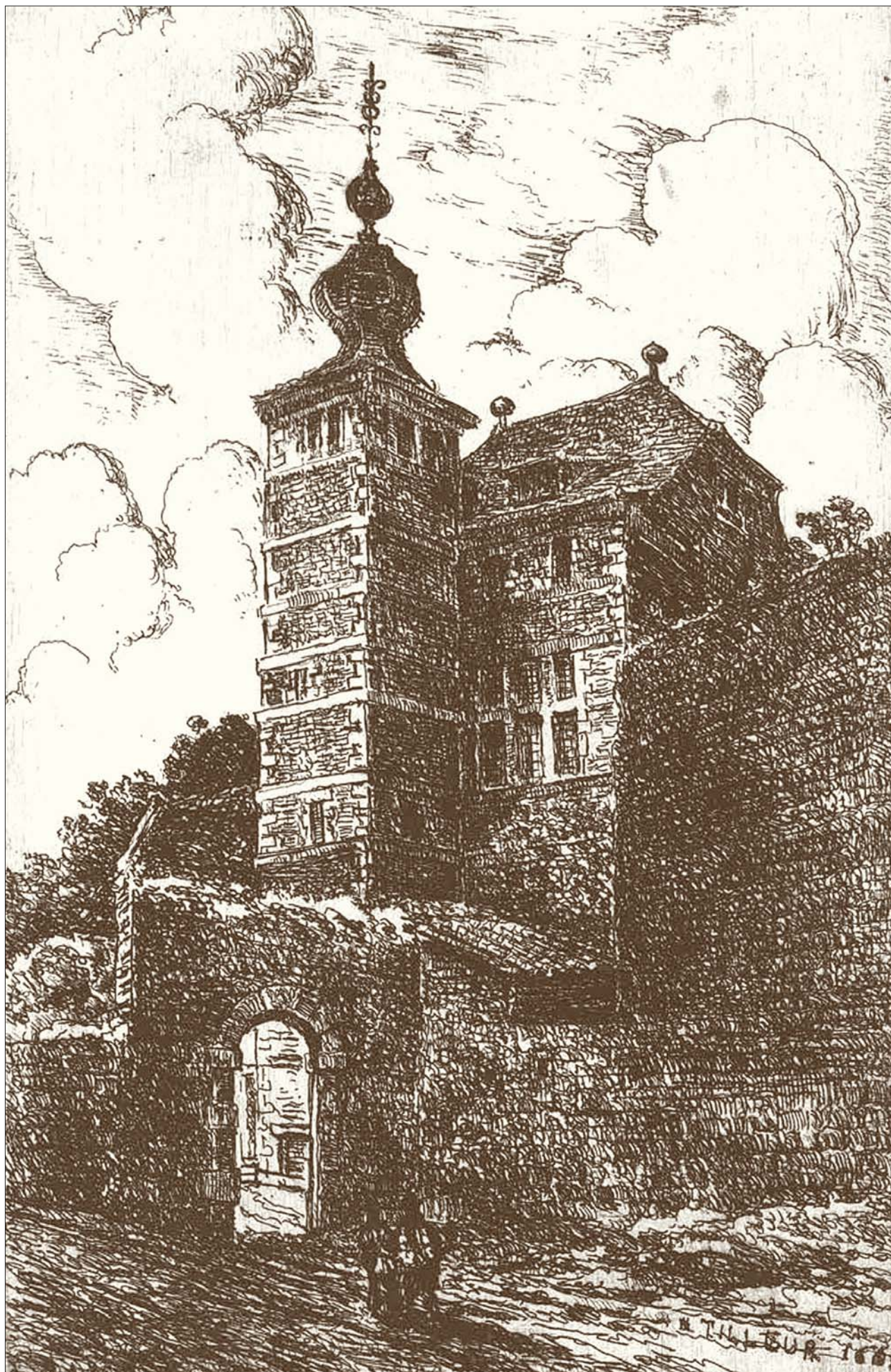


ABBAYE DE ROBERTMONT.









À TILLEUR (1662).







## BANLIEUE ET ENVIRONS DE LIÈGE

---

**N** en quittant la ville vers le Sud, on côtoie des hauteurs qui s'élèvent à droite presque baignées par la Meuse, et on traverse un charmant paysage laissant à gauche l'ancienne abbaye de Val-Benoît, représentée par deux tours colossales qui protègent la porte d'entrée ; les bâtiments du monastère se voient dans le fond. On passe devant plusieurs maisons de campagne modernisées qui remplacent les anciens châteaux au pied des montagnes verdoyantes ; cet endroit où l'on cultivait anciennement la vigne s'appelle encore de nos jours : *Sous les Vignes*. Un petit manoir, ayant servi de pied-à-terre à une abbesse du monastère précité et voisin, se présente d'abord dans ce site pittoresque. Une pierre sculptée aux armoiries : un lion rampant tenant un croissant nous l'indique. Quelques pas plus loin, toujours sur le même chemin qui s'élève graduellement, on arrive au petit castel que nous avons dessiné et qui se trouve plus rapproché de la hauteur boisée à laquelle il est adossé. Il se compose d'un modeste corps de logis défendu par une tourelle carrée à toiture bombée, le tout dans le goût flamand, du dix-septième siècle. Bâti en briques rouges renforcées de pierres de taille qui encadrent les fenêtres et divisent la construction en zones, ce petit château a de l'élégance et de la couleur et s'enlève pittoresquement sur une masse de verdure sombre qui lui sert de fond. L'ensemble est clôturé par un mur et au-dessus de la porte qui y donne accès, on lit la date de 1662. On se trouve à cet endroit sur les confins de la commune de Tilleur. L'intérieur de ce castel n'a pas gardé son cachet original et a été modifié et décoré au dix-huitième siècle.

*Le château de Waroux.* — Ce château est l'un des plus anciens et des plus intéressants de l'ancien Pays de Liège. En quittant la gare du chemin de fer à Ans, on s'y rend par une grande plaine où Waroux se présente de loin au milieu d'un massif d'arbres flanquant, de chaque côté, une grande flèche ou tour qui surmonte le principal corps de bâtiment. Un mur clôture les jardins du château de ce côté ; en le tournant à droite, on arrive devant le vieux manoir qui a l'aspect d'un fort de forme ronde ; ses murs, sans ouvertures pour laisser passer le jour, sont construits en silex. Anciennement, une grande basse-cour située au Nord du château, et où se voit encore la ferme, tenait à l'ensemble de cette forteresse du moyen âge. Là, une ancienne porte, surmontée d'un corps de logis et ornée au milieu de son cintre d'une armoirie sculptée, donne accès à différents bâtiments servant à l'agriculture. Cette porte est encore pittoresque mais ses formes sont très mutilées. Si nous nous retournons vers le corps de logis du comte de Waroux, nous nous trouvons, après avoir traversé une avenue plantée d'arbres, devant une barrière à grillage appuyée sur deux piliers en style Louis XV qui donne accès à une cour ornée de plusieurs bâtiments dans le style des dix-septième et dix-huitième siècles. Un pont fixe, anciennement un pont-levis, traverse le fossé qui entoure les murs du château ; ainsi que l'indique notre gravure, on y entre par une tour surmontée d'une toiture dans le goût du dix-septième siècle. L'ensemble est une masse ronde, dont les murs sont disposés autour d'une cour intérieure hexagonale et qui se joignent à une grosse tour carrée ou donjon dont la flèche très élevée se voit à une grande distance. Anciennement, une plateforme couvrait ces murs, qui étaient crénelés

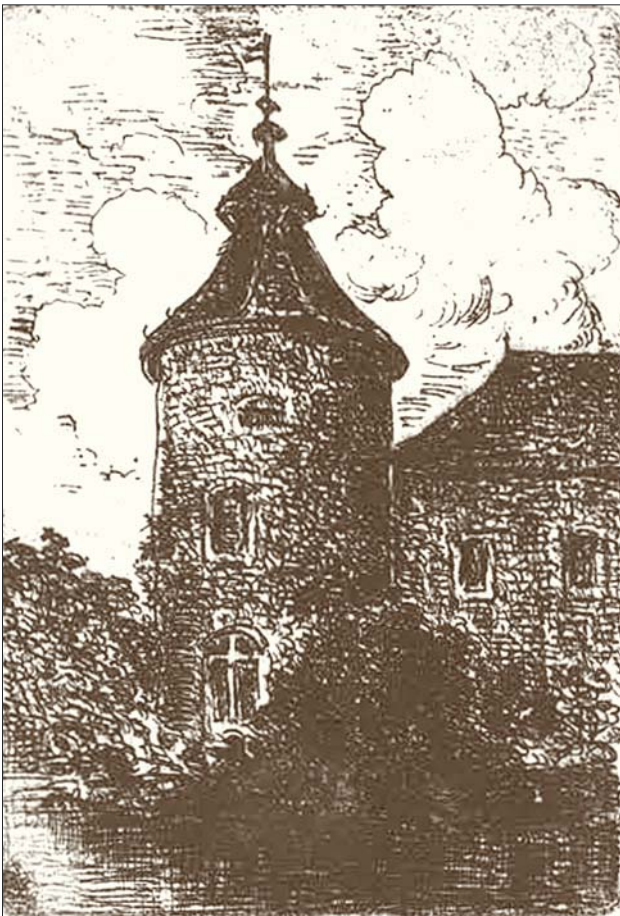


et dans lesquels, à l'intérieur, on a percé des fenêtres pour y amener le jour et rendre la demeure habitable. Tout l'aspect de Waroux est sévère ; c'est une forteresse datant pour la masse des lignes d'au-delà du moyen âge et dont il y a peu d'exemples. Il n'y a que le château de Kessel, à la Meuse, près de Venlo, qui puisse lui être comparé et qui passe pour avoir été un *Castellum* de l'époque romaine. De grands salons ornent l'intérieur où on arrive par un perron de quelques marches ; les offices sont installés au rez-de-chaussée et la chapelle est pratiquée dans la tour ronde contre laquelle une porte rustique à tympan fut appliquée au dix-huitième siècle. Saumery nous apprend que cette terre faisait anciennement partie du comté de Looz. Elle est célèbre par la guerre de Waroux et d'Awans, qui a commencé l'an 1297 et qui a duré jusqu'en 1335. Un jeune gentilhomme de la famille de Waroux voulait épouser une fille fort riche du territoire d'Awans et que le voué dudit lieu prétendait être de condition servile. Le voué était convenu de prouver ce qu'il alléguait, mais comme on persuada à Guillaume de Waroux, possesseur de ce château, que le voué n'était pas d'intention de faire cette preuve, le mariage se fit ; la guerre commença entre ces deux familles et dura environ 38 ans ; on prétend qu'elle coûta la vie à 32.000 hommes. Sous l'évêque Adolphe de la

Marck, les nobles maisons d'Awans et de Waroux firent une paix durable. Le château est aussi renommé par la paix qui y fut conclue en 1347 entre Engelbert de la Marck et les Liégeois et qui fut nommée la Paix de Waroux, du nom de ce château où le congrès fut tenu.

La terre et seigneurie de Waroux étaient un grand fief noble avec titre de comté, relevant depuis plus de cinq siècles de la noble salle de Curange. Ce comté a été possédé anciennement par la famille de Warfusée et passa en 1418 dans celle des Pollains de Waroux. Il entra ensuite par alliance dans la famille des Mérode, à commencer par Richard de Mérode, seigneur de Fologne, pour passer dans les mains de la famille de Clercx, qui possède encore ce château. En 1673, un comte de Waroux, de la maison de Mérode, mourut le 14 juillet des blessures reçues au siège de Maastricht, pendant lequel il s'était acquis beaucoup d'honneur. Dans les registres de la salle de Curange, on lit que, sous l'évêque Jean d'Arckel, cette seigneurie a été relevée par Théobald Landries.

L'histoire de Waroux nous amène à un endroit qui possède un très ancien château, bâti en grande partie en silex et que nous reproduisons par la gravure. C'est à Jemeppe, près de la Meuse, que se trouve ce vieux château de beaucoup de caractère et qui a gardé son cachet militaire. Notre gravure indique en ses formes sévères, la face postérieure, la plus exposée, et qui se compose d'une masse car-



Tour d'Oulvy.

rée contre laquelle deux tourelles rondes s'adossent de chaque côté un peu en retraite. L'entrée du corps de logis du côté opposé avec ses défenses et clôtures est déjà beaucoup changée et on était encore en train de modifier ou de moderniser ce curieux spécimen de l'architecture militaire au moment où nous l'avons dessiné. Un fossé rempli d'eau baigne ces vieux murs qui ressemblent à peu près à une porte d'une forteresse, s'il y avait une ouverture de ce côté dans le mur. Cette construction daterait de l'année 1297 et d'après Delvaux elle aurait été bâtie par Antoine, seigneur de Jemeppe. Ou pense qu'il est question de ce château militaire dans la guerre des Waroux et des Awans.

Il existait une famille du nom de Jemeppe, dont Hemricourt nous a conservé la mémoire. Ce nom passa à la famille de Warfusée et Saumery décrit ainsi un des trois châteaux qu'il cite à Jemeppe et que nous croyons être celui que nous avons dessiné. Il dit : « Ce château, peu éloigné du premier, a une grande basse-cour qui fait l'entrée et une seconde entourée d'un fossé revêtu de pierres de taille. Sa porte est couverte d'un assez beau pavillon et munie d'une tour pour sa défense. Dans cette seconde enceinte se trouve le corps de logis, un gros et antique pavillon contigu à la tour qui défend l'entrée. Ce château, qui a appar-





CHÂTEAU DE WAROUX.









CHÂTEAU DE JEMEPPE.







tenu à la famille Reepen, dont il porte le nom, a passé dans les mains de M<sup>lle</sup> Fourneau. » Nous ajouterons qu'il est actuellement la propriété de M. le notaire Grandry qui l'habite. La face que nous reproduisons ressemble beaucoup à la partie occidentale de l'église de Notre-Dame à Maastricht, qui porte également un cachet militaire, et d'autres églises sur le Rhin ont de l'analogie avec ce vieux château fort de Jemeppe.

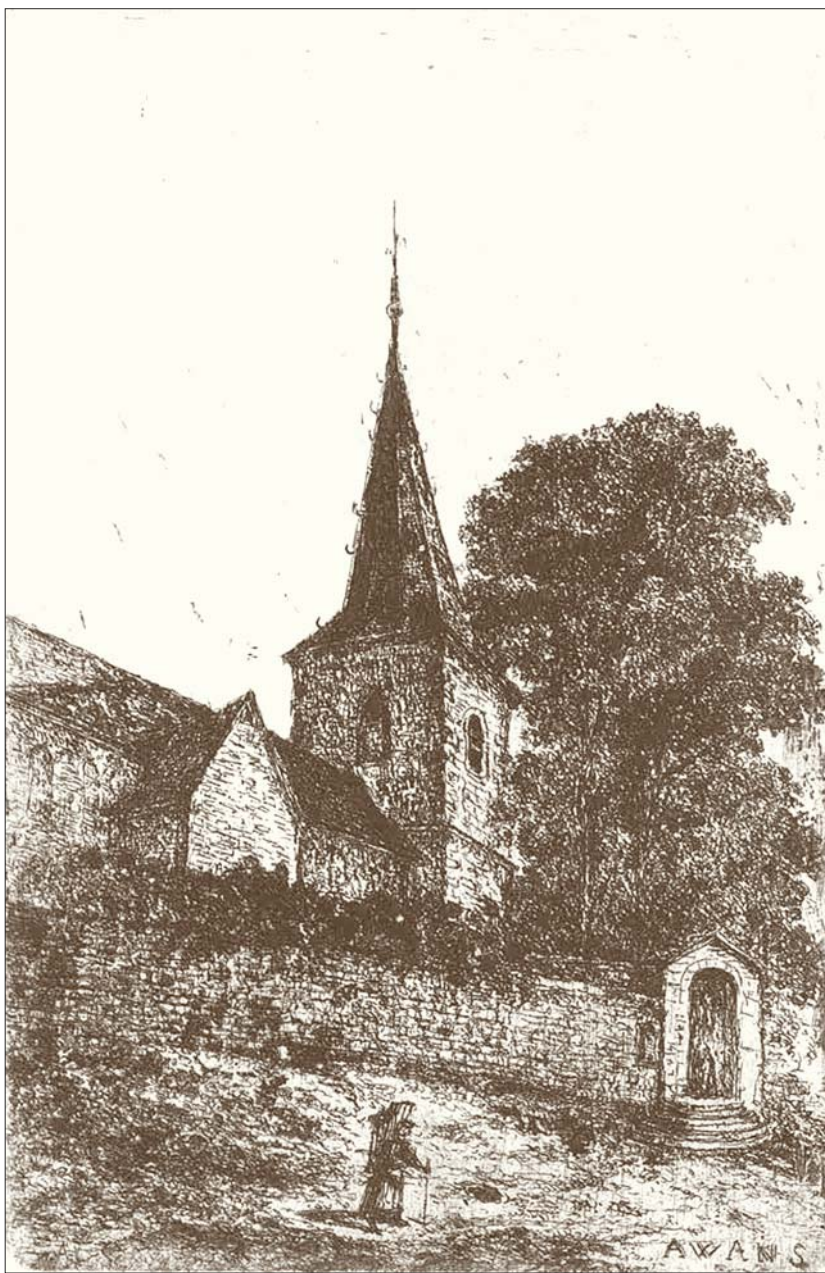
Dans le même village, nous avons dessiné la tour ronde en briques rouges d'un second château ancien, situé le long du chemin qui conduit à Jemeppe et qui est la seule existant encore des deux tours qui en défendaient l'entrée de ce côté. Le reste ou le nouveau château a été rebâti en 1775. Sur la clef ou cintre de la porte d'entrée se voient les armes sculptées de la famille de Courtejoie. Un fossé entoure encore cette propriété et baigne la tour que nous avons dessinée ; elle charme plus par sa couleur que par ses formes altérées par le temps ou la main des restaurateurs.

L'histoire des châteaux de Jemeppe est intimement mêlée à celle de la guerre des Waroux contre les Awans dont nous avons déjà dit un mot à propos du château de Waroux. Hemricourt en raconte la chronique et fait, entre autres, le récit suivant, se rapportant au château de Jemeppe dont nous avons donné la gravure.

« C'était dans le temps que ce Monsieur Antoine faisait bâtir son château de Gemeppe ; le comble qui devait être mis sur la grosse tour était sur la terre tout ajusté et tout prêt à le poser en son lieu. Le seigneur d'Awans ayant appris que Monsieur Antoine s'était déclaré son ennemi, manda ses amis pour rompre et briser ce comble, et pour abattre ce qu'ils pouvaient de ce bâtiment qui n'était pas encore achevé ; M, Antoine, averti de ce dessein, envoya pareillement de son côté en diligence demander secours à tous ses pareils et amis,

savoir Monsieur Gerar de Berlo, voué de Sclessin, père de Monsieur Goutier Conrar, le seigneur de Waroux le Jeune, Monsieur Hustin de Seraing et Guillaume son frère qui étaient ses oncles ; il manda aussi ceux de Sclessin, et tous ceux qui étaient de Gemeppe capables de le servir en ce rencontre, et du ban de Seraing, tant à pied qu'à cheval pour personne ; et pour la sécurité de sa personne et pour la conservation de son château. Le seigneur d'Awans ne manqua pas de venir avec grand nombre de ses amis au jour pris pour l'exécution de son dessein, c'était en l'année 1298. Ils partirent d'Awans pour aller à Gemeppe, dont les entrées étaient difficiles à forcer et dangereuses de tous côtés, songeant qu'ils pourraient bien plus perdre que gagner, si leurs ennemis, qu'ils savaient avoir été avertis de leurs desseins, étaient en résolution de garder les dites entrées. » Il continue en décrivant la bataille de Loncin.

Nous nous sommes rendus à Awans pour voir s'il y avait encore quelque vestige du vieux château de ce nom. On nous y a montré dans une prairie près de l'église quelques pierres informes ayant servi de



Église d'Awans.



fondements aux ruines de cet édifice historique, mais rien de plus. Comme souvenir d'Awans, nous avons fait un croquis de l'église, dont la tour date du treizième siècle mais qui a été modifiée dans la suite et nous sommes retournés sur nos pas en nous arrêtant un instant devant le château de Bierset ; nous y avons dessiné la tour qui couvre l'entrée de ce manoir.

Le château de Bierset appartenait en 1213 à Baudouin de Luxembourg, issu des anciens comtes de ce nom. C'est là aussi qu'habitait ce brave et généreux Ameil de Luxembourg, sire de Velroux et de Bierset,



Tour du château de Bierset.

que son dévouement au pays et à la liberté fit monter sur l'échafaud à Maas-tricht sur les ordres du duc de Bourgogne. On nous a parlé de ruines de l'ancien château de ce nom qui devraient se trouver non loin de celui-ci qui est une construction du dix-septième siècle en briques peintes en rouge. C'est un bâtiment rectangulaire à quatre tours carrées, flanquant les angles du château ; c'est pittoresque à cause de sa couleur. Nous avons dessiné une de ces tours isolées, de forme ronde, qui protège l'entrée de la ferme actuelle. Sa base, d'une date plus ancienne, est en silex. En face du château se voit la ferme, qui a un caractère ancien, et est ornée d'une armoirie sculptée en pierre. Les tours du château sont surmontées de belles girouettes en fer du temps du bâtiment.

C'est à Bierset que l'on conclut, le 13 octobre 1255, la paix dans laquelle il fut stipulé que les bourgeois de Liège prêteraient de nouveau le serment à l'élus ; que les vingt capitaines, créés par Henri de Dinant, seraient cassés, que la ville payerait à l'élus 300 livres d'argent ; que la

sentence du bannissement portée contre Henri et ses adhérents aurait tout son effet, qu'on livrerait mille bourgeois en otages, comme garants de la paix, etc.

Nous remontons vers l'Ouest dans la direction de Waremme, qui fut jadis une place forte avec château et dont il ne reste plus rien ; aussi n'y avons-nous rien trouvé à dessiner. Waremme subit au moyen âge et plus tard encore dans les siècles suivants le malheureux sort des villes ou villages fortifiés. Au moyen âge, les villages, sous la protection d'un château fort, n'avaient pas de murailles proprement dites, mais étaient défendus par des fossés et des palissades. Lorsque le seigneur de Hermalle résolut d'assiéger le châtelain de Waremme dans son château, celui-ci en sortit pour aller se défendre sur les bords des fossés de la ville ou village. L'ennemi eut l'idée d'entrer de deux côtés dans Waremme par les jardins et prit le châtelain entre deux feux, ce qui ne lui aurait pas été possible s'il y avait eu des murs ou des fortifications en règle.



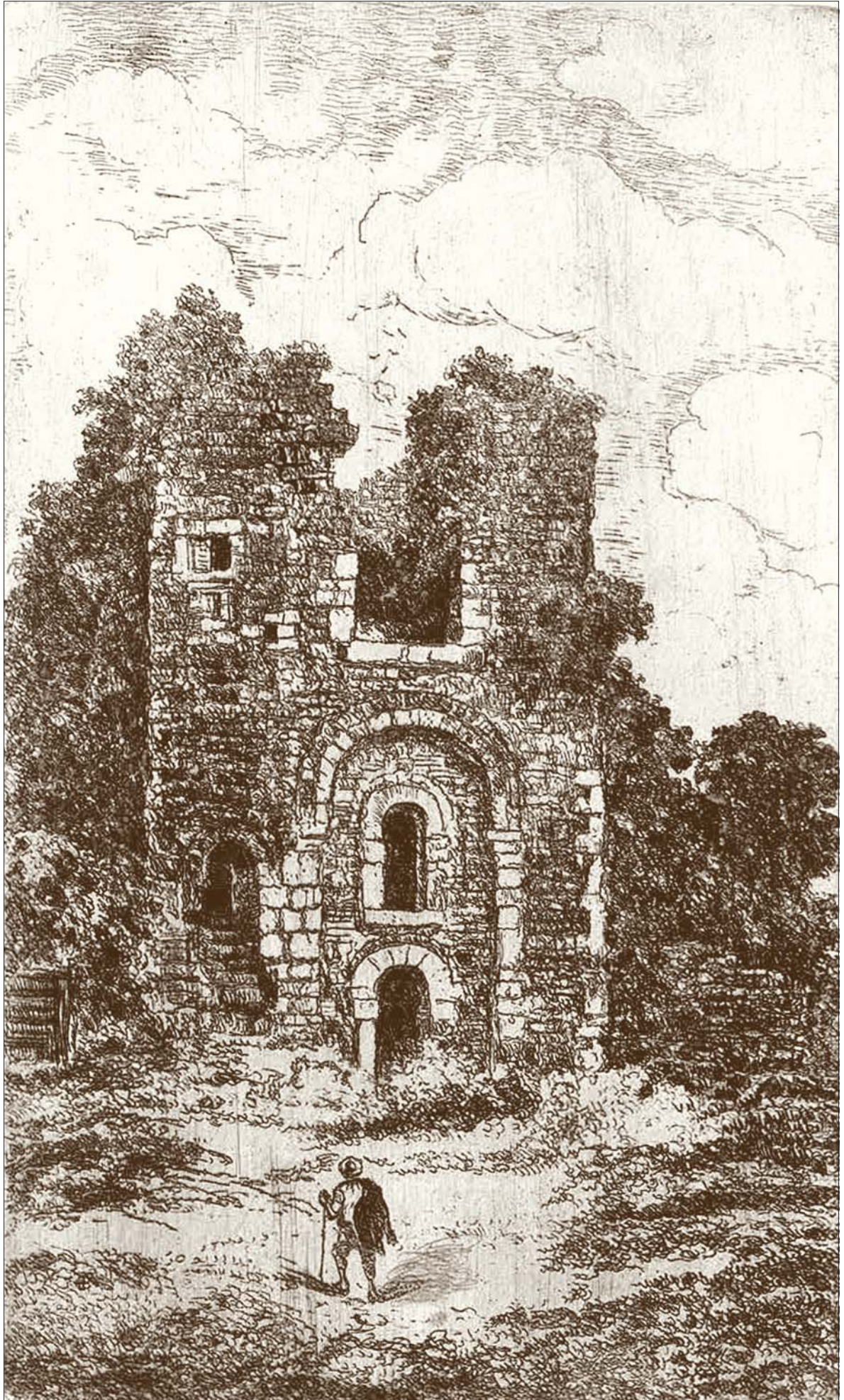


HOLLOGNE-SUR-GEER.









CHÂTEAU DE SAIVE.

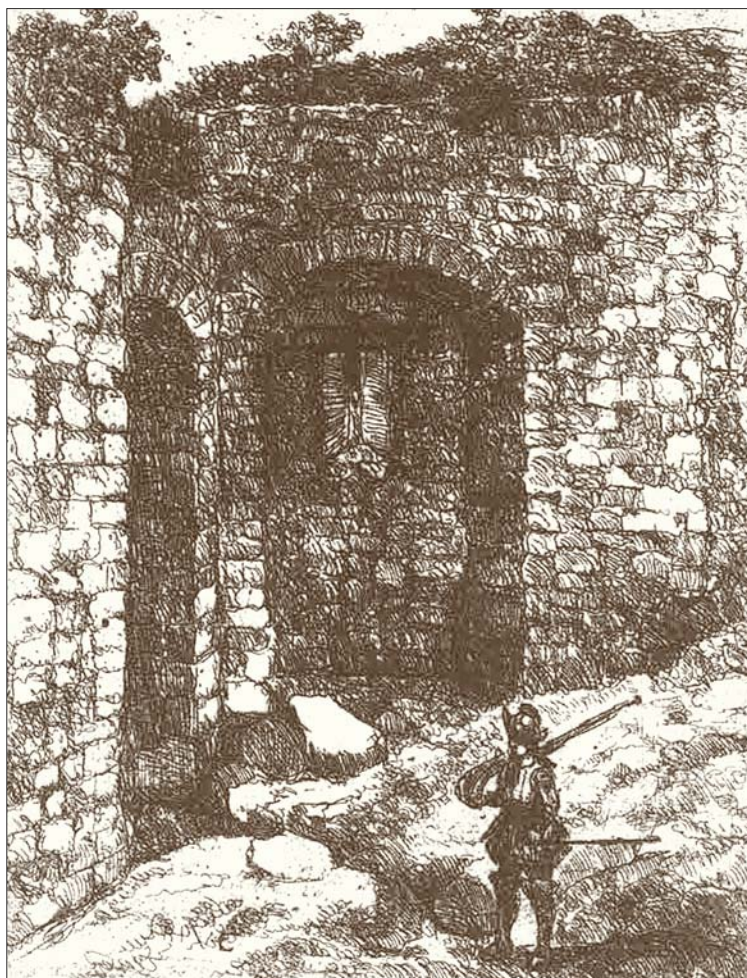






Il en fut de même à Jemeppe, où le sire Antoine quitta son village pour entrer en rase campagne, mais cette fois-ci ce fut à cause que l'ennemi n'osa essayer de forcer les entrées de ce village qui était fortifié dans le genre de celui que nous venons de citer.

Nous quittons Waremme pour diriger nos pas plus vers le Sud en suivant à quelque distance la rivière le Jaer, pour aboutir à l'ancien château de Hollogne-sur-Geer. Ce chemin est légèrement ondulé et passe avec quelques courbes par une plaine fertile avec de grandes prairies. Du château, dont nous offrons la gravure, ruiné depuis peu, il ne reste plus qu'une de ses tours que nous avons dessinée avec les substructions de son enceinte. En plan c'est un carré, avec deux tours rondes, à ses deux angles, bâti dans un terrain bas et marécageux. L'ancien château, dont il est fait mention dans l'histoire au commencement du quatorzième siècle, et qui fut attaqué et pris par le mambour Arnould de Blanckenheim en 1312, appartenait dès ce siècle à la famille de Harduemont. Il passa ensuite dans la famille de Seraing. Ruiné par plusieurs sièges qu'il eut à soutenir dans les siècles suivants, il fut rebâti en 1650 par Godefroid de Seraing, comme il conste de l'inscription d'une pierre trouvée sous les fondements (1).



Rempart du château de Saive.

Nous passons de l'Ouest à l'Est des environs de la ville, mais encore dans son ancienne banlieue, pour représenter l'ancien château de Saive, situé à une lieue et demie de Liège près du village de Wandre. Saive est une ruine d'un château militaire bâti sur une éminence et ce qui reste de son ancienne construction est digne d'être conservé. Dans son enceinte, clôturée encore en grande partie par un mur, nous avons choisi l'ancienne porte d'entrée représentée par notre gravure. Elle se trouve en face du donjon et fait de ce côté le centre des murs fortifiés — dont nous avons dessiné un pan avec meurtrières —, comme la grande tour carrée opposée réunit le reste de l'enceinte. Dans cette tour, les appartements des différents étages sont percés et ruinés. Une fort belle cheminée, ornée d'écussons, se trouve encore au rez-de-chaussée, elle date du seizième siècle et mérite d'être conservée, ainsi que le reste des constructions dont se compose ce donjon (2).

Ces vieux murs représentent les formes et la figure d'un château fort du moyen âge dont les spécimens sont déjà fort rares et rappellent la part active qu'ils ont eue à l'histoire militaire du pays, ainsi que les vaillants chevaliers qui les attaquèrent ou les défendirent. Il a été déjà abandonné au dix-septième siècle et le possesseur à cette époque a fait bâtir à proximité un nouveau château, abandonnant cette antique demeure à son fermier. La seigneurie de Saive était un franc-alleu de la banlieue de Liège et était jusqu'en 1693 la demeure des seigneurs de Saive.

(1) Inscription au château de Hollogne-sur-Geer :

« Messir Godefroid de Seraing Sr de Holloigne, Boilhe, Darion, Manil, &ca. Avec Madame Hélène Isabelle de Ponty ont fait batir cet apartement en l'an 1650. Les fondements diceluy sont massivement pilotés de gros chênes de 13 a 16 pieds de longueur couvert de grandes pattes ce qui se met par mémoire à la postérité voulant ultérieurement édifier et s'y pilotant ou entremele des ormaux ou ils soient frais coupés et mis. »

JACOBUS DANCO, sculpter.

(2) Voici les armoiries de cette cheminée. Elles sont peintes sur un écu ovale, sans lambrequins ni cimier :

CONCORDIA

À droite du spectateur : Dans un cartouche Renaissance : De sinople à 3 chabots d'or rangés 2 et 1.

À gauche : Ecartelé : Aux 1<sup>re</sup> et 4<sup>me</sup> d'argent au lion de gueules couronné de sinople ; aux 2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> d'argent à 3 roses de gueules au lambel de sinople à 3 pendants.

VIRTUTE

CONCORDIA

ETAMORE



Un vaillant sire de Saive assista en 1131, le 7 août, à la bataille de Wilre (près de Galoppe) et en 1157 un Enguerrand de Fléron, sire de Saive, est cité comme un valeureux chevalier parmi les croisés.

*Château de Hinnisdael à Micheroux.* — On se rend de Liège à Micheroux en longeant Chèvremont et en montant vers le plateau de Beyne, d'où on a la vue sur une vallée d'une splendide beauté, d'une étendue immense, très accidentée et d'une couleur des plus riches. C'est un paysage superbe auquel il ne manque qu'un avant-plan aussi puissant que les plans qui se succèdent en variant de dessin et de couleur. Le château de Hinnisdael se voit de la route dans un bas-fond entouré de belles prairies. Nous l'avons dessiné d'un des vergers et près de son fossé. Deux tours carrées terminent la façade du château sur lequel elles avancent, une troisième plus petite couvrant le milieu de l'édifice. Deux hors-d'œuvre partent de chaque tour et sont symétriques. C'est la face la plus importante du château dont le vestibule est percé de deux portes. Celle que l'on voit sur notre dessin, encadrée dans une architecture du dix-huitième siècle, répond à l'autre donnant sur la cour du côté opposé. Cette cour forme un carré avec deux ailes aboutissant à deux tours semblables aux premières. Celle de gauche servait de logement au fermier et à ses domestiques. Elle est percée d'une grande porte communiquant avec la basse-cour destinée aux travaux de l'agriculture. La tour à droite couvre une galerie à arcades de l'ordre toscan reliant le corps de logis à la chapelle. Celle-ci, d'après Saumery, était ornée d'un autel aux armes de Hoensbroeck-Geulle. Cette façade de Hinnisdael, plus modifiée que l'autre, a gardé trois fenêtres à petits carreaux verts, sans croisillons en pierre comme il était d'usage de les faire à cette époque (1659). Cette date, qui est celle du château, se voit à côté de deux écussons dans le tympan, au-dessus de la porte sur le jardin. Ces fenêtres étaient intérieurement garnies de volets à ornements peints de l'époque même. Au-dessus de la porte de la ferme se trouvent sculptées les armoiries de la famille de Copis, avec tenants et lambrequins d'un bon relief. Le château avec son jardin est ceint d'un mur que baigne un fossé plein d'eau. À l'époque dont le château porte la date, un prévôt de la collégiale de Sainte-Croix à Liège, du nom de Hinnisdael, fit peindre pour cette église une *Invention de la Croix* par Bertholet Flemalle. Ce fut probablement ce prélat qui fit construire le château de Hinnisdael.

Les appartements que nous avons vus sont modifiés dans le goût du dix-huitième siècle avec cheminées en bois sculpté, ornées de tableaux. Le corridor a un beau plafond dans le même goût et d'une grande richesse, mais un badigeon trop souvent répété lui enlève sa délicatesse. À l'extérieur, les moulures et corniches des tours en briques sont dessinées en angles gracieux. Leur toiture est déjà modifiée par des restaurations. Ce château, siège des seigneurs de Melen et de Soumagne-les-Moines, Fechier et Micheroux, porte communément le nom de ce dernier village, auprès duquel il est situé. Il appartenait au dix-huitième siècle au comte de Hinnisdael, qui avait épousé madame Isabelle-Charlotte, comtesse de Hoensbroeck-Geulle. Des Hinnisdael, le château a passé par succession aux barons de Copis, puis aux comtes d'Oultremont et est actuellement la propriété du comte Jean d'Oultremont, qui habite le château de Wégimont. Ce dernier château, à peu de distance de celui qui nous occupe, a été habité dans le temps par le prince-évêque de Liège des comtes d'Oultremont.

Nous arrêtons ici nos pérégrinations pour terminer ce travail ; nous ne demandons pas mieux que de pouvoir le continuer plus tard et remplir ainsi la promesse que nous avons faite dans le prospectus des *Dessins et Notes* en disant : « Nous espérons que nos efforts seront encouragés afin de nous permettre de continuer la publication des dessins de nombreux et anciens châteaux que nous avons recueillis dans d'autres parties de la province de Liège et dont les noms se rencontrent à chaque pas dans les annales de ce pays. »





CHÂTEAU DE HINNISDAEL.



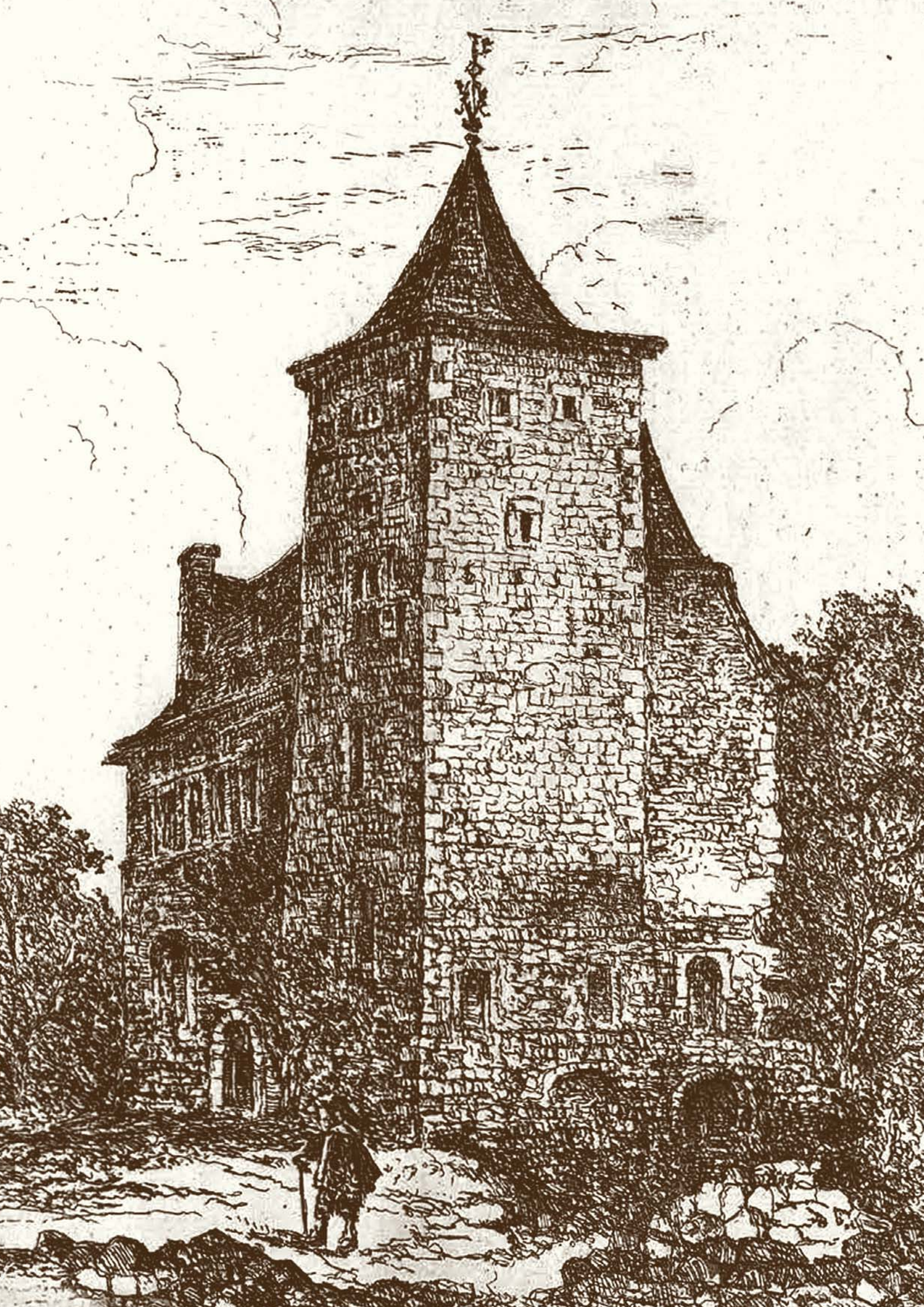
## TABLE DES MATIÈRES

Promenade vers Liège .....	5
Liège et son enceinte militaire .....	19
Intérieur de la ville .....	31
Intérieur et abords de la ville .....	43
Banlieue et environs de Liège .....	59



EN QUATRIÈME DE COUVERTURE :  
LE CHÂTEAU LATOUR À VILLERS-LE-TEMPLE REPRÉSENTÉ À LA PAGE 49 DE LA SECONDE PARTIE  
DE CETTE PUBLICATION CONSACRÉE AU PAYS DE LIÈGE.







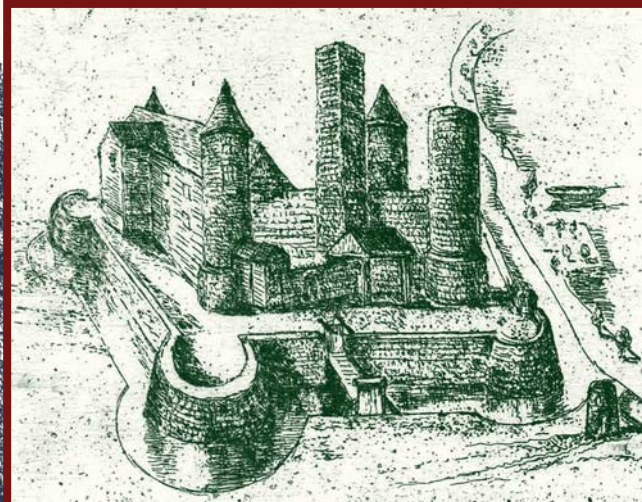
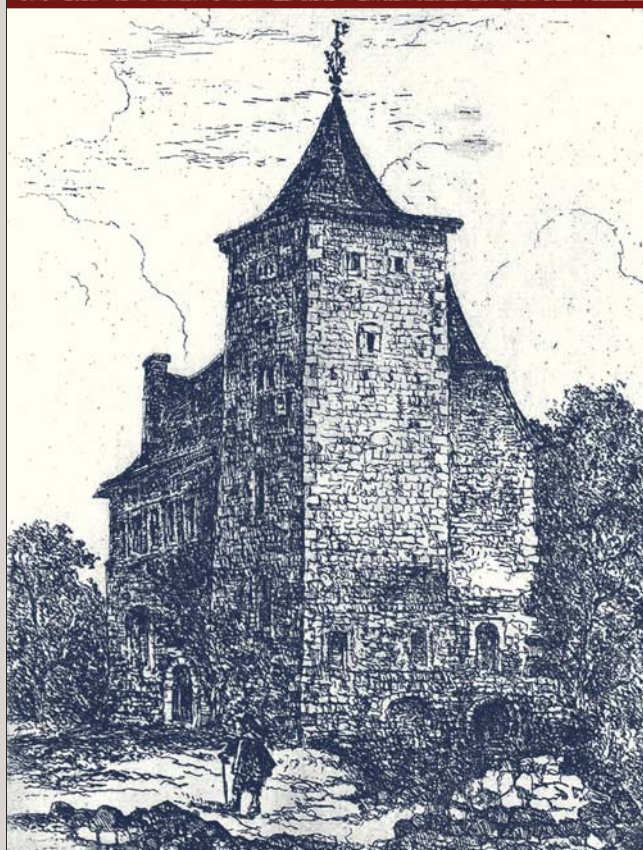
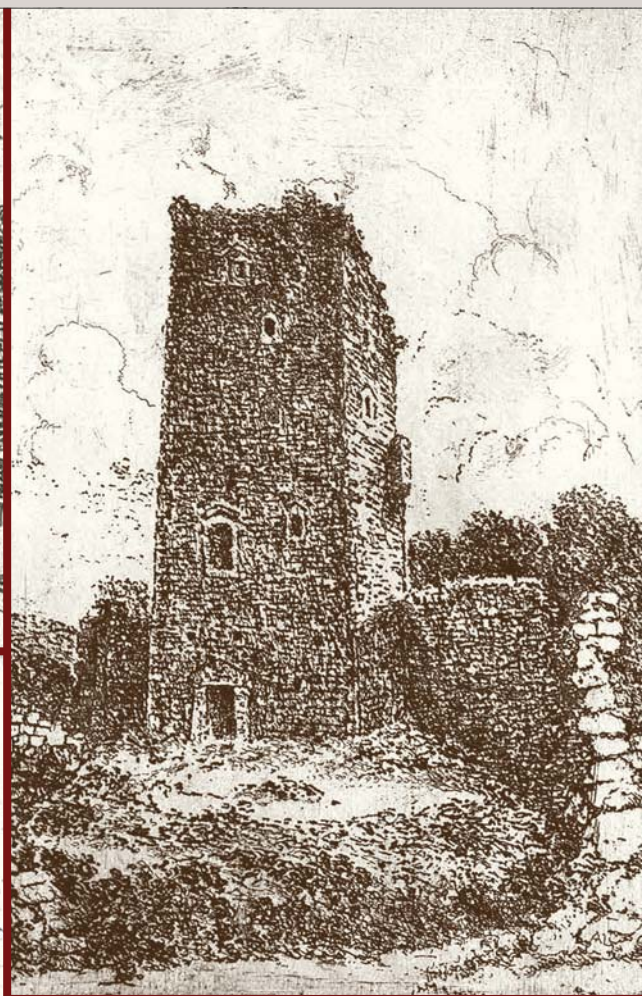
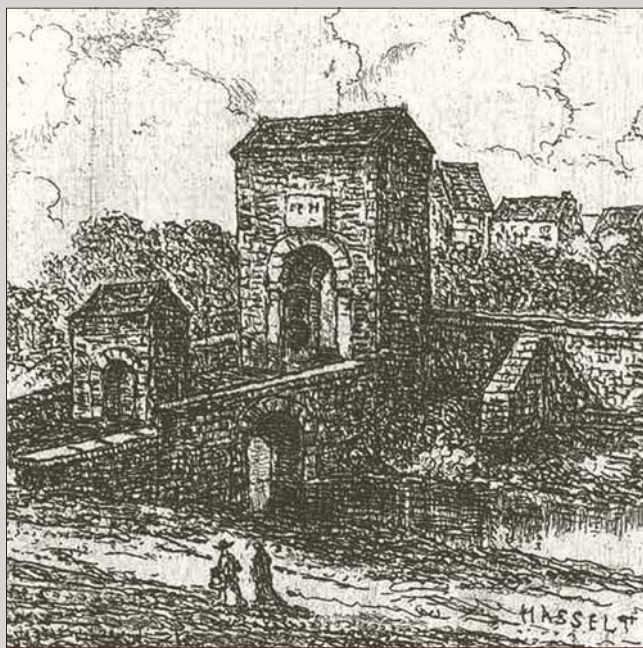
# ILLUSTRATION

DE LA

# PRINCIPAUTÉ DE LIÈGE

DESSINS ET NOTES  
PRIS DANS LE PAYS DE LIÈGE DU TEMPS PASSÉ  
PAR  
ALEXANDRE SCHAEPKENS

## SECONDE PARTIE





EN PREMIÈRE DE COUVERTURE:  
AU MILIEU, À GAUCHE: PORTE DE HASSELT – AU MILIEU, À DROITE: DONJON DE POULSEUR –  
EN BAS, À GAUCHE: VILLERS-LE-TEMPLE – EN BAS, À DROITE: CHÂTEAU DE MONTFORT



ILLUSTRATION  
DE LA  
PRINCIPAUTÉ DE LIÈGE



—————  
L'ÉDITION ORIGINELLE A ÉTÉ RÉALISÉE  
À BRUXELLES PAR LA MAISON FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, IMP. TYPO-LITHOGRAPHIQUE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.  
—————

PUBLICATION MISE EN LIGNE SUR :  
[HTTPS://DONUM.ULIEGE.BE](https://donum.uliege.be) (UNIVERSITÉ DE LIÈGE)  
RECOMPOSÉE ET REMISE EN PAGE PAR ET POUR LE SITE  
[WWW.EGLISE-ROMANE-TOHOGNE.BE](http://www.eglise-romane-tohogne.be)  
EN AVRIL 2020.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS



# ILLUSTRATION

DE LA

# PRINCIPAUTÉ DE LIÈGE

---

DESSINS ET NOTES  
PRIS DANS LE PAYS DE LIÈGE  
DU TEMPS PASSÉ

PAR  
ALEXANDRE SCHAEPKENS

---

SECONDE PARTIE



AL S. ERARD DE LA MARCK

BRUXELLES - MAASTRICHT - LIÈGE

---

1888







# ILLUSTRATION

## DE

# LA PRINCIPAUTÉ DE LIÈGE

---

## SEIGNEURIES

### COMPOSANT LA PRINCIPAUTÉ DE LIÈGE

Conformément à ce que nous avons dit dans notre prospectus et à la fin de notre travail précédent sur l'ancien pays de Liège, nous continuerons à mettre au jour, dans cette nouvelle publication, une suite d'anciens châteaux historiques de la principauté de Liège.

Les seigneuries dont se composait l'ancienne principauté, et dont le Prince-Évêque portait le titre, feront l'objet de nos premières gravures avec les notes historiques que nous avons pu recueillir.

Le souverain du pays, prince et évêque, était duc de Bouillon, comte de Looz et de Homes et marquis de Franchimont ; il portait les titres et les armes de ces différentes seigneuries, qui formaient l'ensemble du pays de Liège.

Les anciens édifices et autres monuments, qui rappellent ces différentes seigneuries, nous occuperont d'abord et nous commencerons par le plus ancien et le plus important domaine, le comté de Looz, qui comprenait la plus grande partie flamande de la principauté.



Saint Georges.



## LE COMTÉ ET LA VILLE DE LOOZ



Sceau d'Arnould, Comte de Looz - 1282.

Le comté de Looz n'a porté ce nom qu'à partir du commencement du XI<sup>e</sup> siècle. Ce fut vers la fin du X<sup>e</sup> et au commencement du XI<sup>e</sup> siècle que ses puissants seigneurs commencèrent à bâtir, de leur propre autorité, des forteresses dans leurs domaines. Rodolphe (949-965) est le premier comte de Looz connu, Werinhaire (966) le second, et Gislebert (1015-1034) le troisième. Depuis cette époque, seize seigneurs, avec le titre de comte de Looz, leur succèdent. Ils sont connus par les diplômes émanant d'eux ou d'autres princes souverains. Plusieurs se sont distingués à la guerre dans des batailles livrées au moyen âge dans le pays et en Terre sainte.

En 1288, un comte Arnould de Looz se distingua à la bataille de Woeringen, où il commandait un des trois corps d'armée du duc de Brabant. Par sa bravoure et son habileté, il contribua beaucoup à la victoire que le duc remporta sur ses ennemis. Le dernier comte de Looz fut Arnould de Rummen, qui régna de 1362 à 1366, époque à laquelle

le comté fut incorporé à la principauté de Liège. Depuis lors, le comté fut gouverné par un sénéchal ou haut-drossard du prince de Liège ; il conserva ses lois et ses coutumes avec la hiérarchie de ses tribunaux.

La ville de Looz ou Borchloon doit son origine au château fort de Looz qui existait déjà au commencement du XI<sup>e</sup> siècle. Il était la résidence habituelle des comtes qui en prirent le nom et le donnèrent au comté. Le château fort et la ville sont désignés du nom de *villa* dans une charte du comte Emmon, datée de 1060. Le comte Louis de Looz fut assiégé dans son château par le comte Gilles de Duras assisté des habitants de Saint-Trond en 1171. En 1180, l'évêque de Liège, Raoul, qui était en guerre avec le comte Gérard, prit le château fort, l'église et les habitations, les incendia et emporta à Liège un butin considérable.

Les comtes de Looz continuèrent de résider dans leur château fort ; on croit, toutefois, que la ville ne fut ceinte de murs que vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Vers la seconde moitié de ce siècle, les comtes de Looz transférèrent leur principale résidence au château de Curange et depuis l'an 1366, époque où le comté fut définitivement uni à la principauté de Liège, les princes-évêques devaient venir en prendre possession à Looz et s'y faire inaugurer comtes de Looz.



Ruines du château fort de Looz ou Borchloon.



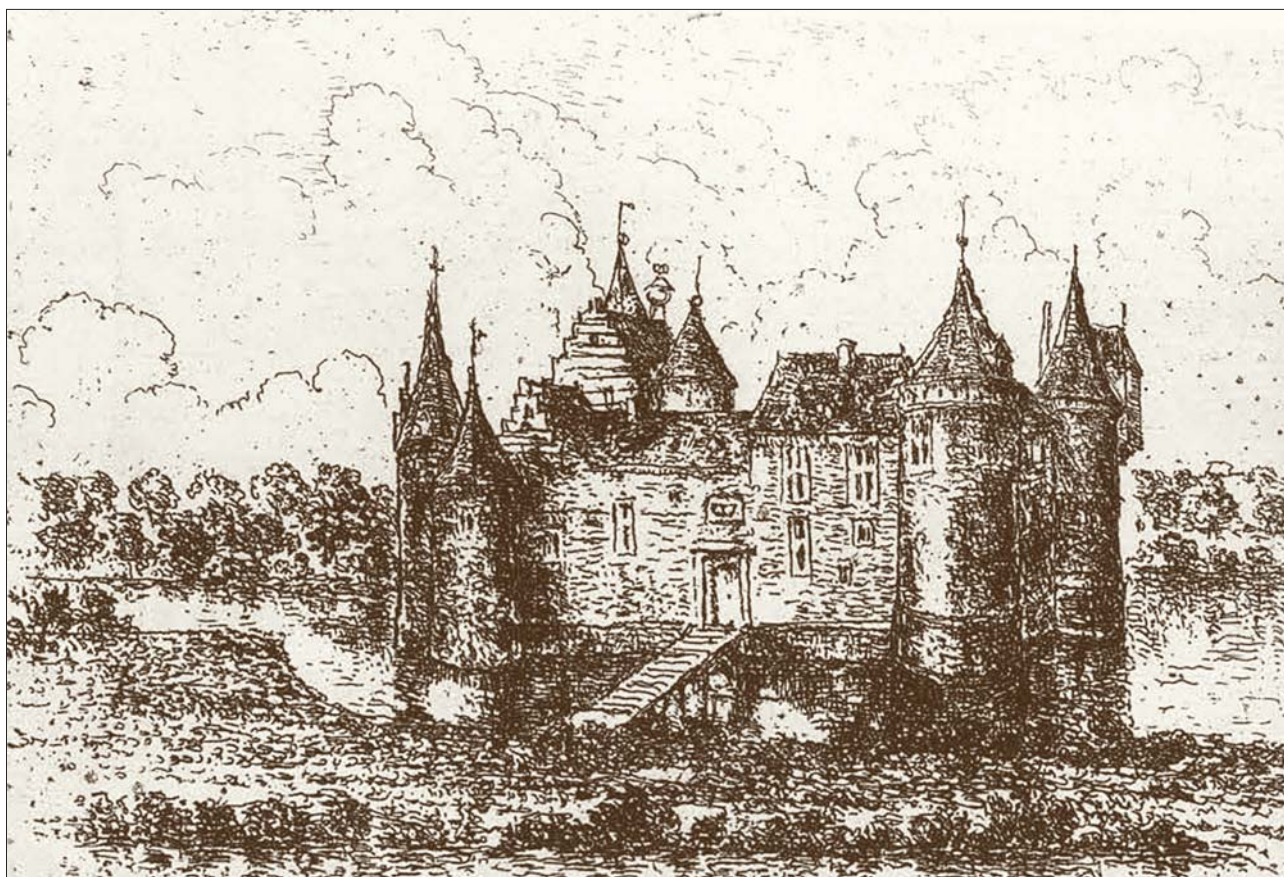
La ville de Looz fut maintes fois assiégée, prise et brûlée. En 1482, les troupes du duc de Bourgogne, Maximilien, s'en rendirent maîtres, la pillèrent, et en amenèrent comme otages le doyen, les chanoines du chapitre et plusieurs bourgeois pour le paiement du rachat de l'incendie. Successivement, dans les siècles suivants, Looz subit le sort des petites forteresses qui ne peuvent soutenir un siège sérieux à cause de la faiblesse de leurs ouvrages de défense et dans les guerres civiles des <sup>XV</sup><sup>e</sup> et <sup>XVI</sup><sup>e</sup> siècles, elle fut souvent prise, pillée et incendiée. Elle subit ce sort, en 1491 de la part d'un capitaine liégeois Jehannot-le-Bâtard ; en 1568 par les troupes du prince d'Orange, en 1591 par celle du général espagnol de Vegas. En 1635, Jean de Weert, à la tête de ses Croates, y prit son quartier général et extorqua aux habitants plus de vingt mille florins.

En 1581 et 1582, les métiers firent réparer les portes et les fossés pour mettre la ville à l'abri des surprises et des coups de mains de troupes peu nombreuses.

De nos jours, Borchloon n'est plus qu'un village. Ses murs, ses portes et son château fort ont disparu. De ce dernier, il ne reste plus que le monticule sur lequel il s'élevait jadis. Son église, qui avait été érigée en collégiale en 1047, fut brûlée en 1180 pendant la guerre du comte Gérard contre l'évêque de Liège, Raoul, et reconstruite peu de temps après. Mutilée par des reconstructions, il lui reste encore des parties en style roman qui confirment cette époque. Sa tour date de 1400 et figure sur la gravure représentant le monticule ou base du château. Les portiques de l'église,



Porte à Borchloon.



Château de Curange.



que nous avons encore vus debout il y a une quarantaine d'années, avaient le caractère du XII<sup>e</sup> siècle. Dans une chapelle à droite se trouve une pierre tombale d'un comte de Looz et, du même côté, dans le transept de l'église, une statuette équestre, saint Georges tuant le dragon, sculpture sur bois dénotant le caractère du XV<sup>e</sup> siècle comme le représente la gravure en tête de ces pages ; le chevalier cuirassé sur son cheval qui se cabre, branle son cimenterre de la main droite et de l'autre enfonce sa lance dans la gueule du monstre. Ce groupe est une réminiscence des croisades auxquelles les comtes de Looz prirent part sous le patronage du saint, particulièrement vénéré par les guerriers à cette époque. Mentionnons sa maison de ville de 1680 qui a du caractère et qu'on nommait jadis *het Grevenhuis*, représentant l'ancienne commune et ayant été anciennement la résidence des comtes ; ce monument mérite bien d'être conservé.



Tour ruinée de Curange.

dîmes de la commune de Curange à l'abbaye de Herckenrode. En 1240, le comte Arnold VII émancipa la partie centrale de Curange, qui, depuis lors, fut appelée *de Vrijheid* (la franchise) et donna à ses habitants le droit de citoyens de Liège.

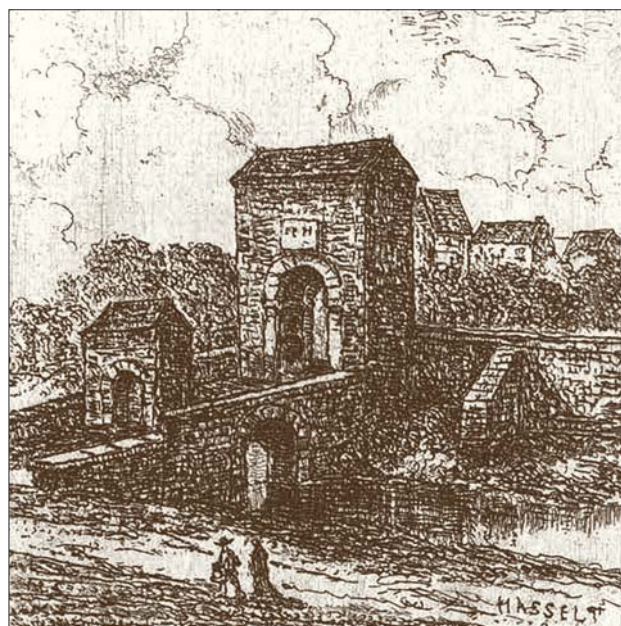
Notre gravure ci-dessus représente la base d'une des tours de Curange, entourée de verdure qui cache la vue sur l'ensemble de l'enceinte fortifiée. Deux mascarons d'un assez bon travail ; sont incrustés dans un pan de mur de cette enceinte. L'évêque Jean de Hornes se tenait le plus souvent au château de Curange et à Maastricht, parce que le palais de Liège tombait en ruines et qu'il ne voulait pas le réparer. Les évêques de Liège aimaient bien le séjour de leur château de Curange et Érard de la Marck le fit restaurer. Les mascarons -incrustés dans le mur sont apparemment des restes de décoration qui ne ressemblent pas mal à la décoration des chapiteaux du palais de Liège qu'Érard de la Marck fit bâtir comme nous l'avons rapporté dans la première partie de ce travail. Le monument votif, gravé sur le titre de cet ouvrage, est une sculpture qui rappelle la mémoire de cet évêque et est contemporaine de ce prince. Elle se trouve dans le musée de l'Institut de Liège dans la cour du palais.

Ce château était situé dans le village du même nom, à proximité de la ville de Hasselt, où plus tard le siège de la Cour féodale fut transféré. N'oublions pas de dire que Borchloon se trouve dans la partie la plus fertile de l'ancien comté entre Tongres et Saint-Trond.

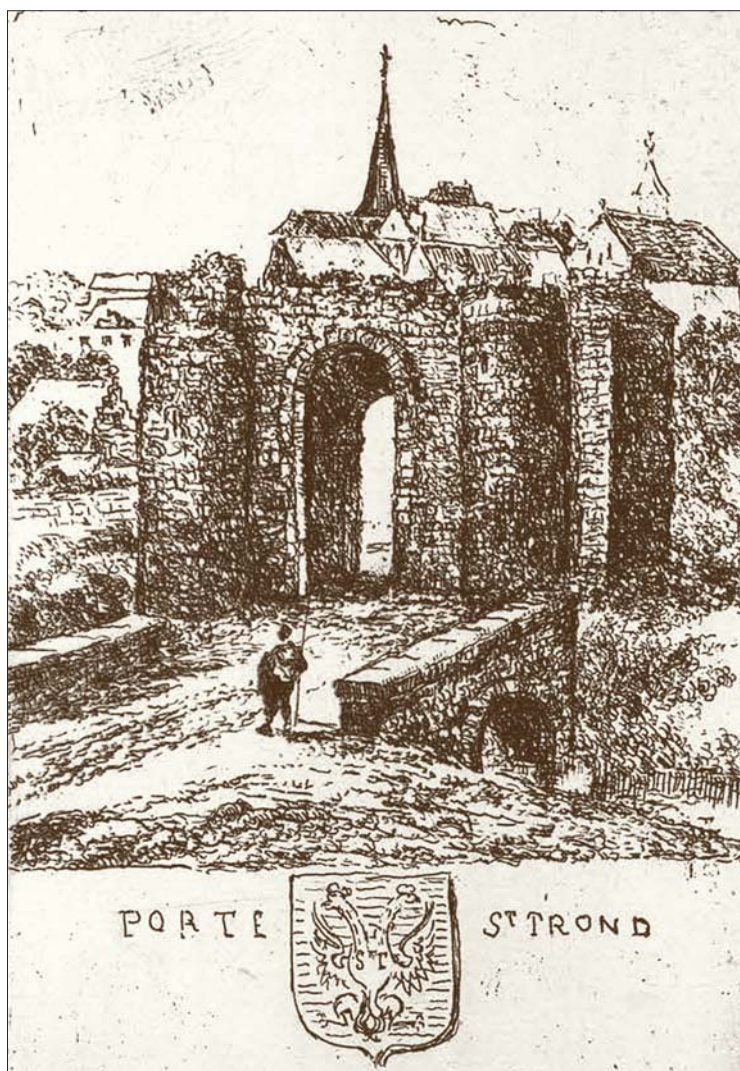


## HASSELT ET SAINT-TROND

Une ancienne porte de Hasselt, représentée par le dessin ci-contre, rappelle l'enceinte fortifiée qui entourait cette ville ; elle a existé jusqu'au commencement de ce siècle. L'origine de Hasselt est entourée d'obscurité et son nom n'apparaît dans l'histoire qu'en l'année 1182. Nous ne ferons que toucher à son histoire à propos de son enceinte fortifiée qu'elle obtint au XIII<sup>e</sup> siècle. Comme la plupart des communes belges, Hasselt fut entouré de murs et de fossés par le comte de Looz Arnould V et ce travail fut achevé en 1282. Les murs, les tours et les portes, au nombre de quatre, étaient bâtis en briques et la rivière le Démer alimentait les fossés qui les protégeaient. Ces murailles furent reconstruites en 1495, sous le règne de Jean de Hornes. En 1482, les Brabançons s'emparèrent par surprise de la ville de Hasselt, tuèrent un grand nombre d'habitants, même dans les églises, et peu de temps



Porte de Hasselt.



Porte à Saint-Trond.

après, les Liégeois, sous la conduite des comtes d'Arenberg, reprirent la ville et y commirent les mêmes excès. Ces mêmes troupes, venant du château de Stockhem, surprirent la ville de Saint-Trond. En 1691, les Hollandais, quittant la ville, firent sauter les portes et la plupart des tours.

La ville de Saint-Trond était, de même que Hasselt, une des bonnes villes du pays de Liège dans le comté de Looz. Elle était fortifiée comme toutes les communes dont les habitants, privilégiés par leurs souverains, avaient à défendre leurs libertés, leurs biens et leurs familles. Elle dut sa naissance à une abbaye célèbre dont le patron vénéré attirait un si grand nombre de pèlerins que son abbé Adelard II, issu de la première noblesse de la Hesbaye, dut faire élever des maisons autour du monastère pour héberger ces nombreux étrangers. Ce même abbé fit entourer la ville de murs et de remparts vers l'an 1058. À partir de cette époque, Saint-Trond fut souvent assiégé, pris et incendié, et subit le sort commun à toutes les places fortes, pour la première fois en 1189 lors du siège par le duc de Lorraine. Les troubles du pays de Liège, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, suscités par les comtes d'Aren-



berg et leur fameux chef Guillaume, dit le Sanglier des Ardennes, contre l'évêque de Liège, eurent leur contrecoup à Saint-Trond. Le successeur de ce bouillant comte, Guy de Cannes, surprit Saint-Trond qu'il pillait en 1486. En 1675, Louis XIV s'empara de la ville et démolit ses remparts, ses portes et sa citadelle ; celle-ci se trouvait près de la porte de Liège.

## LE CHÂTEAU DE STOCKHEM ET LA VILLE DE MAESEYCK



Ruines du château de Stockhem.

Nous quittons la jolie ville de Saint-Trond pour nous rendre dans les plaines fertiles du Limbourg actuel aux bords de la Meuse, où nous trouvons les ruines de l'ancien château de Stockhem, qui fut jadis un des principaux châteaux forts des princes-évêques de Liège. Stockhem était une ancienne ville du comté de Looz. C'était un alleu de ces comtes que l'un d'eux, Arnold VII, prit en fief des comtes de Gueldre en 1253. Le comté de Looz ayant été réuni à l'évêché de Liège, il fut stipulé, en octobre 1386, entre l'évêque, le chapitre et l'état noble de Liège, d'une part, et les villes du pays de Liège et du comté de Looz, d'autre part, que la ville serait régie par la loi de Liège et la banlieue par celle de Looz. La ville était le chef-lieu d'une des cinq ammanies (ambten) ou drossardies du comté.

Le château était assis sur une petite éminence entre la ville et la Meuse qu'il commande l'une et l'autre ; on traversait ses larges fossés par un pont en pierre. Les ruines du château ont existé

jusqu'à nos jours et furent démolies en 1823, en grande partie, puis rasées entièrement pour faire place à un pavillon moderne.

L'histoire de Stockhem comme forteresse est encore toute militaire. Il fut surpris en 1360 après la mort de Thierry, comte de Hinsberg, par un seigneur d'Alembrouck et repris par son légitime seigneur le prince-évêque de Liège. En 1393, les Gueldrois cherchèrent à s'en emparer, mais ils furent battus par les troupes de l'évêque Jean de Bavière. Un comte de Looz, nommé Thierry, mourut à Stockhem le 17 janvier 1361 et fut enterré à Hasselt dans l'église des Augustins. Au cours des troubles qui agitèrent le pays de Liège, sous l'évêque Jean de Hornes, Robert de la Marck s'empara du château de Stockhem, d'où il travailla beaucoup la ville de Maastricht. Les évêques souverains de Liège se faisaient introniser à Stockhem et se rendaient d'abord à la ville de Maeseyck, dont notre croquis ci-après (p. 11), représente la partie la plus rapprochée de la Meuse.

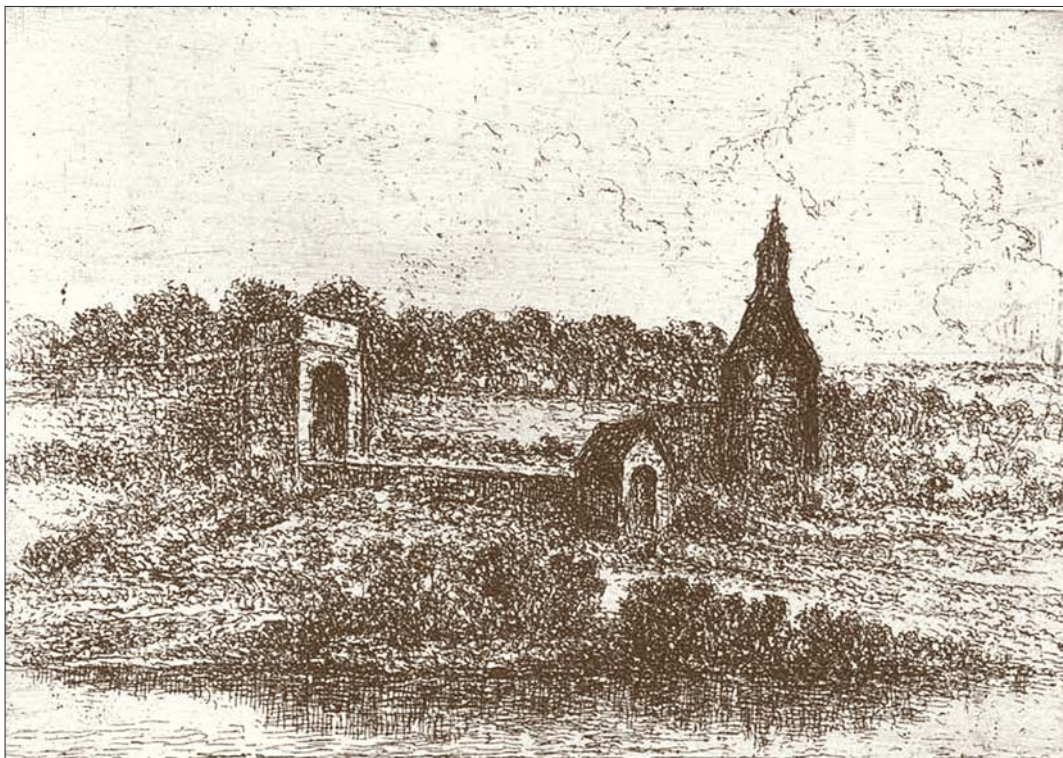
Maeseyck se trouve à proximité de Stockhem dans une vaste plaine qui toucha aux bruyères. La ville était fortifiée, entourée de murailles de pierre et de fossés peu profonds. On y comptait quatre portes. Sa



maison de ville était très ancienne, composée — d'après l'auteur des *Délices de Liège* — d'un groupe de petites maisons en bois, ayant une tourelle dans leur milieu. Cette maison aurait été, d'après la tradition, un pavillon de chasse d'Arnould V, comte de Looz. Ce prince établit une paroisse à Maeseyck avec le consentement du prévôt d'Aldeneick. L'évêque Louis de Bourbon y transporta les états du comté de Looz, qui y tinrent leurs assemblées jusqu'à l'an 1469, puis elles furent rétablies à Curange où elles avaient été tenues auparavant. Deux ans auparavant, le duc de Bourgogne en avait fait démolir les murailles.

Dans les siècles suivants, Maeseyck eut à souffrir des guerres intestines que se firent les familles principales du pays de Liège. En 1477, elle fut prise, par trahison, par les troupes du comte d'Arenberg. Son seigneur légitime, l'évêque Jean de Hornes, la reprit après avoir détruit avec son artillerie la *Bloemerspoort*, en 1489.

En l'année 1506, le prince-évêque Érard de la Marck visita Maeseyck avec les dames de Hornes et d'Arenberg accompagnées de plusieurs chevaliers et demoiselles. L'évêque renouvela sa visite en 1510 et en 1515. L'évêque Corneille de Bergh vint à Maeseyck en 1533. En 1538, il s'y fit introniser et y entra ayant à ses côtés les comtes de Buren et de Hornes. Il visita les murs de la ville et partit le même jour pour son château de Stockhem où les princes de Liège avaient coutume de faire leur joyeuse entrée. Nous ex-



Maeseyck aux bords de la Meuse.

trayons encore des chroniques manuscrites du couvent de Sainte-Agnès, datées de 1480 à 1542, les particularités suivantes. Le prince précité arriva au couvent avec quatre ou cinq seigneurs, la veille de Noël, entre deux et trois heures. Après avoir assisté aux vêpres, il se rendit au salon du couvent et se coucha à sept heures du soir dans la cellule et dans le lit du père recteur, dit la chronique. Son chambellan coucha au petit grenier où les sœurs ont l'habitude de se confesser. Ce même évêque fit réparer les murs de Maeseyck auxquels on travailla en 1541 et 1542. Ces détails, quelque naïfs qu'ils soient, nous ont paru curieux parce qu'ils peignent les mœurs du temps et sont annotés jour par jour dans les chroniques précitées par la supérieure du couvent de Maeseyck qui était de l'ordre de saint Augustin. Notre gravure est faite d'après un tableau gothique de la fin du XV<sup>e</sup> siècle provenant de l'église d'Aldeneick et qui représente le martyre de sainte Lucie. Les bâtiments qui y sont représentés forment un groupe sur la place publique de la ville, où a lieu le martyre de la sainte. Le revers de cette peinture représente un jugement, dont les personnages portent le costume de l'époque que nous assignons à ce tableau. Le nom de Maeseyck fait revivre le souvenir du grand peintre qui y vit le jour, et tout ce qui rappelle l'époque et les lieux où il passa sa première jeunesse est chère aux admirateurs de ce célèbre artiste.

Le tableau dont il est question ici nous intéresse parce qu'il paraît être de l'époque des peintres Van Eyck, et provient de l'église d'Aldeneick. Il représente, comme nous l'avons dit, d'un côté le martyre de sainte Lucie exposée sur la place publique, dont les bâtiments rappellent la ville de Maeseyck. Les costumes





Le marché à Maeseyck.

du bourreau et des autres personnages qui assistent au supplice ou y prennent part dénotent la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Sur le revers du panneau est peint un juge dans sa chaise curule devant lequel on amène un accusé. Les soldats qui le conduisent, les personnes qui font groupe avec eux, les accessoires et l'ensemble de la composition dénotent encore l'époque que nous assignons à ce tableau qui, quoique grossièrement peint, a quelque chose du coloris vigoureux de l'école des grands peintres qui virent le jour dans ce bourg aux rives de la Meuse.

## LE CHÂTEAU DE COLMONT

Nous quittons ces belles plaines arrosées par la Meuse, où fut jadis le berceau des célèbres peintres, qui régénérèrent l'école belge, pour revenir sur nos pas, et nous nous arrêtons près de Tongres avec le dessein de visiter un des plus anciens châteaux forts des comtes de Looz, dont les ruines imposantes sont reproduites par notre planche hors texte dessinée sur les lieux. Les ruines du château de Colmont sont situées dans la commune d'Overrepen à la distance d'une lieue de Tongres. On s'y rend de cette ville par la vallée dite *les Dignes de mer*, en passant près du château de Betho, jadis la résidence du tréfoncier Hinnisdael, savant généalogiste, dont nous avons dessiné et publié le château portant son nom, près de Wégimont, dans la première partie de cet ouvrage. En continuant la promenade, on rencontre un donjon carré auquel on donne erronément le nom de ruines de la *Tour des Templiers*, mais qui fut le manoir des sires de Mulcken (1). Deux de ces seigneurs ont des pierres tombales dans la chapelle du château. En suivant le ruisseau, la *Hercke*, sorti des étangs de Mulcken et de Roy, qui se jette dans le Démer, on arrive aux ruines de Colmont.

Le château se présente sur une emmenée, dans une vallée métamorphosée en parc richement planté et masqué par une verdure luxuriante. Notre gravure rend les masses imposantes qui constituent l'ensemble

---

(1) Les van Mulcken étaient originaires de Maastricht.





COLMONT.







du château fort qui est entouré d'un rempart circulaire en maçonnerie, protégé par des fossés qu'on dit avoir été alimentés par la rivière la *Herck*. Une seule entrée, pratiquée au nord, donnait accès au château. Quand on gravit la colline, à sa base, on rencontre d'abord une tour carrée très ancienne, engagée dans le mur d'enceinte, maçonnerie en silex d'une épaisseur de 1m80. Cette partie du château, très ancienne, n'est pas représentée dans notre dessin parce qu'elle ne rentre pas dans notre cadre. On passe de là à une seconde cour plus élevée où se trouve la tour représentée à droite sur notre dessin et finalement au donjon octogone sur le point culminant qui est représenté à gauche. Le mur qui soutient la plateforme sur laquelle s'élève le donjon, est très ancien et a une épaisseur de 3m25. Sa circonférence, à l'extérieur, mesure 47 mètres. Toutes ces constructions sont extrêmement délabrées et l'absence de détails qui pourraient indiquer leur date et aménagement est fort à regretter.

Colmont était une dépendance du comté de Looz et avait ses châtelains propres qui représentaient leur maître, le comte de Looz. Le premier qu'on connaît se présente au XII<sup>e</sup> siècle et se nomme Albert et une suite de châtelains succède à celui-ci jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La première mention faite de Colmont est de l'année 1170. Louis I<sup>er</sup>, comte de Looz, donnant à sa fille Gertrude en dot la moitié des terres de Colmont lors de son mariage avec Albert, comte de Moha. Son successeur Gérard, s'étant brouillé avec Rodulphe, évêque de Liège, celui-ci vint l'assiéger au château de Colmont ; le château fut pris, ainsi que son maître qui, la paix faite, dut démolir les fortifications de Brusthem. En 1206, le comte de Looz résigna le château de Colmont aux mains du duc de Brabant Henri I<sup>er</sup>, pour le garder en fief, en échange de la somme de 300 marks d'argent. Un siècle après, en 1336, une guerre de succession du comté de Looz désola le pays. Après des luttes intestines, une sentence arbitrale décida, en 1338, la question en faveur du sire de Hinsberg à charge toutefois qu'il relèverait de l'église de Liège. Ce fut cependant seulement en 1367 que le comté de Looz fut réuni à perpétuité à la principauté de Liège.

À partir de cette époque, la terre de Colmont fut donnée en fief héréditaire à un seigneur liégeois qui prit le titre de chevalier de Colmont. En 1488, Colmont fut restauré par l'évêque Éverard de la Marck, et en l'an 1489, le château fut pris par l'évêque Jean de Hornes, en guerre avec les d'Arenberg qui — les comtes Éverard et Robert —, s'étaient réfugiés dans Colmont. L'attaque et la défense furent impétueuses, l'évêque s'élançant plusieurs fois à l'assaut au péril de sa vie. La garnison capitula le 5 octobre. Voulant ôter cette retraite à ses ennemis, Jean de Hornes en ordonna la démolition, qui s'accomplit en 1509. À cette époque, la régence de Tongres, occupée à reconstruire les murailles de la ville, fit servir les matériaux de Colmont à cet usage.

Nous avons mentionné la *Tour dite des Templiers* qui se trouve entre Tongres et Colmont, laquelle, d'après une tradition ou légende, aurait eu une communication souterraine avec Colmont. Il existe réellement trois galeries, maçonnées en pierres de sable, dans lesquelles un homme peut aisément se tenir debout. L'une d'elles conduit vers Saint-Gilles, la seconde vers la route de Hasselt et la troisième se prolonge dans la direction de Colmont par Roy. Ce donjon aurait donc été une dépendance du château de Colmont.

La série des châtelains de Colmont finit au XVIII<sup>e</sup> siècle où le vicomte de Colmont échut à la famille des barons de Blanckart.

## À TONGRES

Nous retournons à Tongres pour voir les murs et fortifications de cette ville qui, comme nous l'avons dit, furent réparés avec les débris du château de Colmont au XVI<sup>e</sup> siècle. Tongres doit son origine à un camp fortifié permanent des Romains et l'antiquité de ses murs a été souvent l'objet de laborieuses recherches de la part de plusieurs savants archéologues.

De ses trois enceintes militaires, l'une, qui contournait à peu de distance l'ancienne église collégiale, est sous terre ; des restes en ont été découverts à différentes époques à ce point culminant de la ville qu'on choisit dans presque toutes les forteresses pour y établir le donjon. La seconde, les murs actuels de Tongres, est encore debout en partie et présente dans son ensemble un carré long qui encadre les habitations ou la ville du moyen âge avec son extension qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. La troisième enceinte, la plus étendue et aussi la plus ancienne, se découvre dans les champs par fragments, dont les dimensions varient, mais dont la plus grande partie est rasée à fleur de terre, n'offrant plus que des substructions informes qu'on ne peut pas dessiner. Nous croyons que ces murs ou plutôt leurs substructions sont les remparts de la forteresse romaine et qu'il faut ajouter l'espace de terrain qu'ils circonscrivent à la ville actuelle pour



refaire l'ancien *Atuatica Tungrorum*. Malheureusement, il n'en reste que des débris informes, dont on peut bien analyser la maçonnerie, mais qui, par leur peu d'élévation, ne donnent plus de matière aux dessinateurs pour déterminer l'époque de leur construction.

Nous avons choisi comme sujet de notre planche la plus importante des portes de la ville et la seule qui



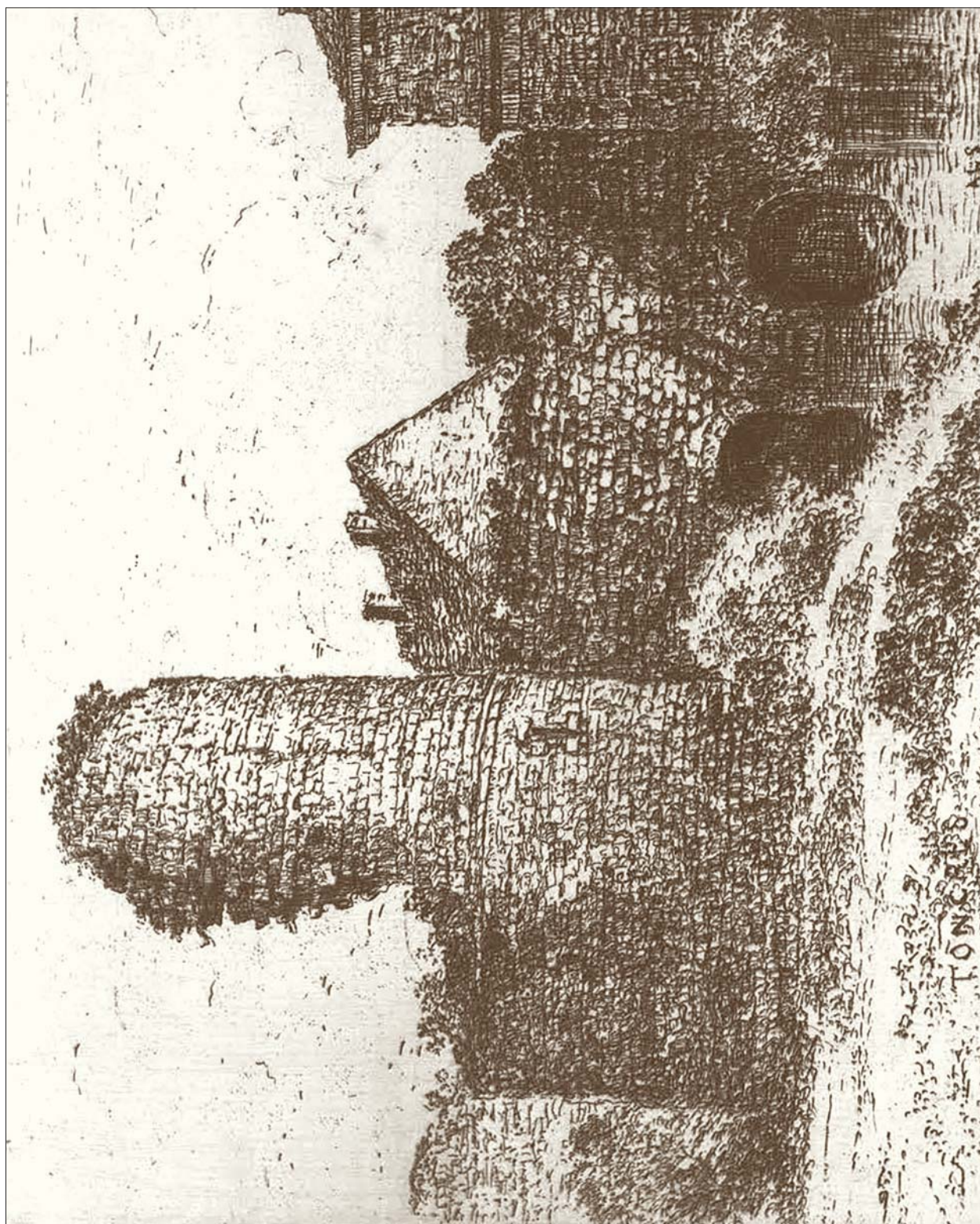
Porte de Visé à Tongres.

soit restée debout, la porte de Visé ou Moerepoort. C'est un monument très intéressant de l'architecture militaire au moyen âge, dont les spécimens sont devenus bien rares en Belgique. Ce dessin, pris sur nature, rend assez bien la physionomie du monument dont l'histoire et la description se résument dans les quelques lignes qui suivent. Son caractère indique le XIV<sup>e</sup> siècle et nous avons eu le bonheur de la dessiner il y a une quarantaine d'années, lorsque ce curieux monument du pays était mieux protégé par la science des savants de cette époque. Cette porte s'appelle en flamand *Moerepoort* (porte des Marais), à cause des terrains marécageux qui se trouvaient anciennement hors de cette porte, dont le dernier a été desséché en 1755. C'est un donjon carré, bâti en pierres noyées dans la chaux, avec revêtement en pierres de sable. Sa partie supérieure forme terrasse et ses quatre angles sont garnis de tourelles prismatiques en encorbellement. Le sommet du donjon était autrefois armé de créneaux. L'intérieur présente trois étages, percés de plusieurs fenêtres carrées et cintrées et la porte d'entrée de la ville est en ogive. À l'extérieur, se voit l'emplacement de la herse et les ouvertures servant à la manœuvre. Le côté qui fait face à la ville est percé, à côté de la grande porte,

d'une petite qui donne accès aux étages. Une pierre en demi-cercle portant l'inscription gothique : † Anno DNI MCCCLXXIX MĒSIS MARTII III ..... (1379) surmonte cette porte. En 1673, Louis XIV voulut faire sauter toutes les portes de Tongres et fit établir plusieurs mines sous cette porte-ci, qui éclatèrent obliquement en tuant plusieurs artilleurs, ce qui fit renoncer le roi à son entreprise de destruction.

Nous regrettons vivement la destruction des remparts et bastions de Tongres avec leurs portes, depuis celle de Hasselt à la face méridionale de la ville devant laquelle se projette l'angle aigu de l'enceinte romaine





TOUR ET PONT SUR LE JAER À TONGRES.







qui existe en dehors de la ville. Ces murs et tours, dont il nous reste une partie, au nord, étaient des preuves à l'appui de l'antiquité de la vieille cité.

Nous avons dessiné près de l'emplacement où se trouvait la porte de Liège, à la rivière le Jaer, un pan de mur avec tour élevé sur un petit pont qui enjambe cette rivière.

Construction du XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle à blocage à l'intérieur avec un revêtement en pierres de taille de petit appareil. Cette tour est un ouvrage avancé sur le mur de la ville, dont notre gravure fait voir un bout à gauche du spectateur. Le mur, sur le pont, qui était jadis plus élevé, aboutit à droite à l'un des deux pavillons qui remplacent, avec barrière, l'ancienne porte de Liège dont il ne reste plus de vestiges. La vue est prise en dehors de la ville, le Jaer passant sous ce pont, tandis que le chemin pour entrer en ville se trouve entre cette tour et le rempart de la ville dont elle est un ouvrage avancé.

Après la bataille d'Othée, l'évêque Jean de Bavière ordonna de démolir la porte de Maastricht, à Tongres et le mur, des deux côtés, jusqu'à 40 pieds de la porte. Sous l'évêque Louis de Bourbon, en 1476, Imbercourt, institué mambour du pays de Liège, fit démolir les remparts de Tongres et de Hasselt, qu'on venait de rétablir. En 1509, on s'occupa de la reconstruction des remparts, et en 1515 de la porte de Saint-Trond. En 1582, il y avait six portes à Tongres : celle de Saint-Trond (Cruijspoort), de Hasselt (Hemelingspoort), de Maastricht (Thrichterspoort), de Visé (Moerepoort), de Liège (Lompoort) et celle de Koninxheim (Steunderpoort). De ces portes, la Moerepoort est la seule qui existe encore.

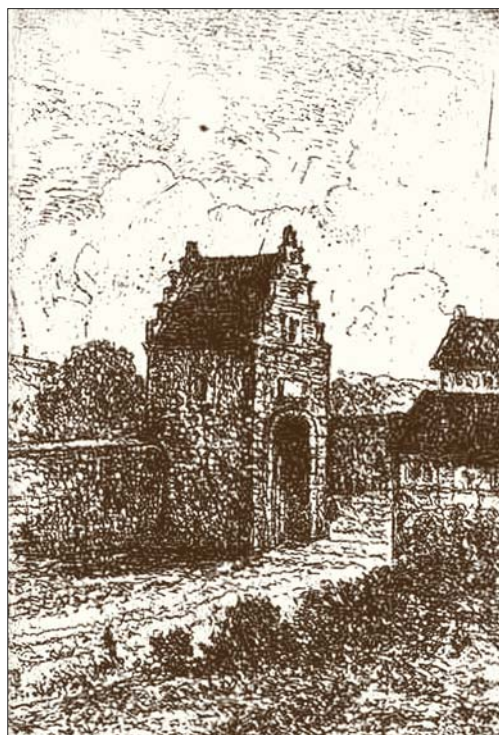
## BILSEN ET MUNSTERBILSEN

À deux lieues de Tongres, dans un bas-fond arrosé par la rivière le Démer, est située une ancienne petite ville appelée Bilsen. On y entre du côté de Maastricht par un chemin en pente et on y voit d'abord un grand sentier à droite et à gauche qui fait le tour de la place, protégée par un fossé actuellement comblé et converti en terre arable. Ce chemin indique l'emplacement des murs qui ceignaient anciennement Bilsen et qu'on a démolis au commencement de ce siècle, avec les trois portes qui y étaient percées. La porte de Maastricht, dont nous donnons le dessin, fut démolie en 1840 ; la suivante, à droite, par laquelle on entrait en venant de Munsterbilsen, et la troisième, sur la route de Hasselt, ont été démolies avant la première. Du côté droit de celle-ci s'élève une motte de terre portant jadis le donjon de Bilsen, qu'on nomme encore le Borchberg, mais aucun vestige de maçonnerie n'indique plus l'existence de ce fort sur la hauteur.

Bilsen fut brûlé en 1170 par l'évêque de Liège, Radulphe, en guerre avec le comte Gérard de Looz. En 1483, Bilsen fut la victime des guerres que se firent les comtes d'Arenberg et de Hornes. Les troupes d'Arenberg occupèrent Bilsen et firent, de là, beaucoup de tort à celles de l'évêque de Hornes et de la ville de Maastricht.

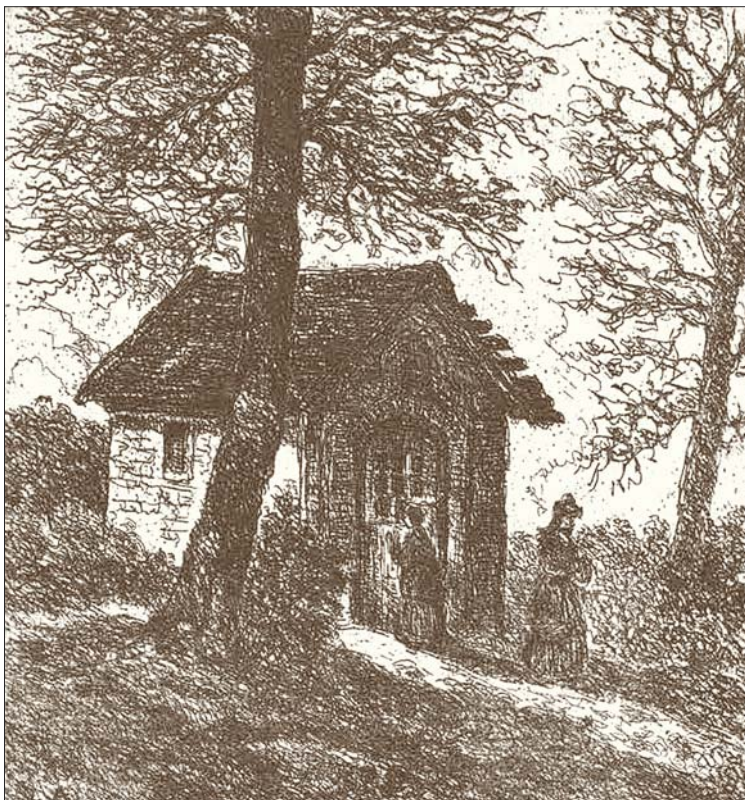
Un chroniqueur contemporain, *l'Anonyme de Beek*, qui fait le récit de ce siège dit : de Hornes investit Bilsen avec son armée commandée par son frère le comte Jacques. On fit l'assaut et on s'empara de la ville en tuant beaucoup de monde, bourgeois et autres qui s'y étaient réfugiés. Beaucoup de butin, provenant du pillage, et des prisonniers furent amenés à Maastricht. On brûla la ville à l'exception de l'église. Le chroniqueur ajoute qu'il tenait de personnes qui

se trouvaient à Bilsen, qu'on comptait au-delà de 1.300 morts dans les rues et autres endroits de la ville, Le comte Jacques y fut créé chevalier. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Bilsen ne fut pas mieux traité par les Allemands et les Espagnols. Ces derniers la pillèrent en 1575. Les Croates la brûlèrent en 1636. Depuis ces temps calamiteux, Bilsen ne s'est plus relevé et a été encore rançonné et pillé par les troupes du duc de Lorraine.



Porte de Maastricht à Bilsen.





Chapelle de Munsterbilsen.

L'ancien chapitre des chanoinesses nobles de Munsterbilsen est situé à un quart de lieue de la ville de Bilsen, sur les confins de la bruyère de la Campine limbourgeoise, dans une vallée agréable, arrosée par une petite rivière, *de Beek*, qui baigne les murs du château. L'ensemble de la construction est de l'époque de Louis XV; mais une partie avec l'entrée à porte cochère, qui forme un corps de logis à part, a servi de demeure à l'abbesse et a gardé son architecture de la Renaissance. C'est ce bâtiment que représente notre gravure. Cette construction, maintenant séparée de l'ensemble du château, a gardé à l'extérieur son caractère ancien, mais à l'intérieur, sur le jardin, elle revêt le style général de l'ensemble.

De grands jardins entourent les bâtiments dans un enclos que protège une muraille avec fossés actuellement comblés.

Une grande porte, protégée par deux tours, sur place publique donnait accès aux jardins ; à droite s'élève un bâtiment ayant servi d'école qui fut fondée par une abbesse du chapitre, la comtesse de Lynden-Aspremont, veuve du comte de Tilly, gouverneur de Maastricht, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Deux églises se trouvaient dans l'enceinte du monastère, dont une, celle du chapitre, en style roman, était la plus ancienne, l'autre servait à la commune. Devant la porte prénommée, protégée par deux tours donnant sur la place du village, se trouvait une colonne, le perron ou le pilori de la justice, symbole de la haute et basse justice que l'abbesse exerçait sur plusieurs villages des alentours.

À l'intérieur, à côté de l'église dont nous reproduisons la tour et la face extérieure, se voit encore la salle du tribunal que nous rappelons par sa porte d'entrée sur la page suivante. Elle porte encore le millésime de 1662 gravé dans son cintre dont l'écusson est mutilé. Une entrée plus petite à côté donnait accès à la prison et à la salle de torture.

L'église de la commune a été modifiée dans sa construction, sauf sa tour carrée du XVI<sup>e</sup> siècle qui a gardé son caractère.

Ce monastère a été fondé au VII<sup>e</sup> siècle par sainte Landrade, fille d'un comte palatin du roi Dagobert, et nièce de Pépin de Landen.



Entrée du Stift à Munsterbilsen.



Elle était contemporaine de saint Lambert, évêque de Maastricht, dont elle recevait quelquefois les conseils. Tout près du Stift existe encore une humble chapelle dédiée à sainte Landrade, ombragée par quelques arbres, qui est reproduite sur la gravure en tête de ces notes concernant le monastère de Munsterbilsen.

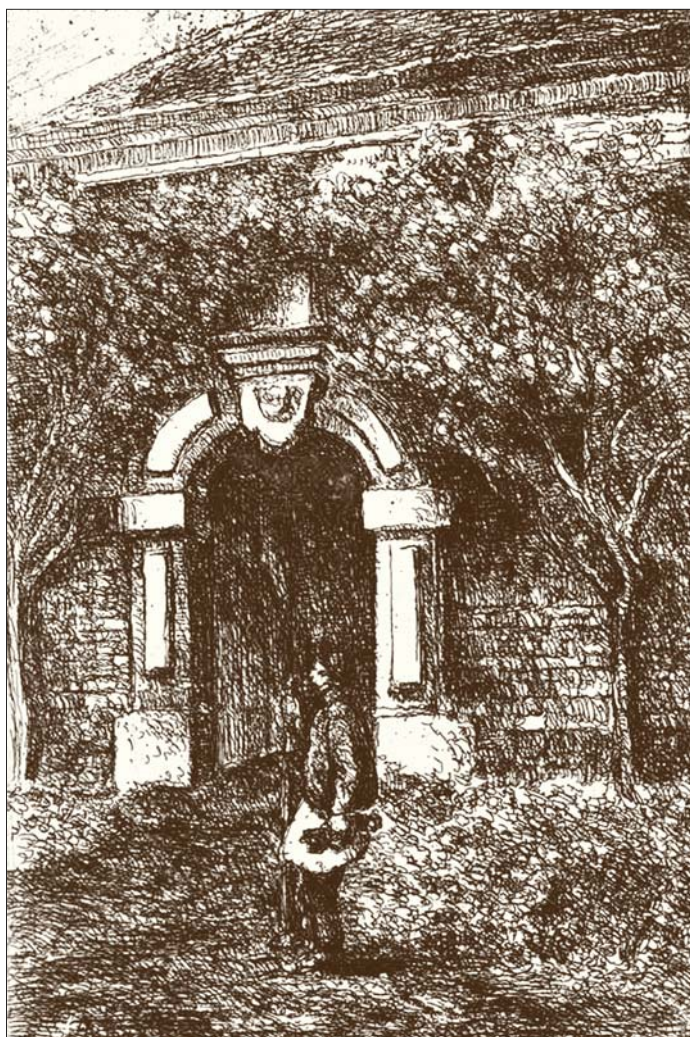
Vis-à-vis et près de l'entrée du château se trouve le moulin du Stift, construction en bois et maçonnerie, qui porte la date de 1656.

Le monastère est très ancien comme le prouvent les chartes originales dont on en conserve quelques-unes aux archives provinciales du Limbourg belge.

La plus ancienne porte la date de 1060, et est munie d'un sceau représentant saint Amour, le patron de l'église que nous reproduisons d'après nature sur la page suivante. Le saint, recouvert d'une chlamyde nouée sur l'épaule, tient son bâton de pèlerin de la main droite, il est debout et porte une aumônière en bandoulière pendant sur la hanche gauche. La charte constate qu'une dame de haute naissance, nommée Ida, prend le voile en 1060, sous l'évêque de Liège, Theodorinus et le comte de Looz, Godefroid.



Église de Munsterbilsen.



Porte du Tribunal à Munster.

L'année 1157, Henri, évêque de Liège, consacre l'église de Saint-Amour à Maastricht, fondée sur le franc alleu de ce seigneur qui y fut d'abord enseveli au dire de l'abbesse Goda de Bilsen. Saint Amour, apôtre de la Hesbaye, avait une grande vénération pour le tombeau de saint Servais à Maastricht où il vivait au VIII<sup>e</sup> siècle.

Son corps fut transporté à Munsterbilsen, au IX<sup>e</sup> siècle, par les soins de la comtesse Hilda. Des vestiges de cette chapelle, qui se trouvait, au *Vieux Marché aux Choux*, à Maastricht, ont été découverts récemment en creusant un égout de la ville. Ils s'étendaient fort avant dans cette place.

Le second sceau du monastère de Munsterbilsen, que nous avons dessiné également d'après nature, est attaché à un diplôme de 1246.

Sur ce sceau, sainte Landrade, patronne du monastère, est représentée de face en pied. Elle est vêtue d'une longue tunique traînant à terre avec manches très amples qui descendent très bas. De la main droite, elle tient une fleur de lis. Le bord du sceau étant brisé ne permet pas de lire l'inscription. Le contre-scel dont il est muni représente un aigle sur une forme en cœur ou écusson en pointe et la bande autour porte le mot : *Secretum*. Ce sceau pend à un diplôme de l'abbesse Mathilde, daté de 1246.





Sceau de saint Amour, patron de Munsterbilsen.



Sceau de Munsterbilsen de 1246 - Sainte Landrade.

## CHÂTEAU DE PETERSHEIM

Quittons Munsterbilsen et son monastère dont nous avons mentionné le patron et son tombeau qui exista d'abord à Maastricht au IX<sup>e</sup> siècle. Les environs de Maastricht sont parsemés d'anciennes seigneuries, dont les maîtres protégeaient cette ville forte au moyen âge quand elle fut attaquée par ses ennemis. De ce nombre sont les seigneurs du château fort de Peter ou Pietersheim, situé à une lieue au nord de Maastricht.

Dès l'année 1147, on trouve un Arnold, seigneur de Petersheim, qui certifie les lettres du sire Henri de Hornes déclarant relever son château de Hornes du comte de Looz.

Une série de seigneurs de Petersheim sont connus depuis cette époque jusqu'en 1371, année où se livra la bataille de Baeswilre et où Jean, sire de Petersheim, fut présent dans la vingt-troisième rente de l'armée du duc de Brabant. L'an 1378, Petersheim fut assiégé par les Liégeois et renversé ; mais deux ans après, on accorda la paix au sire de ce domaine.

La lignée de ces seigneurs continue après ce Jean jusqu'au sire Jean de Petersheim, Leefdael, Oirschot, etc., qui figure parmi les vassaux de la duchesse Jeanne de Brabant avec ses fils, Guillaume, Gérard, Jean et Rogier. En 1378, Wenceslas, duc de Brabant, ruina le château de Petersheim. Butkens donne leur blason, tome 1, pages 533 : de gueules au lion rampant d'argent couronné, parsemé de billettes.

Une fille de Guillaume, sire de Petersheim, apporta en dot à son mari, Richard, seigneur de Mérode et de Frentz, en 1410, le domaine de Petersheim, après la mort de son frère. Depuis cette époque, les seigneurs de Mérode se succédèrent dans la seigneurie et la relevèrent à la salle de Curange. Les écussons de Petersheim et de Mérode sont copiés d'un armorial de Henry Prévost de Le Val à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Le premier est celui des seigneurs du château qui portaient le titre de leur domaine, le second de la famille de Mérode qui succéda à celle des sires de Petersheim en 1410.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, Florent de Mérode, sire de Petersheim, épousa Anne-Sidonie de Bronckhorst, fille du seigneur de Batenbourg et Steyn. Par suite de cette alliance, les seigneuries de Steyn





Petersheim.

et de Petersheim se trouvèrent réunies. Les seigneurs de Petersheim avaient le droit de bourgeoisie dans la ville de Maastricht et devaient défendre la ville en cas de siège avec les sires de Haren, de Gronsfield et de Reckheim.

Pendant les troubles du pays de Liège, sous Louis de Bourbon, les Liégeois se préparèrent, en 1465, à attaquer cette forteresse. Ceux de Maastricht prirent des mesures de résistance en conséquence, et le magistrat écrivit aux seigneurs précités pour se rendre en ville avec leurs hommes d'armes.

Lorsque Alexandre Farnèse, prince de Parme, entreprit le siège de Maastricht en 1579, il fit d'abord celui du château de Petersheim, l'emporta d'assaut et après avoir passé la garnison au fil de l'épée, le pillage. Le sire du château avait pris le parti des confédérés. Petersheim s'est encore relevé de ce désastre et nous voyons, par une convention conclue en 1670 entre les États généraux et le prince de Liège, que le baron de Petersheim, à cette époque, avait fortifié son château contre le gré de la garnison hollandaise de Maastricht.

Ses maîtres ayant cessé de l'habiter, cet abandon lui a été nuisible et, du temps de l'auteur des *Délices de Liège*, les bâtiments étaient déjà en ruines. Il les décrit comme suit : une basse-cour oblongue forme le premier abord du château et mène à une seconde cour plus spacieuse sur laquelle domine un vaste donjon, qui se fait connaître pour une forteresse



Armes des seigneurs de Petersheim.



tant par sa construction militaire que par la hauteur et la solidité de ses murailles. De tous les édifices qui en bordent la cour, on ne voit plus rien d'entier que la chapelle plus élevée que le rez-de-chaussée et son bâtiment presque carré qui paraît avoir été le corps de logis.

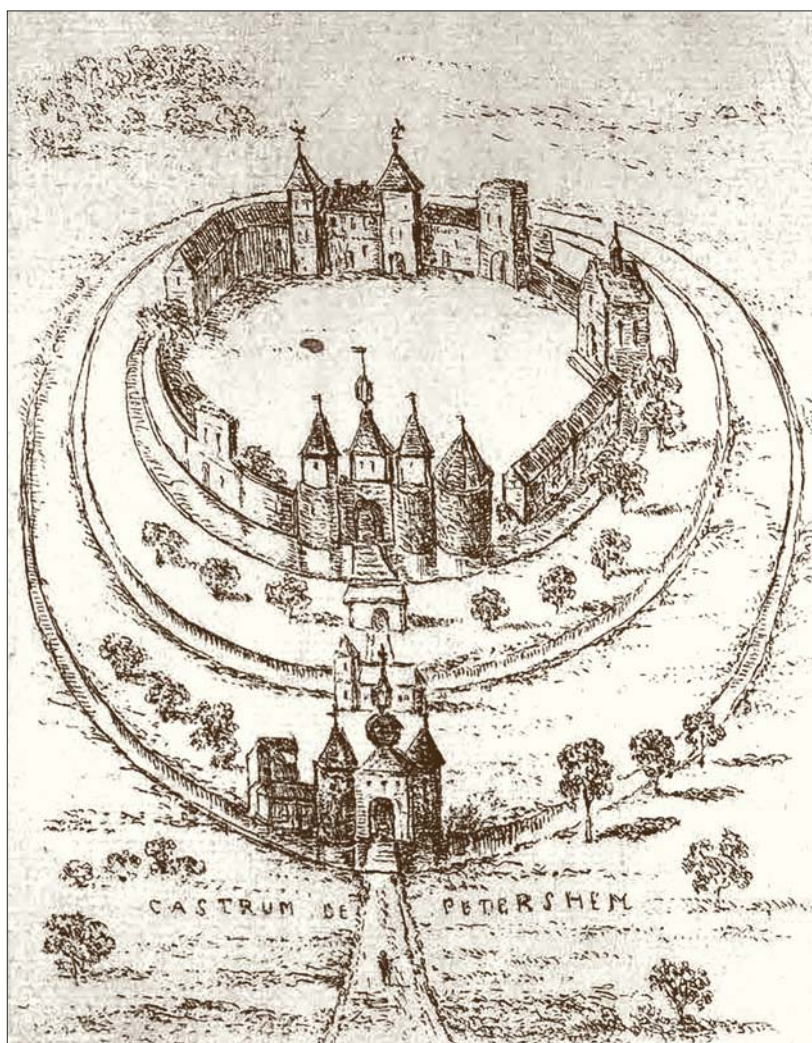


Petersheim.

Notre première gravure ci-contre représente la porte d'entrée principale du château et dénote une construction militaire du XIII<sup>e</sup> siècle. Tout près se trouve encore la chapelle plus élevée que le rez-de-chaussée, comme le dit Saumery. La seconde gravure plus petite est copiée d'une carte du siège de Maastricht en 1632.

Une ancienne gravure, représentant le château dans son ensemble, sur une échelle fort réduite, a fourni le dessin ci-dessous. Trois fossés le ceignent, mais nous n'apercevons qu'une enceinte murée et l'entrée de cette enceinte doit être le donjon dont

parle Saumery. C'est encore la porte d'entrée du château que nous reproduisons sur la page précédente. À droite de ce bâtiment s'élève la chapelle qui existe encore au même endroit un peu plus élevé que le rez-de-chaussée. Dans le fond s'élève la demeure du maître, dont les tours sont couronnées d'aigles impériales ; la seigneurie étant libre et immédiatement sujette au Saint-Empire romain, comme le porte l'ancienne carte topographique de notre modèle, qui paraît avoir servi à un procès sur les limites de la seigneurie entourée de plusieurs autres. Cette *carta topographica* se trouve aux archives de l'État du Limbourg à Maastricht (1).



Ensemble du château de Petersheim.

(1) Petersheim-Mérode. Il y avait à Liège, sur la place Saint-Lambert, une maison des Mérode en 1319. C'était une des cinq maisons rebâties par un Petersheim que les chanoines de Saint-Lambert lui avaient cédée. Louis de Bourbon y logea à son retour de Tongres. (Bouille, tome II, page 133).



## GUY DE KAN

Nous quittons les ruines de l'ancien château de Petersheim, dont plusieurs seigneurs se sont rendus célèbres dans la guerre et l'histoire politique de la Belgique, pour mettre au jour la résidence et la famille d'un fameux capitaine et tribun liégeois, qui s'est acquis une certaine célébrité dans les troubles dont ce pays et surtout la ville de Liège furent le théâtre à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Nous n'avons pas grand chemin à faire pour arriver à sa seigneurie, le village de Kan, dont il a porté le nom dans le pays de Liège qu'il a ravagé et accablé de cruautés. Ce Guy de Kan, que nous voudrions faire connaître, habitait un castel de modeste apparence situé au pied d'une hauteur dite montagne de Saint-Pierre dans le village d'Opcanne à une demi-lieue de Maastricht. Guy de Kan était fils de Lambert van den Bossche aussi nommé Du Bois de Melin, chevalier, seigneur de Mopertingen et Gellick, qui épousa en 1441 Jeanne de Gelinden, héritière de Gorsleeuw, Grootspauwen, Jonchout et Hoelbeek.



Entrée du château de Guy de Kan.

Nous donnons d'abord une gravure de l'entrée du manoir de Guy, dont le nom de famille était van den Bossche, et ses armoiries qui dénotent qu'il descendait d'une famille tongroise.

Hemricourt dit qu'un seigneur, Louis Marteau, étant veuf, se remaria avec la fille du chevalier de Mopertingen, qui eut une fille mariée à Lambert Du Bois (van den Bossche), demeurant à Kan : c'est le père de notre Guy ou Gislebert de Kan. Notre écusson est copié d'un *Armorial de la Hesbaye*, de la Bibliothèque royale de Bruxelles ; le même écusson se trouve dans le *Nobiliaire de Liège*, avec la date de 1562, représentant la seigneurie de Monbertinghen.





Armoiries des van den Bossche.

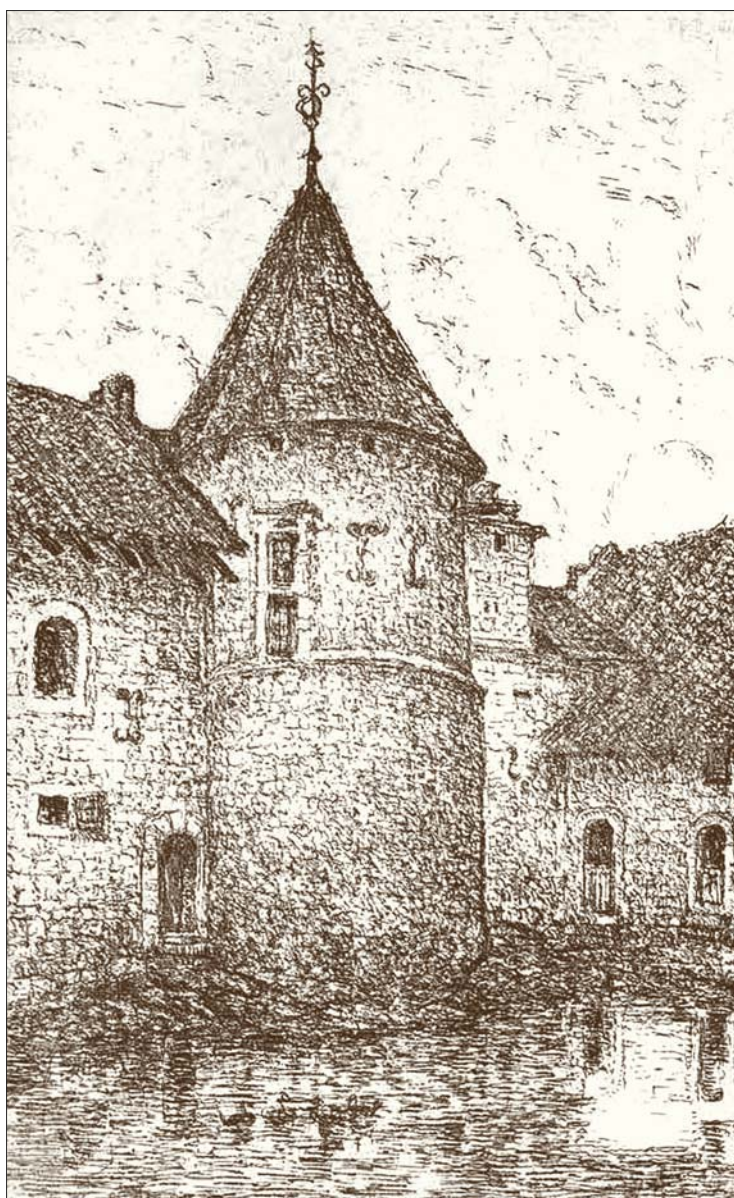
sont les armes de Wonck, village proche de Kan. Les deux autres écussons, encore émaillés de leurs couleurs, appartiennent à des familles qui ont succédé aux van den Bossche dans la possession de Harft. Un plafond en bois a remplacé l'ancienne voûte à nervures dont les retombées sont encore visibles. La simplicité de cette chambre sobrement éclairée, sa petite cheminée vieille de quatre siècles, inspirent le recueillement et dénotent la simplicité des mœurs du temps et aussi de la fortune de son ancien maître. Harft est situé dans la partie du village qu'on appelle Opkan, tandis qu'un vaste château, qui existe encore dans toute sa splendeur, s'élève contre la hauteur boisée à l'opposé de celle de Saint-Pierre, les deux chaînes formant le bassin du village de Op-et-Neerkan. Notre manoir de Guy est déchu de son rang et est transformé en ferme, tandis qu'à son côté sud s'élève sur son terrain une habitation de maître datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont la porte d'entrée est décorée des armoiries de la famille Godin avec date de 1749. L'écusson de Gellick de 1462, reproduit en tête de la page 29, est copié d'un manuscrit traitant de la seigneurie de Saint-Pierre, près de Maastricht, par Collette. Van den Bossche était seigneur du village de Gellick, et au siècle précédent il s'y trouvait un château dont il n'existe plus que la hauteur sur laquelle il était assis.

Nous avons recueilli quelques données sur notre fameux Guy, de triste mémoire, qui joua un rôle assez important dans les troubles de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, suscités par la famille des comtes d'Arenberg contre l'évêque de Liège, Jean de Hornes. Dans un des registres de reliefs de la salle

L'abord du château appelé Harft est, comme l'indique notre gravure, une grande ogive dans le style du XV<sup>e</sup> siècle, qui donne accès à une cour clôturée par quatre bâtiments disposés en carré, ayant dans son angle gauche, en face de l'entrée, une tour ronde représentée ci-dessous.

Cette tour, à laquelle on monte du dehors dans le jardin, est précédée d'un vestibule voûté en ogive qui a gardé son caractère moins ses ornements qui sont mutilés. Un escalier en spirale, en pierre, conduit dans l'intérieur de cette tour qui servait d'habitation et au premier étage se présente le petit appartement avec cheminée du XV<sup>e</sup> siècle que nous reproduisons par la planche détachée ci-après.

Cette chambre, anciennement voûtée à nervures, a la forme de la tour et a gardé son ancienne cheminée appropriée à l'appartement dont elle fait le seul ornement. Sa structure accuse le caractère de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, et sa frise est décorée de trois écussons qui nous semblent postérieurs à sa construction originale. Celui du milieu est partagé de faces, de gueules et d'argent, le chef de gueules ou face supérieure est timbré d'un lambel d'argent. Ce



Tour de Harft.





CHEMINÉE DE LA TOUR DE HARFT.







de Curange, à Hasselt, on lit que : Giselbertus de Kanne, fils de Lambert de Busco (van den Bossche), seigneur de Mobertingen, relevait en 1468, au palais de Liège, le 15 avril, les seigneuries de Lewe (Gorsleeuw) et Spauwen. Il fut le lieutenant du comte Guillaume d'Arenberg dit le Sanglier des Ardennes, et commit par ordre de celui-ci, ou de son propre chef, beaucoup de cruautés qui lui aliénèrent enfin le peuple dont il voulait se faire le protecteur. Il succéda à ce Guillaume en qualité de mambour du pays et signala les commencements de sa régence par le pillage de la ville de Saint-Trond où il entra par surprise.

En 1482, il fut fait prisonnier avec le commandeur de Vieux-Joncs, près de Bilsen, dans un combat que les Brabançons livrèrent aux Liégeois commandés par Guillaume d'Arenberg, pour la possession du château de Hollogne-sur-Geer. En 1484, la paix se fit entre l'évêque Jean de Hornes et Guillaume d'Arenberg. Dans le traité, il est dit que les deniers promis audit Guy, par les sujets du comte, devront se payer nonobstant ladite paix. Lors de l'entrée solennelle à Liège de l'évêque Jean de Hornes, Guy de Kan suivait l'étendard de l'évêque tenant à la main la verge rouge de justice. Après la fin tragique de Guillaume d'Arenberg, décapité à Maastricht, Guy fut nommé général de la milice de Liège en 1485. Peu après, Guy sut rendre infructueuse une paix qu'on voulait ménager entre l'évêque et les comtes de la Marck, à Maastricht, sous l'arbitrage de l'archiduc Maximilien. Après le départ de Maximilien et de Jean de Hornes, Guy rassembla



Gellick.

la canaille vagabonde, lui donna des armes, fut porter le feu et le fer dans le comté de Hornes et emporta la ville de Weert. Robert de la Marck, de son côté, s'empara du château de Stockhem, surprit Hasselt et jeta l'épouvante dans le comté de Looz.

L'évêque excommunia de la Marck et Guy de Kan, qui en appelèrent au souverain pontife. En 1486, ils surprirent Saint-Trond qu'ils pillèrent et continuèrent leurs courses en s'emparant du château de Curange.

Revenu à Liège, Guy commit plusieurs cruautés et continua sa tyrannie sur le peuple sans respecter ni rang, ni âge, ni sexe, tuant et pillant ; il fit même élever une tour sur la hauteur de Sainte-Walburge afin de mieux tenir la ville en respect. Le peuple gémissait de se voir opprimé par Guy qu'il considérait comme un étranger et finit par se révolter contre son autorité. Une troupe de jeunes gens démolit la fortification nouvelle, et lorsque Guy voulut se venger de cette insulte, les métiers, sur un décret des bourgmestres et conseil, se rendirent en armes au marché pour exécuter le décret de sa dégradation porté par les bourgmestres, auxquels on confia par intérim l'administration de la cité. Guy de Kan, ex-



Guillaume de la Marck dit le Sanglier des Ardennes.

cité par ce tumulte, veut se montrer avec ses officiers sur les degrés de Saint-Lambert croyant intimider cette multitude par sa présence. Mais les bourgeois allèrent à lui en bonne contenance et quelques-uns le poussèrent en bas de l'escalier et au même instant le peuple se rua sur lui et le perça de coups. Son corps fut traîné jusqu'à l'église des Frères mineurs où il fut inhumé. Quelque temps après, le peuple alla en tumulte déterrer Guy et Pierre Rockart à l'église et brûler leurs corps sous le gibet de Saint-Gilles. Dans le registre de la confrérie de Sainte-Gertrude, instituée dans l'église paroissiale de Curange, il est inscrit parmi les morts : *Joncker Ghys van Kanne Zeliger.*



## LE COMTÉ DE HORNES

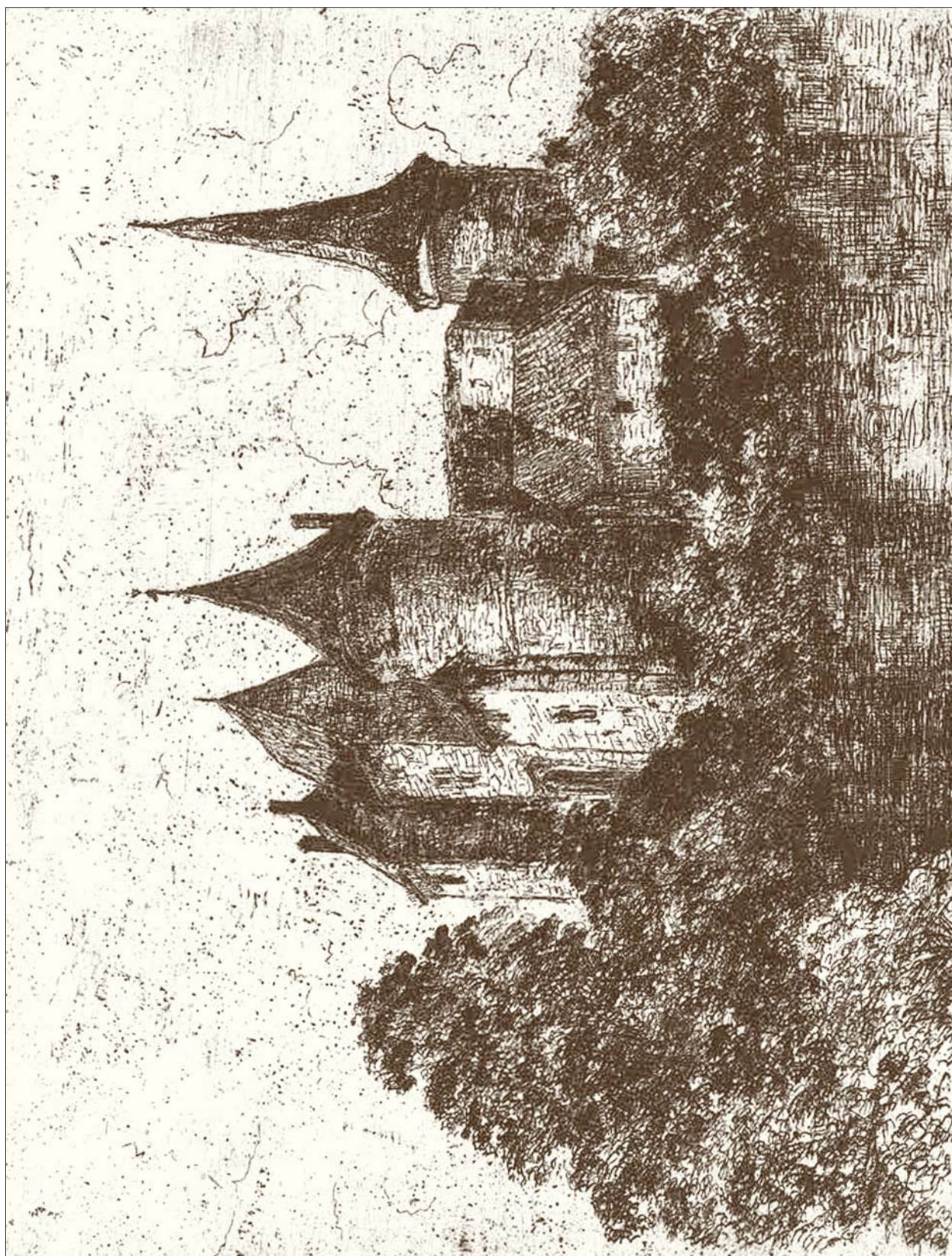
En énumérant les titres des princes-évêques de Liège, nous avons dit qu'ils étaient comtes de Hornes. Cette seigneurie est représentée par le château de ce nom gravé sur la planche détachée. D'après Saumery, les seigneurs de ce comté furent connus dès le XI<sup>e</sup> siècle. Gilles d'Orval, en ses *Annales des évêques de Liège*, rapporte qu'en 1071, Conrad, comte de Hornes, avec Henri, évêque de Liège, Albert, comte de Namur, Henri, son frère, Conrad, comte de Luxembourg, Henri, comte de Limbourg, Arnaud, comte de Looz et Henri, comte de Louvain, firent ensemble un édit contre les voleurs et les assassins. En 1088, un Conon de Hornes se trouva parmi les princes qui établirent à Liège le Tribunal de paix, connu plus tard sous le nom de l'Anneau du palais. M. Wotlers, dans sa notice sur le comté de Hornes, prétend que cette seigneurie date déjà du X<sup>e</sup> siècle, en citant un Paul de Hornes, admis par l'empereur Henri I<sup>er</sup> à un tournoi en 938 avec d'autres princes, les comtes de Looz, Diest, Limbourg, etc.

À son origine, le comté de Hornes a été indépendant et séparé du comté de Looz ; il fut incorporé dans ce dernier par le mariage, en 1047, d'Emmon, comte de Looz, avec la fille héritière de Conrad, sire de Hornes. Parmi les successeurs de ce comte Emmon, est cité un sire de Hornes dans les *Brabantsche Yeeften*, qui reçut du duc de Brabant plusieurs fiefs ; il assista le duc dans la guerre contre le sire de Grimbergen. Ce *Heere van Hoirne* perdit la vie dans un de ces combats vers l'année 1159. En 1264, un Guillaume de Hornes se trouve dans l'arène du tournoi de Compiègne. Il choisit sa sépulture dans l'église du monastère de Keyzersbosch qui devint le lieu de sépulture de sa famille. Ce monastère de Keyzersbosch fut fondé par une comtesse de Looz, Mathilde, en 1135, et transporté en l'an 1200, par Engelbert, comte de Hornes, dans ses états, à l'endroit où se trouvent encore ses ruines, dans un lieu agréable, comme le dit Saumery, sur la petite rivière nommée Keyzer. Un Guillaume de Hornes se trouva à la bataille de Woerlingen, en 1288, aux côtés du duc de Brabant. Une série de ces sires se suivent : Gérard, tué, à la bataille de Stavoren en Frise, un évêque de Liège, Arnold, mort en 1380 et enterré à Keyzersbosch et un Jacques de Hornes qui est cité, en 1465, parmi les meilleurs capitaines de Philippe-le-Bon. Dans ses vieux jours, ce comte prit l'habit de l'ordre de Saint-François au couvent de Weert vers 1484, dont nous venons de parler à propos de Guy de Kan. Ce Jacques I<sup>er</sup> mourut au couvent le 3 mai 1488 et fut enterré dans l'église devant le maître-autel, après que son fils, Jacques II, eut pris sa place en 1484. Enfin, en 1556, Philippe de Montmorency, comte de Hornes, dont la mémoire est populaire en Belgique et dans les Pays-Bas, prit possession de sa seigneurie de Hornes, de Weert et de Wessem. Décapité à Bruxelles par ordre du duc d'Albe, le corps du malheureux prince fut enterré devant le maître-autel de Weert. Par sa mort et ne laissant pas de descendance, le comté de Hornes fit retour aux comtes de Looz, dont ils relevèrent jusque là leur terre, en la personne du prince-évêque de Liège.

Le château de Hornes, que nous avons dessiné en 1839, est situé dans le Limbourg néerlandais, à une demi-lieue de Ruremonde. Entouré d'un pays plat mais fertile, il s'élève sur une éminence qui ne semble pas produite par la nature, dans une vaste bruyère rendue à la culture, avec des bois de sapins et des sablonnières dans son voisinage. Le château se trouve sur l'ancienne voie romaine qui, de Tongres, conduisait le long de la rive de la Meuse par Reckheirn, Kessel, Blerick et Cuyk à Nymègue et doit vraisemblablement son origine à quelque château fort élevé par les Romains sur les bords de la Meuse dont il n'est pas fort éloigné.

Notre gravure le représente pris à l'angle gauche de sa façade au bord de son fossé où se voit l'entrée du château. En plan, il présente un demi-cercle fermé par le corps de logis principal. Une muraille circulaire, jadis crénelée, flanquée de deux tours rondes, dont l'une est surmontée d'une haute flèche, ferme la cour du château. Lorsque nous avons dessiné Hornes, il y a 47 ans, il avait déjà subi une forte modification, de manière que le caractère de son architecture est difficile à déterminer. C'est un curieux monument de l'histoire qui représente le souvenir d'une des plus anciennes seigneuries du pays.





CHÂTEAU DE HORNES.







## RUINES DU CHÂTEAU DE WEERT

Les ruines du château de Weert, dont la gravure suit, nous amènent à parler de cette seigneurie qui, primitivement, faisait partie d'un comté de la Hollande dit de Theysterbandt. Il est probable qu'elle aura passé aux seigneurs de Hornes avec la terre d'Altena, qui était également comprise dans ce comté. Les seigneuries de Weert et de Wessem et l'Avouerie de Thorn, quoique possédées par les comtes de Hornes, ont été toujours considérées comme des fiefs relevant des comtes de Gueldres, distinctes en cela de la seigneurie de Hornes qui relevait des comtes de Looz.

La ville de Weert, où se trouvent les ruines de son ancien château, est située à quatre lieues de Hornes et à la même distance de la ville de Ruremonde. C'était, au XVI<sup>e</sup> siècle, la capitale du comté de Hornes ; elle comptait une population de vingt mille habitants. Son château fort était la résidence principale des comtes de Hornes.

La légende dit que Weert doit son origine à sainte Ode, fille d'un roi d'Écosse, et qui vivait au VII<sup>e</sup> siècle. La première mention faite de Weert, au moyen âge, est dans une charte de 1147 de Thierry, sire de Hornes, au sujet d'une somme d'argent qui lui était payée sur le fief de Weert par son oncle Arnold, comte de Looz.

Les ruines du château de Weert, que reproduit notre gravure, sont les seuls restes de ce vaste édifice qu'habitèrent les seigneurs du comté. Elles touchent à la ville et n'offrent plus que les substructions de son mur d'enceinte avec des tours tronquées auxquelles donne accès la porte ou arcade en plein cintre qu'on prendrait pour un arc de triomphe dépouillé de son revêtement. Le plan du château, circonscrit par ses murs et son fossé, donne une idée de ses dimensions qui ont été assez vastes. Weert et son château furent souvent assiégés, surtout au XV<sup>e</sup> siècle, pendant la lutte des de Hornes contre les de la Marck. En 1486, le fameux Guy de Kan, le lieutenant de la Marck, les surprit et les livra au pillage. En 1501, des brigands retranchés dans le château de Montfort, près de Ruremonde, pillèrent et dévastèrent la ville. Weert fut encore pillé en 1633 par une troupe de soldats sortis de Ruremonde et commandés par le sieur Pollart de Waerburg.

Au chœur de l'église de Weert, édifice en style ogival du XVI<sup>e</sup> siècle, se trouve la tombe du comte Philippe de Montmorency, comte de Hornes, sous une grande dalle qui a été renouvelée en 1840. Nous regrettons cependant la perte de l'ancienne pierre tombale comme monument authentique du malheureux et dernier prince de cette seigneurie. Le célèbre Jean de Weert, né dans cette ville, a une modeste inscription au-dessus de la porte des fonts baptismaux dont il avait fait présent à l'église en souvenir du baptême qu'il y avait reçu.



Ruines du château de Weert.



## LE CHÂTEAU DE BOUILLON

Le titre de duc de Bouillon que portaient les princes-évêques de Liège nous oblige à dire quelques mots de cette antique forteresse qui est située dans les Ardennes, donc bien loin des anciens comtés de Looz et de Hornes dont nous venons de parler. Comme duc de Bouillon, le prince de Liège portait les armoiries de ce duché qui sont « de gueules à la fasce d'argent ».

Nous retracerons à grands traits l'histoire du duché de Bouillon, dont le chef-lieu et son château-fort sont les seuls témoins survivants de sa gloire passée.

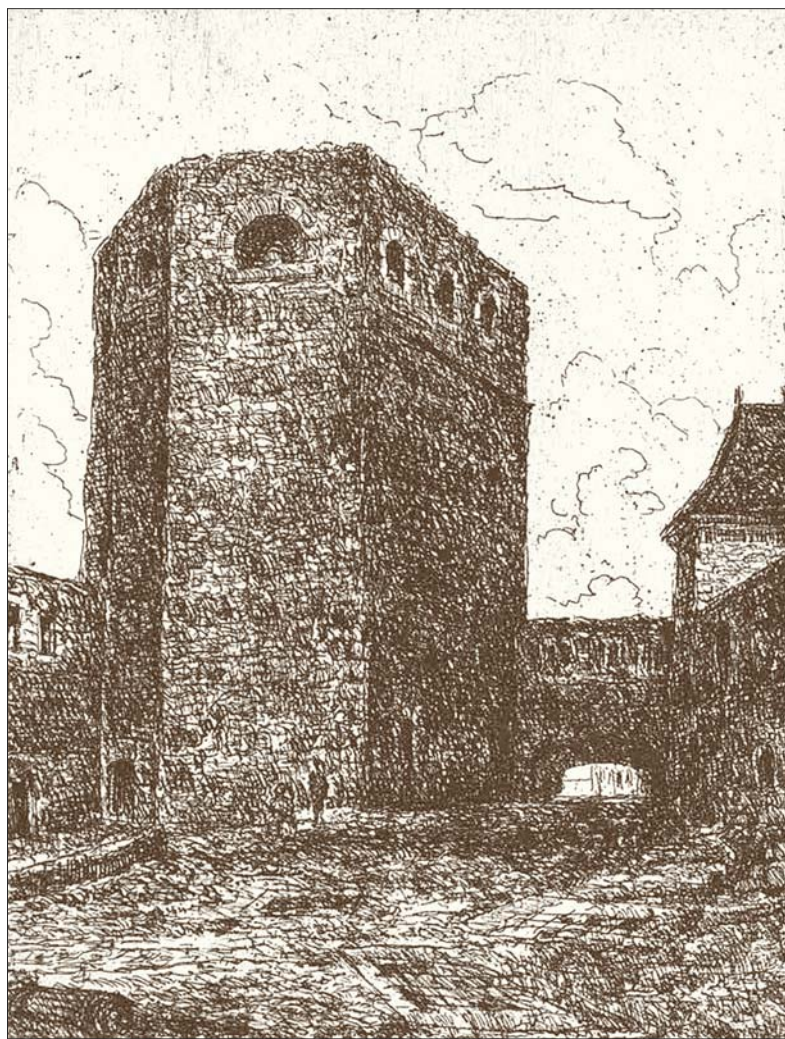
Bouillon, situé au fond d'une vallée étroite et profonde entourée de bois, est d'un aspect des plus pittoresques et d'un grand caractère. La silhouette de l'ensemble de la ville et du château de Bouillon se dres-

sant sur des rochers abruptes que baigne la petite rivière la Semois, en donne une idée.

L'origine ou l'histoire du château de Bouillon commence vers 752, lorsque le pays fut érigé en comté. La première époque comprend quatorze princes depuis 752 à 1095, dont les sept derniers portent le nom de Godefroy de la Basse-Lorraine et de Bouillon ; parmi ceux-ci est le célèbre chef de la première croisade en Terre sainte. Sous ces ducs de la Basse-Lorraine, Bouillon acquit sa plus grande célébrité dans les guerres d'Allemagne et d'Italie. La seconde époque se passe de 1095 à 1676, sous le règne des princes-évêques de Liège. Elle est fertile en calamités de tout genre pour le duché, dont les évêques et la puissante famille de la Marck se disputèrent pendant des siècles la possession. La troisième époque, celle des princes de La Tour d'Auvergne, de 1676 à 1815, est la moins intéressante.

Pendant la première époque, Godefroy de Bouillon, le premier roi de Jérusalem, jeta le plus grand jour sur le château de Bouillon par ses grands faits d'armes. Il était fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens et d'Ide d'Ardenne, qui apporta en dot à son mari le *château de Bouillon*, vers

1056. Godefroy fit ses premières armes sous son oncle, Godefroy-le-Bossu, dans les guerres de Brabant et de Flandre. À l'âge de seize ans, il défendit déjà avec succès son château de Bouillon, soutenu par Henri, évêque de Liège, et força ses adversaires à lever le siège en 1076. En 1080, Godefroy vainquit et tua de sa main, à la bataille de Volksheim, le compétiteur de l'empereur Henri IV, Rodolphe de Souabe, et quelque temps après il fit prisonnier le comte Thierry, duc de Mosellane, qui mourut en captivité au château de Bouillon, au bout de six mois. Il continua le cours de ses exploits et prit une part active au siège de Rome. Tombé malade, peu de temps après la prise de Rome, il vint habiter son château de Bouillon, pour rétablir sa santé, jusqu'en 1086. Le temps n'était pas éloigné où Godefroy allait donner un exemple de plus de ces grands revirements qui se faisaient quelquefois dans la conscience des hauts barons du moyen âge. Une



Château fort de Bouillon.

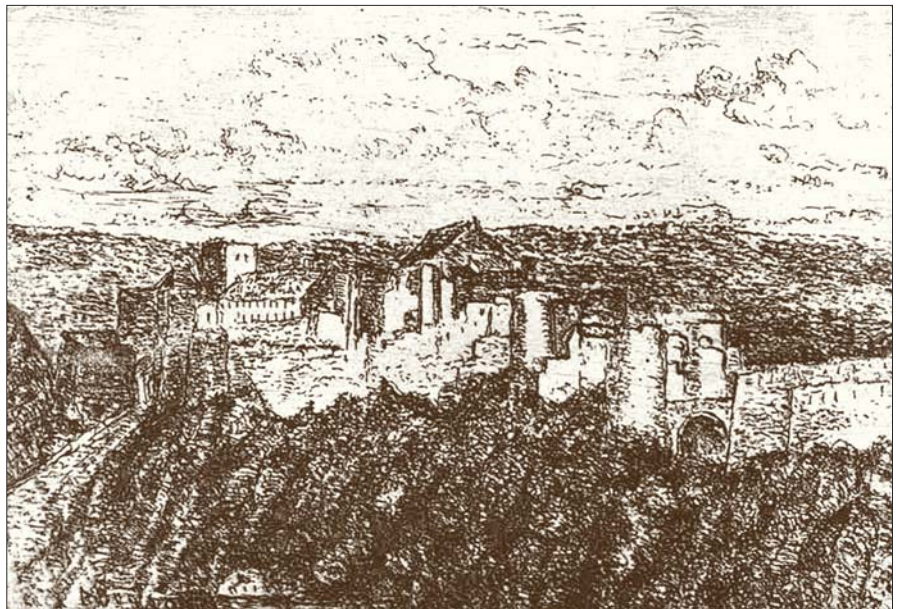


lumière intérieure vint transformer le soldat implacable, adversaire du pape, en humble serviteur du Christ. Encouragé et déterminé par les prédications de son ancien précepteur, Pierre l'Ermite, qui le visitait souvent pendant le séjour qu'il fit à Bouillon, Godefroy se décida à partir pour la Palestine, à la tête d'une armée de croisés. Comme il avait besoin d'argent pour soudoyer son armée, il vendit ses châteaux de Stenay et de Mouzon à l'évêque de Verdun et engagea son duché de Bouillon à l'évêque de Liège, Otbert, en 1096. Il vendit d'autres biens, entre autres deux moulins qu'Otbert donna au chapitre de Notre-Dame à Maastricht. Nous avons eu en mains l'acte original de donation muni du sceau d'Otbert et nous l'avons publié dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* en 1848.

La suite de l'histoire de Godefroy de Bouillon est connue, ses exploits glorieux en Palestine, la prise de Jérusalem et sa mort en vrai chrétien, dans la ville dont il avait été le roi pendant un an, le 18 juillet de l'année 1100.

L'engagement du duché de Bouillon aux évêques de Liège met fin au règne des princes de la maison d'Ardenne et ouvre la seconde époque des princes-évêques, pendant laquelle ceux-ci et la famille des comtes de la Marck se disputèrent la possession de Bouillon, au grand détriment du pays. Car, surtout à cause de ces guerres de famille, Bouillon a subi le sort de toutes les forteresses au moyen âge ; il a été souvent assiégé, pris, pillé et brûlé. Sous Alexandre, évêque de Liège, un comte Renaud de Bar, qui réclama Bouillon comme un apanage de ses ancêtres, s'en empara par trahison ; l'évêque fut touché de cette perte au point qu'il en tomba ma-

lade de chagrin et mourut à Liège. Ces faits se passèrent en 1135. Sous l'évêque Arnold de Hornes, un seigneur, Jean de Rodemagne, fit une irruption dans le pays de Liège et surprit Bouillon qui fut pillé, mais le château lui résista et sa garnison contraignit le sire de Rodemagne à lever le siège. Sous Jean de Bavière, le mambour Perweys prit d'assaut le château, sur les Liégeois, le 28 janvier 1407, avec l'assistance des Dinantais. En 1495, les Luxembourgeois unis aux Brabançons s'en rendirent maîtres en même temps que du château de Montfort-sur-l'Ourthe. Ce dernier fut dé-



Bouillon.

moli, mais Bouillon fut réparé par Robert de la Marck. Sous Georges d'Autriche, prince-évêque de Liège, les Français prirent la forteresse par stratagème. Son gouverneur Guillaume, bâtard de la famille de Horion, la livra aux Français. La garnison, en sortant de la place, se saisit de lui et le livra à la justice de Liège qui lui fit expier sa faute sur l'échafaud.

Une suite de faits analogues rendent Bouillon célèbre, surtout depuis que l'évêque de Liège, Heinsberg, en avait fait gouverneur et haut voué le comte Éverard de la Marck, dont la famille chercha et parvint aussi à devenir possesseur indépendant de Bouillon.

Nous avons représenté sur notre planche la tour la plus importante du château après le donjon. Elle s'appelle la tour d'Autriche, d'après cet évêque de Liège qui restaura le château de Bouillon. Sur une de ses faces extérieures se voient les armes de Liège et de Bouillon avec la date de 1551. L'évêque Georges transforma les tours élevées du XI<sup>e</sup> siècle en tours à plateformes ; modification du système de défense de la forteresse qui lui fit perdre beaucoup de sa physionomie féodale.

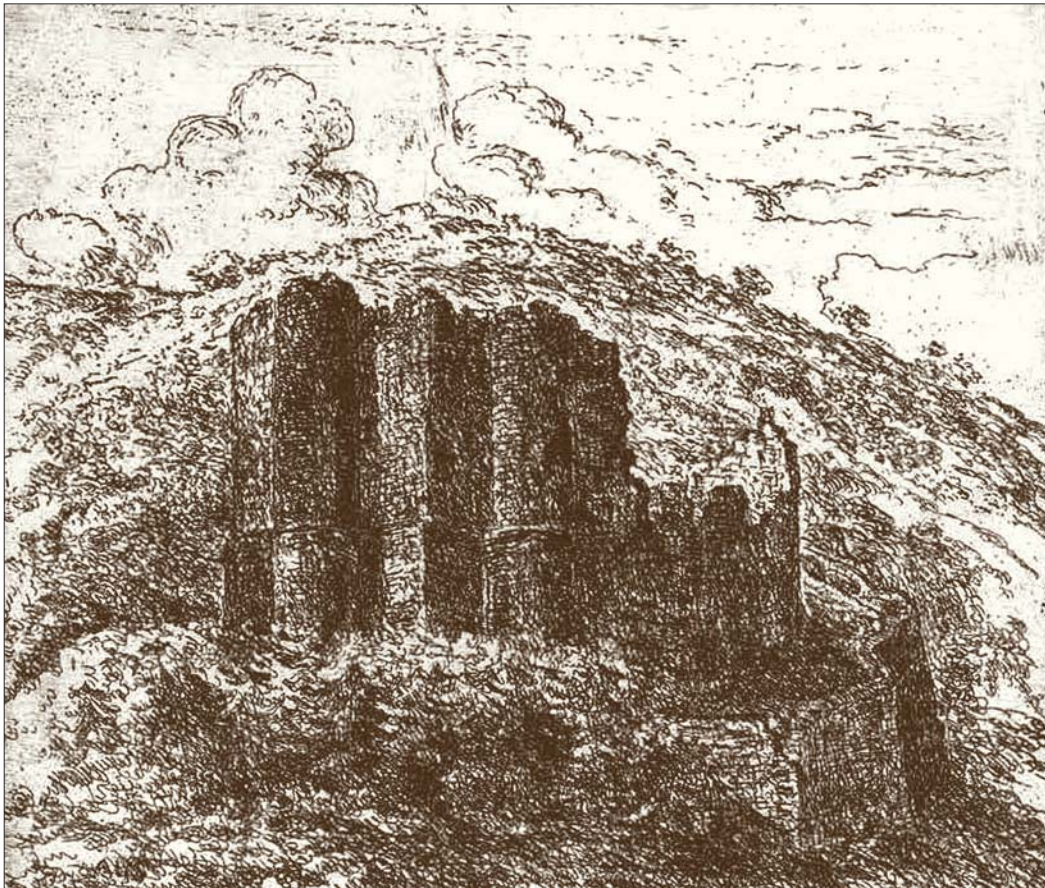
Nous renonçons à faire une description de ce monument d'architecture militaire et de l'histoire de la Belgique, dont les constructions s'identifient avec les rochers qui leur servent de base. C'est trop pittoresque pour être reproduit autrement que par le pinceau ou le burin. La porte de son enceinte, dont les bases plongent dans un précipice qu'enjambe un pont, est flanquée de deux masses rondes qui commandent le respect de cette antique forteresse avant d'entrer dans son intérieur. Le génie militaire hollandais, sous le roi Guillaume I<sup>er</sup>, a fait subir à ce monument des amputations qui ont achevé la transformation de



la forteresse féodale en citadelle-forteresse de notre époque, ce qui est fort à regretter. Heureusement, le Gouvernement belge a respecté ce qui existait quand le château lui a été livré, et nous croyons que ce célèbre monument de l'histoire et de l'art militaires a été admis au nombre des reliques que la loi défend de mutiler, ce dont les artistes surtout lui savent gré.

## LE MARQUISAT DE FRANCHIMONT

Le dernier titre que portaient les princes de Liège était celui de marquis de Franchi mont avec les armoiries de cette seigneurie qui sont : d'argent à trois lions rampants de sinople, deux et un lampassés et armés de gueules et couronnés d'or. Avant le XII<sup>e</sup> siècle, le nom de Franchimont ne se trouve cité dans aucun acte ou monument historique. Dans une bulle du pape Adrien IV et un diplôme de l'empereur Frédéric Barberousse de l'an 1155, détaillant les possessions de l'église de Liège et les confirmant, on voit entre autres Franchimont dont le château existait déjà, puisque l'évêque Henri de Leijen le fortifia en 1145.



Franchimont.

Ce château, fameux dans l'histoire du pays, est regardé comme la demeure des anciens marquis. Sa situation au milieu de l'ancien marquisat fait croire qu'il était destiné à protéger son territoire. Lorsque Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, assiégea Liège avec le roi de France, Louis XI, huit cents Franchimontois aidèrent les bourgeois à défendre leur ville. Au nombre de six cents, ils firent une sortie de Liège pour surprendre, pendant la nuit, les deux princes ennemis. Ils ne purent accomplir leur projet hardi et périrent tous sous l'épée des assiégeants. Charles, après avoir pris Liège, qu'il livra à toutes les horreurs de la guerre, marcha sur Franchimont qu'il pillait et massacra ; il y mit le feu, pour se venger de ces braves Franchimontois, qui avaient manqué de le surprendre et de le tuer.

Le prince Henri de Gueldre, qui avait renoncé à l'évêché de Liège, fut tué en 1285, dans le village le *Marché*, situé au pied du château de Franchimont, par Thierry Lardennois de Jalhay. En 1387, le feu prit à la forteresse de Franchimont par la négligence des soldats de la garnison ; mais l'évêque Arnold de Hornes



fit rebâtir les deux tours principales et rendit la place plus spacieuse et plus forte. Pendant les troubles du pays, en 1487, les comtes de la Marck tenaient le château de Franchimont et ravageaient le plat pays. L'évêque de Liège sortit de la ville avec les milices liégeoises et quelques troupes auxiliaires pour assiéger le château, qu'il avait presque réduit à se rendre lorsque les comtes de la Marck vinrent avec des troupes fraîches amenées de France secourir la place, ce qui obligea l'évêque à se retirer. Érard de la Marck, dont l'élection à l'évêché avait fait cesser les troubles du pays, fit réparer le château en 1518 et accorda au village, qui est au pied de la montagne, sur lequel s'élève Franchimont, le privilège d'un marché public, ce dont il a gardé le nom.

Franchimont se trouve dans le voisinage de Theux, bourg très ancien du pays de Liège et est à deux lieues et demie de Spa. Ses ruines couronnent une éminence escarpée qui domine les petites rivières de la Hœgne et du Weay. Son histoire se lie à celle du bourg de Theux, son plus proche voisin. Ernst, dans son histoire du Limbourg, dit qu'à Theux (*Tectis*) se trouvait un palais royal en 827, ce que prouve un diplôme de l'empereur Louis-le-Débonnaire, de cette date. Il cite, à ce propos, les palais royaux qui auraient existé à Meersen, Fouron, Elsloo, Neufchâteau et à Chèvremont dit aussi *Novum castellum*. Theux était le chef-lieu du marquisat qui est désigné dans les chartes et dans le partage de 870, sous le nom de *Leukia*, et l'endroit nommé dans ce partage *Districtum*, *Tectis* et *Tecta* dans les chartes, est probablement la ville de Theux. Zuentibold, roi de Lorraine, fils naturel de l'empereur Arnold, fit donation de Theux à l'évêque de Tongres, Franca, en 898. Une bulle du pape Adrien IV et un diplôme de Frédéric Barberousse, comme nous venons de le dire, prouveraient que le marquisat de Franchimont était passé à l'église de Liège depuis l'année 1012. Waleran de Limbourg, en 1236, se jeta à l'improviste sur le pays, mit le feu au bourg de Theux et ravagea les environs. L'évêque de Liège, de son côté, usant de représailles, porta le ravage dans les terres de Waleran et même sur celles du comte de Luxembourg, son allié, où il mit le feu aux villes de Bastogne et de Durbuy, ainsi qu'à quelques autres endroits. Waleran fit enfin la paix avec l'évêque de Liège, qu'il rompit cependant peu de temps après. La suite de ses démêlés avec l'évêque de Liège n'intéressent plus notre sujet et nous terminons ces quelques notes sur Franchimont et Theux en disant que Theux fut mis au rang des villes en l'année 1456.

Que ces belles ruines nous soient encore longtemps conservées, c'est le vœu que nous émettons pour l'honneur artistique du pays, pour l'histoire de la Belgique, les beaux-arts et la science archéologique.

## MONTFORT, PRÈS DE RUREMONDE

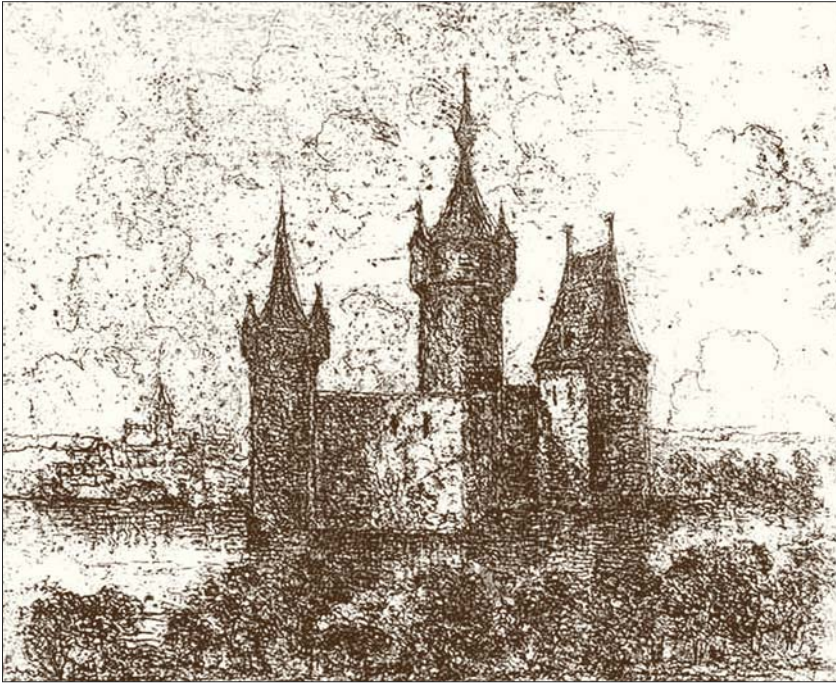
Après avoir parlé des principales seigneuries dont les souverains du pays de Liège portaient les titres et les armoiries, en terminant par le marquisat de Franchimont, nous allons nous rendre dans une contrée flamande, dans l'ancienne Gueldre, près de la ville de Ruremonde, où se trouvent les ruines d'un ancien château bâti par un évêque de Liège au XIII<sup>e</sup> siècle. Ce château s'appelle Montfort et était la résidence des sires de l'ammanie de ce nom. D'après le chroniqueur Jean de Hocsem qui écrivait au XIII<sup>e</sup> siècle (1278-1348), l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, frère d'Otton III, comte de Gueldre, en guerre avec le duc de Brabant, revenant mécontent du siège de Matines, se rendit à Maastricht. Il chassa de Maastricht, qui était affilié au parti du duc de Brabant, le magistrat représentant ce souverain, força la tour élevée par le duc de Brabant, pour la défense du pont à Wyck, qui était gardée par 300 hommes, la fit démolir et se servit de ses matériaux pour restaurer son château de Montfort en Gueldre.

Krippenberg, dans son *Histoire ecclésiastique du duché de Gueldre*, dit que Henri de Gueldre commença la construction de Montfort en 1251 et l'acheva en 1267 et suivant Pontanus, *Historia Gelrica*, ce serait le frère de l'évêque qui aurait commencé cet ouvrage. En tout cas, l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, en était le seigneur pendant son règne sur la principauté de Liège. L'ammanie de Montfort comprenait les villes de Echt, Nieuwstadt et Linne, ainsi que les villages de Vlodrop, Posterholt, Sint-Odiliënberg et Roosteren ou Roosteren.

Par lettres, données le 4 août 1277, Henri de Gueldre, *ci-devant évêque de Liège*, déclare avoir donné et donner à Renaud, comte de Gueldre, son château de Montfort avec les *villæ* Nieuwstadt, Echt, Linne, Vlodrop et autres lieux.

Ce Henri de Gueldre étant le premier qui porta le titre de seigneur de Montfort, on peut croire que Montfort est plus ancien à cause qu'il se trouve dans une contrée où l'abbaye de Susteren, le château de Horn et d'autres anciens châteaux connus du temps du roi Zuentibold, ont existé, et dont les possesseurs





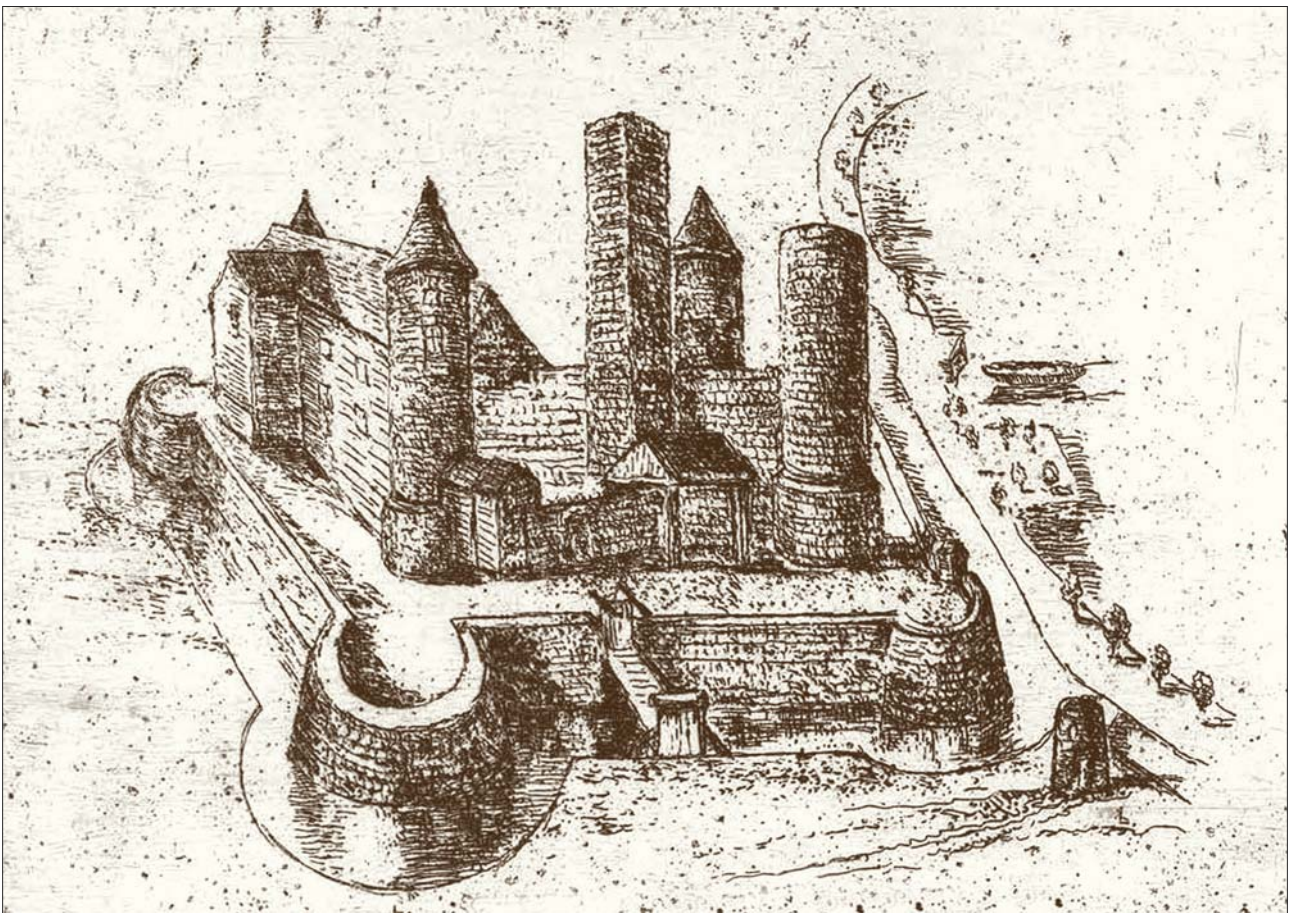
Montfort.

souverains ont figuré dans l'histoire antérieure à celle de l'origine donnée à Montfort.

Les comtes de Gueldre ont tenu souvent leur cour à ce château, à cause de sa situation agréable. Il était très fort, comme le prouvent encore ses ruines, et l'histoire cite, à l'appui de sa forte position, le siège que le château soutint en 1388 contre l'évêque d'Utrecht, qui l'assiégea pendant quatre mois sans pouvoir s'en rendre maître.

La biographie de Henri de Gueldre, comme évêque de Liège, est peu édifiante. Il était fils de Gérard III, comte de Gueldre et de Marguerite de Brabant. Il fut élu évêque de Liège en 1247, titre qu'il porta seul à cause de sa grande jeunesse. En

1248, il vint rejoindre l'armée de l'empereur Guillaume avec ses troupes et assista à la prise d'Aix-la-Chapelle. Après une vie désordonnée et ayant dû renoncer à son évêché de Liège, il fut tué en 1285, dans une



Château de Montfort.

course qu'il était venu faire avec quelques troupes dans le marquisat de Franchimont, comme nous l'avons dit dans la description de Franchimont, au pied de la montagne sur laquelle s'élevaient ces ruines, par un seigneur Thierry l'Ardennois, dont il avait outragé la famille (1). Son corps fut mis dans le tombeau de ses ancêtres à Ruremonde. Après sa mort, sa seigneurie de Montfort passa à son neveu Renaud, comte de





RUINES DU CHÂTEAU DE MONFORT.







Gueldre, et depuis ce moment les comtes et ducs de Gueldre ont conservé eux-mêmes la possession de cette seigneurie. Le 4 décembre 1312, le comte Renaud renouvela les privilèges de Montfort ordonnant que son *Oppidum* aurait les mêmes privilèges que Ruremonde. Ce prince devint fou et fut enfermé dans le château de Montfort avec le consentement de sa femme Marguerite et de ses deux filles Philippine et Isabelle. Ce fait paraît s'être passé vers 1318. Il finit ses jours au même château en 1336. Son fils Renaud II lui succéda dans le gouvernement de la Gueldre, et à celui-ci succéda Renaud III.

Par le traité de Munster, conclu en 1652, il fut stipulé que tous les biens qui avaient été enlevés par confiscation à la maison d'Orange, pendant les troubles des Pays-Bas, lui seraient rendus. Pour indemniser le prince, le roi d'Espagne lui transféra entre autres terres celle de Montfort.

Après la mort de Guillaume III, prince d'Orange, le roi de Prusse prit possession de l'ammanie de Montfort. Elle fut rachetée ensuite par Guillaume V, stadhouder des Provinces-Unies. Aux archives de l'État, à Hasselt, se trouve un manuscrit portant pour titre : *Geometrique delineatio van den voorhof van het casteel Monfort geboorende tot de domeinen van zyne koninblyke. Majesteit in Pruissen*, avec date de 1741. Les armes de l'ammanie de Montfort sont « de gueules au lion d'or ».

## SUR L'OURTHE

Nous allons reprendre notre première promenade, de la partie précédente de cet ouvrage, interrompue par la description des contrées flamandes de la principauté, et nous suivrons les rives de la rivière l'Ourthe, parsemées de souvenirs historiques de l'ancien pays, représenté par des vieux châteaux forts en ruines. Nous partons de Liège en passant par Esneux, dans une vallée charmante où serpente l'Ourthe, bordée des deux côtés par des hauteurs boisées, ayant pour bases des rochers escarpés. C'est sur ces hauteurs que se dressent encore les ruines de quelques demeures seigneuriales du moyen âge, des châteaux forts d'un effet pittoresque dont il est maintes fois fait mention dans les *Annales du pays de Liège*. Nous nous arrêtons dans la commune de Hody à cinq quarts de lieue d'Esneux, devant l'ancien château de Renastienne, plus connu sous le nom de la tour de Poulseur. Le château, en grande partie en ruines, sauf son donjon, s'élève sur une hauteur près de la rive gauche de l'Ourthe, en face de son voisin le château de Montfort qu'on aperçoit de la hauteur de Poulseur. Poulseur appartenait au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle à Macaire de Dammartin de Poulseur, et au XV<sup>e</sup> siècle à Eustache de Dammartin, seigneur de Poulseur. En 1550, Gilles de Soheit en était le propriétaire (2).

La planche détachée ci-après représente le donjon du château avec des restes de son enceinte. C'est une construction carrée qui s'élève au-dessus des autres parties du château qui ont disparues et qu'elle relie au centre des murs du rempart. Sa maçonnerie, très épaisse, présente le caractère du XIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs ouvertures couronnées de tympans de forme triangulaire en pierre, ainsi qu'une petite porte basse de même forme avec pieds droits supportant le tympan, sont percées dans la face nord ou intérieure de la tour. Des lignes horizontales, de petits trous superposés régulièrement du haut en bas qui ont servi probablement à fixer des bois dans la maçonnerie, se voient sur le même côté. La face opposée extérieure porte le même caractère d'ouvertures, excepté qu'il n'y a pas de porte d'entrée au rez-de-chaussée. Une

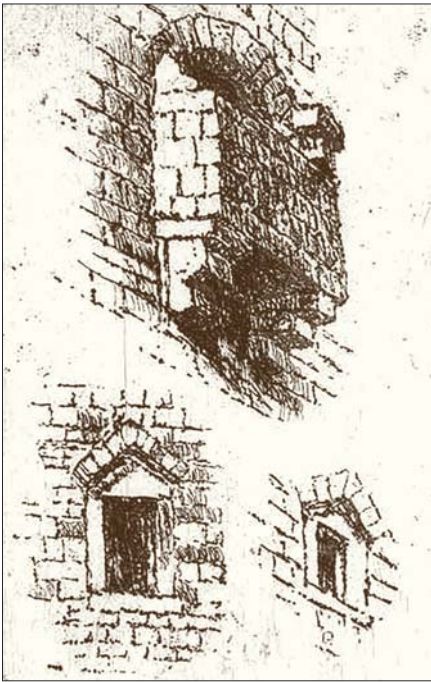
---

(1) Henri de Gueldre fut d'abord enterré dans le bois du château de Monfort, parce qu'il ne pouvait pas être mis en terre bénite, étant excommunié par le pape. Plus tard, après que son excommunication eut été levée, on mit son corps dans le tombeau de ses parents, le comte de Gueldre Gérard III et la duchesse Marguerite de Brabant. Ce tombeau, qui date de 1218, se trouve dans l'église du monastère de Notre-Dame à Ruremomde. Les figures, grandeur naturelle, du comte et de la comtesse reposent sur une dalle à moulures largement profilées que supportent quatorze colonnettes ornant la base du tombeau sur lequel sont couchés les défunts comte et comtesse. Lors de la restauration de cette église, dite le Munster, on découvrit une troisième tombe de Gérard et de Marguerite. On visita ce caveau et dans ce dernier on découvrit des ossements d'un homme de grande taille dont le crâne portait, à l'occiput, une ouverture d'environ cinq centimètres de diamètre, qu'on peut considérer comme résultant d'une blessure. Un auteur, WILHELMUS VAN BERCHEN, dit que l'ancien évêque de Liège a été enterré dans le tombeau de ses parents aux pieds de leurs sarcophages, et nous croyons avec l'auteur de ces notes, M. CREMER, que les ossements découverts ont appartenu au fameux Henri de Gueldre. On pourrait supposer aussi que le squelette avec crâne troué était celui de Renaud de Gueldre dit *de Strydbare*, si SLICHTENHORST, dans son *Histoire de Gueldre*, n'assurait pas que ce comte fût enterré à Gravendal (het Nieuw-klooster), près de Goch, à côté de ses deux femmes Ermgarde et Marguerite en 1321. Marguerite de Brabant fonda le monastère de Ruremonde en 1218 avec son époux, le comte Gérard, qui mourut l'année 1229.

(2) Voici ce que dit HEMRICOURT de Poulseur : « Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, cette tour appartenait à Macaire de Dammartin dit de Poulseur, et à son frère, Gilles de Many-sur-Ourthe. Ce dernier et ses amis, Walthère de Corswarem et le chevalier Wéry de Walcourt, sire de Harzé, passaient pour les plus vaillants chevaliers des rives de la Meuse. Quoique Gilles eut passé la plus grande partie de sa vie dans les tournois et dans tous les nobles exercices du métier des armes, il laissa une grande réputation de galanterie. Peu d'années après, la tour de Poulseur appartint au noble damoiseau Denis Corbeau de Poulseur, seigneur de Fraipont, bourguemaitre de Liège en 1483. L'an 1500, Poulseur et la seigneurie étaient la propriété de Gilles de Sohet. »



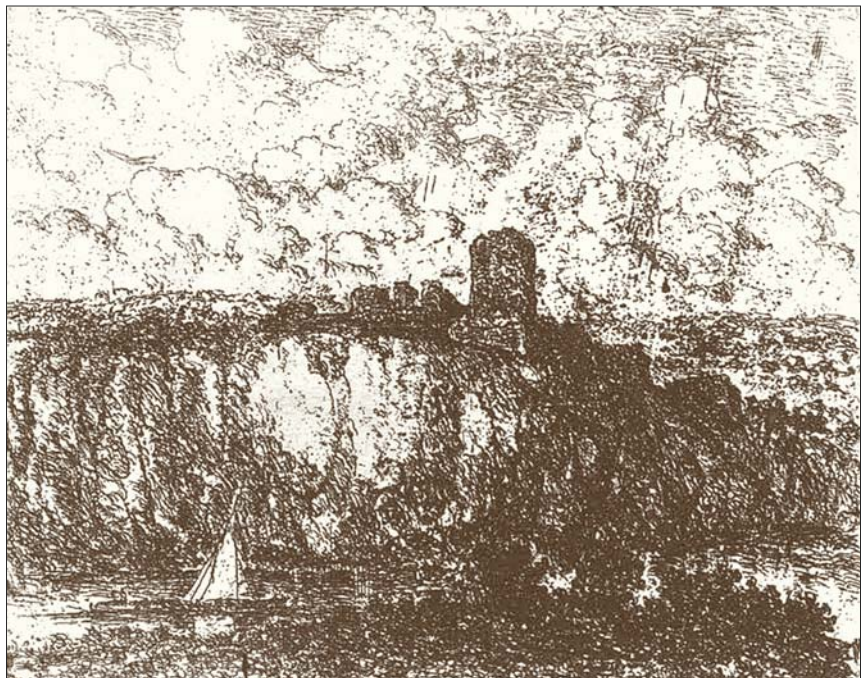
guérite en encorbellement est fixée sur la face à droite du donjon sur laquelle elle avance. La gravure dans le texte en donne la figure avec deux fenêtres ou ouvertures percées dans les murs. Le mur qui ceint le château est sur un plan carré et encore percé de trous avec une petite porte flanquée de meurtrières qui y donne accès et dont le tympan est enlevé. N'oublions pas de dire qu'une deuxième guérite ressort d'un mur en ruines qu'on voit du dehors à droite de notre tour ; celle-ci est toute vide à l'intérieur, tous les étages en étant enlevés. Ils sont encore indiqués par deux cheminées dont il reste quelques vestiges, à chaque étage. Poulseur faisait partie du comté de Logne dont nous parlerons après avoir mentionné le château le plus proche de Poulseur situé en face sur la rive opposée de l'Ourthe ; il s'agit d'un second Montfort qu'on ne doit pas confondre avec le château de Montfort de Henri de Gueldre.



Détails de la tour.

Les ruines du château de Montfort-sur-l'Ourthe, dont nous donnons le croquis sur cette page, n'existent malheureusement plus. On a tant et si bien rongé sa base — des rochers calcaires dont on fait de la chaux —, que ses derniers vestiges ont roulé dans la vallée. Sa destruction, il est vrai, date de loin, mais ce qui restait de ses murs aurait dû être respecté surtout de nos jours où les arts et les sciences ont mieux compris qu'autrefois la valeur de ces vieux témoins de notre histoire et ces spécimens d'une architecture particulière. Montfort était situé dans le ban ou juridiction d'Esneux, sur la droite de l'Ourthe. Ses murs étaient d'une hauteur et d'une épaisseur extraordinaires et auraient pu rester encore longtemps debout si, comme nous venons de le dire, on n'avait pas sapé sa base et utilisé les rochers pour en faire de la chaux. Les habitants

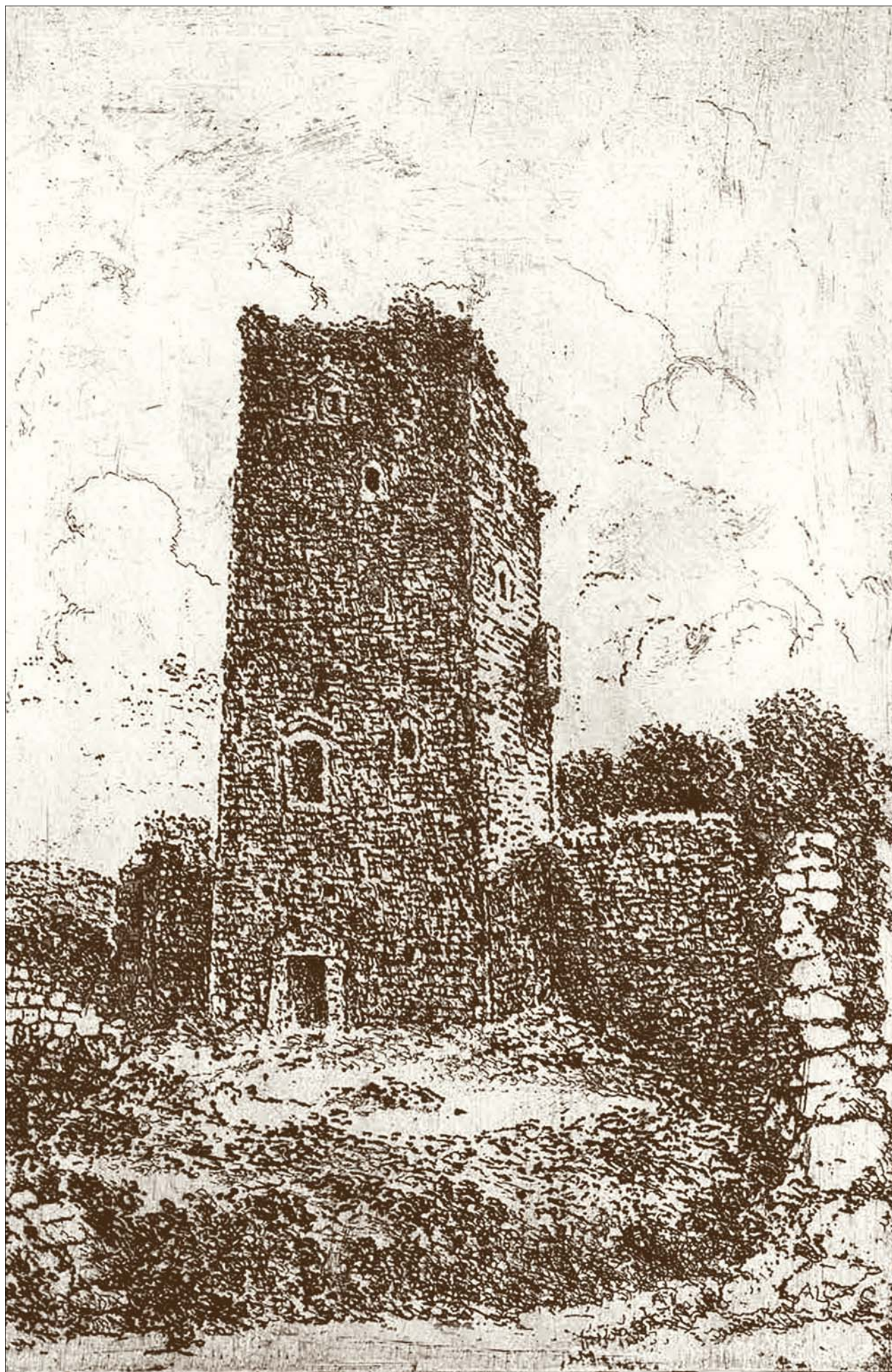
des environs lui attribuaient une origine fabuleuse en disant que le château avait été là demeure des quatre fils Aymon, prétendus princes en Ardennes du temps de Charlemagne. À proximité de Montfort, on a trouvé, il y a une cinquantaine d'années, une cotte d'armes et des boulets en pierre, dont les plus gros ont 50 centimètres de diamètre. La place fut prise par les Liégeois en 1281, et passa ensuite à Guillaume d'Asteren, qui épousa Isaude de Dammartin de Warfusée en 1427. En 1447, Montfort appartenait à Renaud d'Argenteau, seigneur de Houffalize, qui l'avait engagé à Henri Groulan, sire d'Oupeye, Henri Chantrène, etc.



Montfort-sur-l'Ourthe.

Henri Chantrène, châtelain de Montfort, ayant fait appréhender François Chaptel et autres Liégeois on ne sait pourquoi, la cité les réclama ; mais le châtelain demanda une rançon si exorbitante que le peuple prit les armes et alla attaquer le château avec une vigueur telle qu'il allait être forcé, lorsque Renaud d'Argenteau, sire de Houffalize, et Henri Groulan, sire d'Oupeye, à qui le premier l'avait engagé, vinrent l'offrir à la ville, de peur qu'il ne fût rasé ; on accepta l'offre du consentement de l'évêque et du chapitre, et après en avoir pris possession, on le remit à ces deux seigneurs, à certaines conditions en faveur de la ville de Liège. En cas de non-exécution de ce contrat, le château tomberait avec la seigneurie de Fraiture en la puissance de la ville. Lesdits seigneurs reprirent possession du château, et la cité conserva son droit sur la place.





DONJON DE POULSEUR.





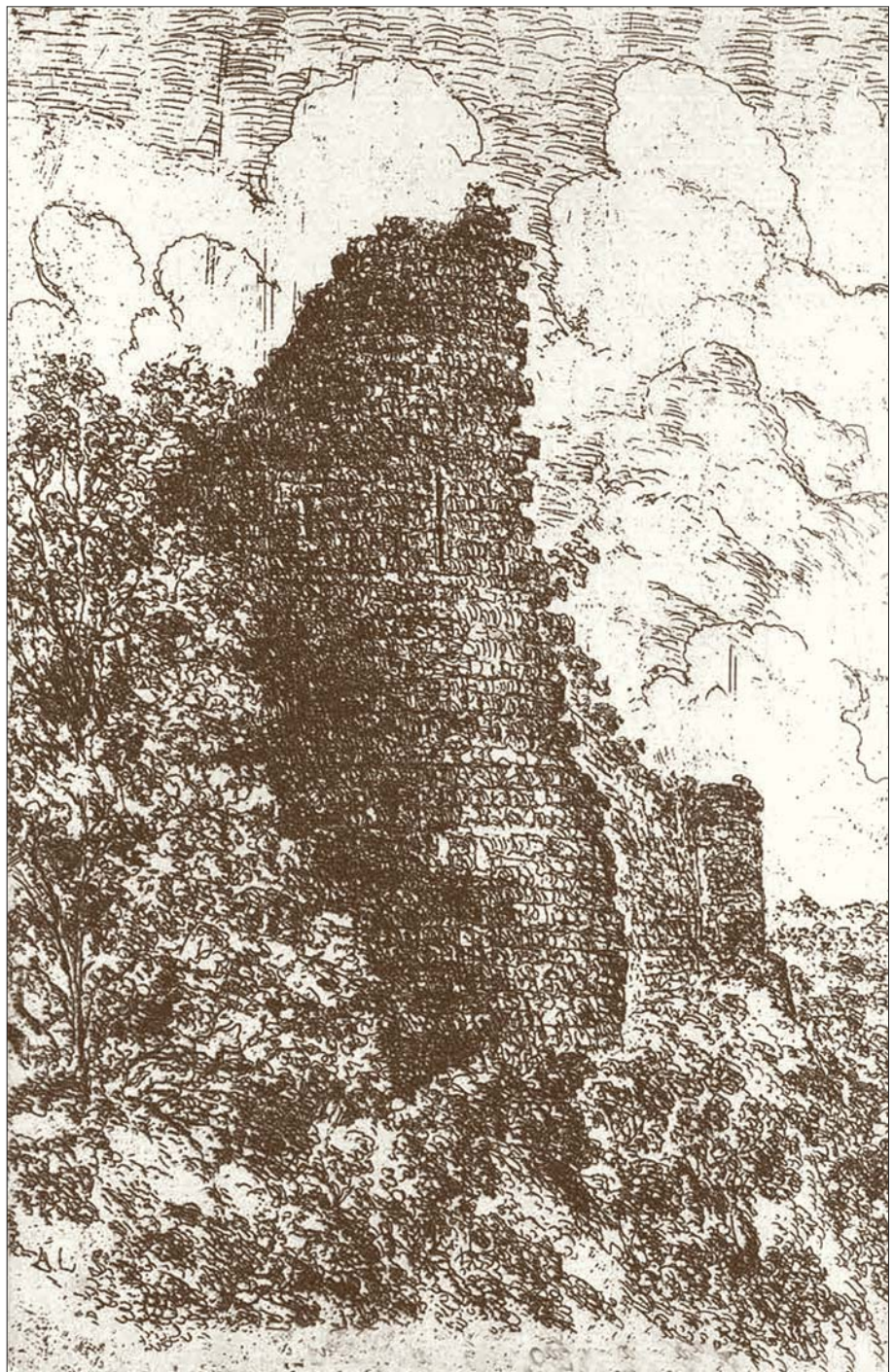


C'est au château de Montfort que furent emmenés le seigneur Horion et Thierry Desart et où ils finirent leurs jours en 1488. Après que la paix fut conclue entre l'évêque et les comtes de la Marck par le mariage de Marguerite, fille de Jacques, comte de Hornes, frère de l'évêque avec Evrard de la Marck, le 13 décembre 1492, l'évêque et les États du pays portèrent des ordonnances touchant les gardes des châteaux de Logne et de Montfort, de la Rochette et de Seraing, en date du 15 février 1494. Ces ordonnances furent mises en garde de lois par les échevins. Les Luxembourgeois, unis aux Brabançons, allèrent, au mois de juillet 1495, attaquer Montfort et s'en rendirent maîtres ; le château fut brûlé et est resté démoli.

La vue de Montfort a été prise de la hauteur et de l'intérieur du château fort de Poulseur, avec lequel, d'après une légende, il aurait communiqué anciennement par un souterrain.

## RUINES DU CHÂTEAU DE LOGNE

Sur la même rive de l'Ourthe, on voit encore les ruines du château fort de Logne. Le château est situé entre cette rivière, qui lui sert de fossé, et une autre petite rivière, la Lambrée, qui le contourne à l'est. On s'y rend en remontant le cours de l'Ourthe jusqu'à l'extrême limite de la province de Liège, près du village de Bomal, où ses ruines se présentent sur une hauteur rocheuse baignée par la rivière que nous venons de nommer. Là, on se trouve dans l'ancien pays de Stavelot, ancienne principauté avec abbaye dont le chef, l'abbé de Stavelot, était prince du Saint-Empire et comte de Logne. Le comté de Logne avait une haute cour féodale et allo-diale et comprenait une vingtaine de villages, dont Vieuxville, My, Ferot et Ozo étaient préposés à la garde du château. L'histoire du château remonte à une date très éloignée puisqu'il en est fait mention dans un acte de donation de l'année 915. Il est dit, dans ce diplôme, que du temps de Gislebert, abbé de Stavelot, les époux Héribert et leur fils Bomalde donnèrent au monastère, en précaire, un manoir situé dans le comté de Logne au lieu nommé



Ruines de Logne.



*Ville* avec terres arables et seize serfs. En 1137, l'empereur Lothaire II confirma la donation du château de Logne à l'abbé de Stavelot. Le 5 juin 1138, l'abbé Wibolde y construisit une nouvelle tour et répara les autres édifices du château, lequel il accorda à Nicolas, sous condition que ses héritiers seraient *familia ecclesiae*. L'empereur Conrad III en confirma la propriété à l'abbaye la même année, donation qu'il confirma de nouveau en 1140,- avec la clause que ce château avec la *ville*, bâtie par l'abbé Wibolde au pied de la montagne, appartiendrait audit monastère. Waleram, duc de Luxembourg, qui tenait la vouerie de Logne de son épouse Ermesinde, se servait comme ses prédécesseurs de ce château, dont ils s'étaient emparés pour opprimer le pays. En 1227, l'abbé de Stavelot, Frédéric de la Pierre, obtint de l'empereur Henri, une sentence qui obligea Waleram à le restituer. En 1300, le château de Logne tomba par trahison entre les mains de la maison de Luxembourg, mais neuf ans après l'empereur le restitua à l'abbé, sous condition de ne pas y entretenir des gens de guerre qu'en cas d'une défense nécessaire. L'abbé de Stavelot, Jean Geusaine, ayant mal géré les affaires de son monastère, fut obligé, en 1427, d'engager le château au comte Éverard de la Marck avec toutes ses dépendances, ce qui causa de grands malheurs au pays. En 1479, les troupes de l'archiduc Maximilien, commandées par le prince d'Orange, s'emparèrent de presque toutes les places fortes occupées par Guillaume de la Marck, et Logne, étant du nombre, allait être miné pour le faire sauter quand il fut sauvé au prix de 10.000 florins du Rhin. En 1489, Jean de Hornes battit les troupes de Robert de la Marck dans les plaines de Zonhoven, lui fit plusieurs prisonniers parmi lesquels Jennin Battru, qui détenait le frère de l'évêque dans le château de Logne et par composition ils eurent tous deux leur liberté. En 1521, Robert de la Marck, ayant déclaré la guerre à l'empereur Charles Quint, le comte Henri de Nassau vint faire le siège du château. Il plaça douze bouches à feu sur la hauteur de Herbet et huit sur celle de Vieuxville. Ce feu réduisit la garnison de Logne au silence et le château se rendit à discrétion. La plupart des brigands qui la composaient furent pendus aux créneaux du château, que le vainqueur démolit de fond en comble et l'empereur le vendit en cet état à l'abbé de Stavelot par acte du 14 mai 1521.

Logne se présente avec son enceinte, quand on arrive de Liège, sur une élévation rocheuse le long de la rivière qui coule au pied de la forteresse. Notre gravure représente cette face du château ayant sur le premier plan une forte tour ronde que relie, à l'angle opposé, une seconde tour sur les substructions de son rempart vu en raccourci ou de profil. Pour visiter son intérieur, on doit faire un détour et chercher un sentier praticable afin d'arriver au sommet du château qui était défendu par trois enceintes dont on découvre les débris successivement en escaladant la montagne. Tout est effondré dans ces ruines datant déjà de près de quatre siècles et ce qui est resté debout du vieux manoir se borne à la tour en ruines représentée sur notre gravure à l'angle occidental de son rempart ; son pendant termine le mur à l'angle opposé. Les souterrains de Logne existent encore et sont pour la plupart creusés dans le roc ; pour les visiter, il faudrait d'abord déblayer leurs orifices.

Logne est situé dans un paysage très pittoresque et fort accidenté. De sa hauteur et de celles qui l'environnent, la vue est enchanteuse. Dans la vallée, la rivière offre des motifs superbes pour les paysagistes, surtout un bloc de rochers qui surplombe l'Ourthe et force la rivière à prendre un autre cours. Ce morceau de roc est d'un grand caractère et constitue à lui seul tout un tableau pour le pinceau du paysagiste. Nous sommes à Logne, tout au bout de la province de Liège, et nous allons retourner sur nos pas pour entrer dans l'ancien Condroz par les environs de la tour de Poulseur.

## DANS LE CONDOZ

En quittant l'Ourthe, la pittoresque rivière, nous dirigeons notre promenade vers l'ouest dans le Condroz et nous rencontrons des endroits encore riches en vieux édifices que nous voudrions dessiner si les bornes, que nous nous sommes tracés pour ce travail, ne nous interdisaient ce plaisir. Nous nous promettons cette jouissance pour un autre moment et nous hâtons nos pas pour arriver à l'ancien monastère des Templiers, dont le village s'appelle Villers-le-Temple. Situé à deux lieues à l'est de Huy, Villers-le-Temple est une commune de Nandrin, ci-devant pays de Liège (Bas-Condroz). Les anciens bâtiments de ce monastère, dont il reste encore deux tours et une partie du mur qui les entourait, font le sujet de notre gravure détachée dessinée sur les lieux. Le monastère appartenait d'abord aux chevaliers du Temple, dont la suppression fut ordonnée par une bulle du pape Clément VI, en date du 3 avril 1312 ; ces chevaliers ont donné à cet endroit le surnom de le Temple. On voit encore dans l'église du village une pierre tombale, sur laquelle est gravée la figure du fondateur de la maison, Girard de Villers, avec le millésime de MCCLXXIII.



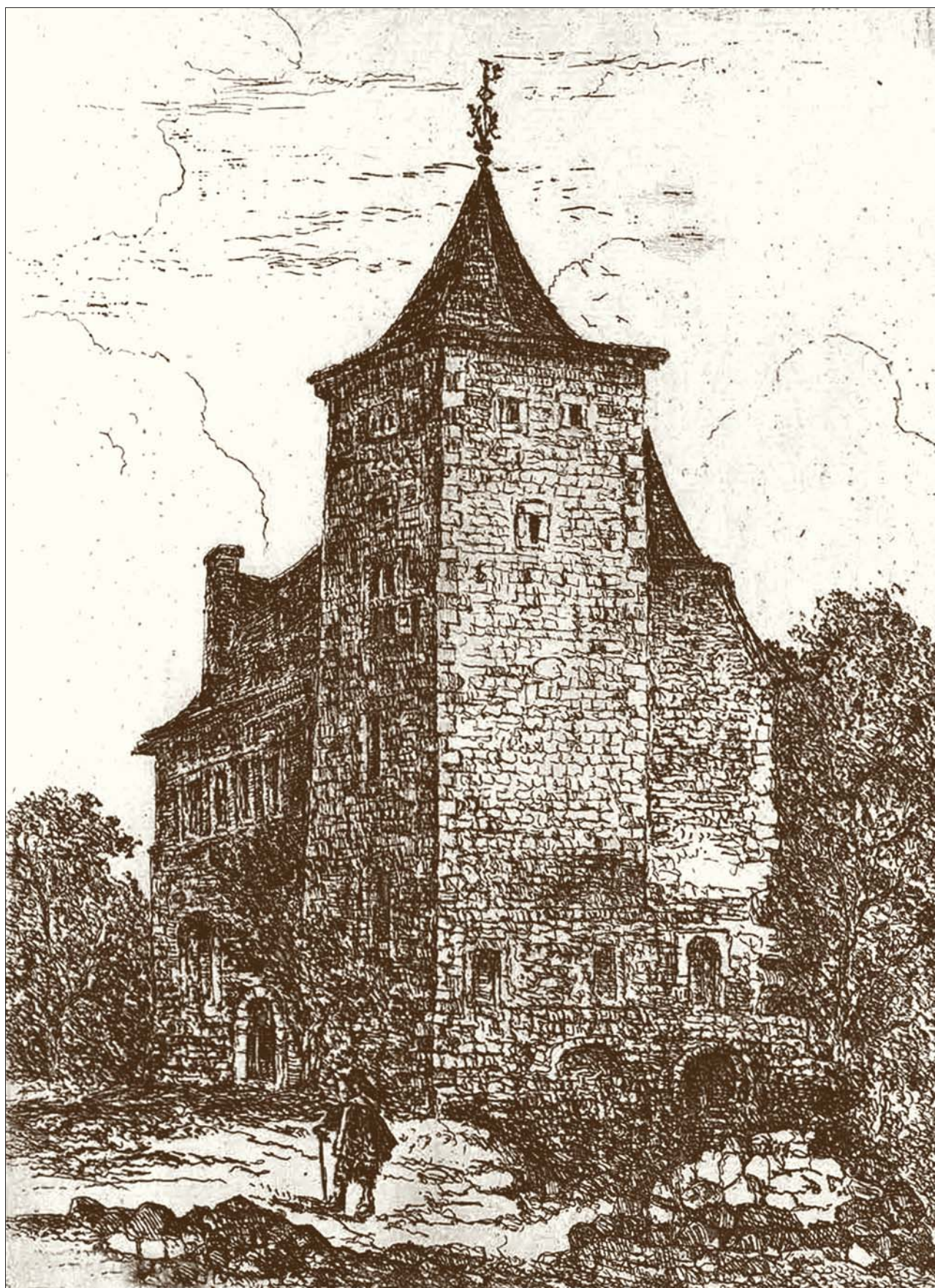


VILLERS-LE-TEMPLE.









CHÂTEAU LATOUR À VILLERS-LE-TEMPLE.







Après la suppression de cet ordre, en 1307, sous l'autorité du pape Clément V, les biens des Templiers passèrent dans le pays de Liège aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dits chevaliers de Malte. D'après une charte de Pierre Vigonis, chanoine de Liège et archidiacre du Condroz, en date de 1370, Parfondrieu était, cette année, commandeur de Villers-le-Temple. Des chevaliers de Malte, de Saint-Jean de Jérusalem, qui succédèrent aux templiers, deux chevaliers, Nicolas de Seure et Jacques de Roussi se disputèrent cette commanderie en 1565 ; ayant été entendus dans le Conseil privé de l'évêque Gérard de Groesbeck, ils furent renvoyés devant leur juge compétent, et en attendant que le procès fût jugé, l'évêque nomma Otton de Briamont, administrateur de cette commanderie.

Il y a une dizaine d'années, on trouva, dans l'intérieur près du mur de l'enceinte du monastère, le tombeau d'un chevalier, son épée et des monnaies d'or et d'argent.

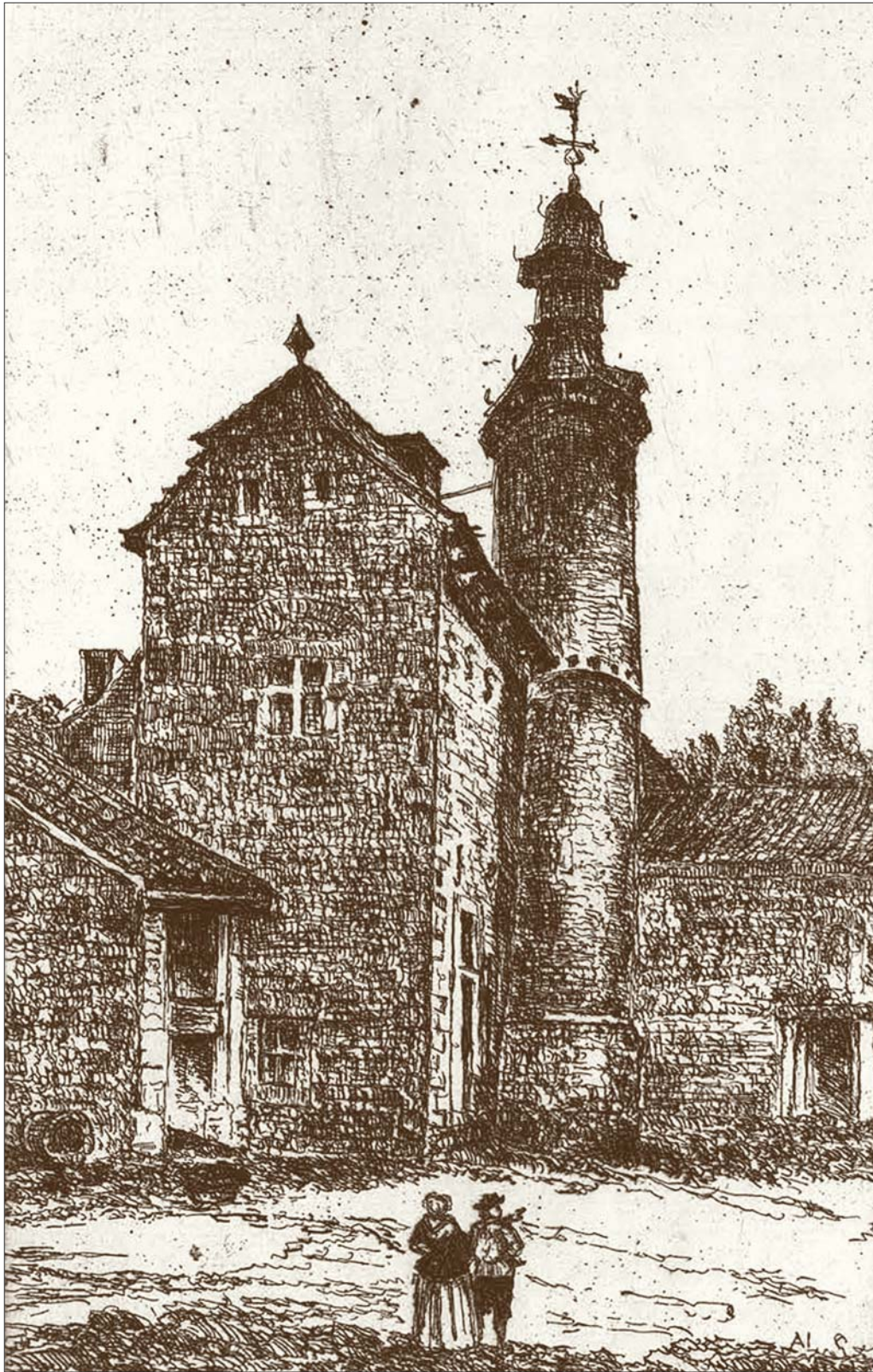
Notre gravure représente deux des quatre tours qui s'élevaient contre les bâtiments du monastère, les deux autres ayant été démolies de nos jours. Celle qui se trouve contre le mur de ceinture porte le caractère du XIII<sup>e</sup> siècle, l'autre, bâtie en briques, est octogone et se trouve isolée ; elle date du XVI<sup>e</sup> siècle et aura fait partie des constructions démolies. Le reste des bâtiments a disparu pour faire place à une maison de campagne, avec ferme et un grand jardin. Notre dessin est fait sur les lieux et gravé sur la planche détachée ci-contre. SAUMERY, dans ses *Délices*, décrit le monastère comme suit : « Une vaste basse-cour destinée aux usages du fermier — ces bâtiments existent encore et servent aux mêmes usages — renferme tous les bâtiments qui peuvent lui procurer quelque aisance. On entre dans une autre cour où est le corps du château. C'est un gros édifice de forme carrée, flanqué de quatre tours. Il renferme lui-même une cour riante et spacieuse, par où on entre dans plusieurs grandes salles qui, avec la cuisine et autres offices, composent le rez-de-chaussée. Une chapelle existait dans la même enceinte, dans le style ancien, louée pour son « grand air ». Nous ajouterons à cette description qu'à l'endroit où a été déterrée la tombe du chevalier, avec son épée, se trouvait la chapelle de Villers-le-Temple, qui datait probablement du temps des chevaliers du Temple, mais dont aucun vestige n'a été aperçu lorsque nous avons dessiné les deux tours, seuls restes, avec les bâtiments de la ferme, de ce monastère.

Tout près de Villers-le-Temple se trouve un château, avec tour carrée massive, qui s'appelle *Château Latour*, représenté ci-contre. La tour est une construction plus ancienne que le corps de bâtiment auquel elle est comme adossée. Elle date probablement du temps où Villers était occupé par les Templiers, mais elle a subi des modifications et un bâtiment qu'elle reliait du côté où nous avons pris notre vue venait d'être démoli peu de temps avant que nous ayons pris notre dessin. Le corps de logis du château est du XVII<sup>e</sup> siècle ou transformé dans le goût de ce temps et bâti en briques rouges avec une porte en plein cintre qui donne accès à l'intérieur. La base de cette face du bâtiment est en pierres de taille ; elle est percée d'une fenêtre en plein cintre, tandis que les fenêtres du premier étage sont rectangulaires dans leurs cadres de la même pierre dite de Namur. Le château était entouré d'eau, mais ses fossés ont été comblés et transformés en jardins. Son intérieur est d'un aspect agréable. Un corridor spacieux donne accès aux pièces du rez-de-chaussée, dont le fond est garni d'un grand bassin en pierre orné d'un écusson très fruste avec une fontaine à côté. La porte d'entrée de la première pièce, à droite, est décorée d'un écusson au-dessus de son chambranle, avec la devise : *La paix à cette maison*, et porte la date de 1634. Dans le salon, l'ancienne cheminée a disparu ainsi que celle de son pendant qui lui fait face. Un escalier magnifique, large et commode, en bois de chêne conduit au premier étage, composé de deux vastes chambres qui ont conservé leurs grandes cheminées du XVII<sup>e</sup> siècle, ornées d'écussons. La cheminée de la pièce à gauche est décorée d'un portrait de militaire cuirassé avec cadre ovale en bois sculpté et évidé. On nous disait qu'il représentait un général Van der Linden ; l'époque du tableau est le XVII<sup>e</sup> siècle. N'oublions pas de dire que le toit du château Latour était orné de deux tourelles dont nous n'avons plus trouvé de vestiges lorsque nous avons dessiné ce vieux manoir.

Nous quittons Villers-le-Temple et son voisin le château Latour, pour descendre la hauteur sur laquelle les Templiers avaient assis leur monastère. Cet endroit, qu'ils ont rendu à la culture, est un beau pays, fertile et bien cultivé, où on rencontre de grandes fermes qui ont l'air de châteaux, devant lesquelles nous passons en dirigeant nos pas vers les rives de la Meuse. Les environs de Villers offrent en fait de vieux châteaux des spécimens très remarquables dont l'ancien château d'Abée n'est pas le moins curieux. Nous cheminons par des bois sur une grande et large route dont la vue plonge dans la vallée de la Meuse pour atteindre le pont qui se trouve sur cette rivière à Ombret. Un castel de modeste apparence nous arrête au pied de la colline que nous venons de descendre et, dans une prairie riante, s'offre à notre vue une ferme qui fut jadis un petit château qu'on appelle *Au Pré*, et dont les fossés ont été comblés ; ce bien fut nationalisé à la fin du siècle dernier. Nous ne pouvons résister au plaisir de dessiner ce manoir de quelque che-



valier du XVII<sup>e</sup> siècle et la gravure qu'encadrent ces lignes le rend dans toute sa simplicité. Le corps de logis est protégé par une tourelle svelte, coiffée d'une toiture de caractère imitant les toitures chinoises, mode d'architecture introduit dans ce pays par les jésuites qui ont évangélisé la Chine aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup>



Au Pré à Ombret.

siècles. L'ensemble de ce castel est charmant et il mérite bien d'être conservé pour l'art et pour l'histoire du pays de Liège. Situé près de l'endroit où anciennement se trouvait la Voie romaine et l'ancien pont sur la Meuse, il remplace évidemment une ancienne villa ou fort d'une époque reculée.





HÔTEL D'OUTREMONT À HUY.







## À HUY

Nous quittons *Au Pré*, situé dans le village d'Ombret et nous passons la Meuse à l'endroit où un pont ancien a fait place au pont actuel. Ombret était anciennement dépendant de l'église collégiale d'Amay, bourg situé en grande partie sur la rive opposée de la Meuse. La route de Liège à Huy, traverse ce bourg et l'ancienne chaussée romaine parcourt une partie de la commune en s'arrêtant à Ponthière, devant un gué, où pendant les basses eaux de la rivière on aperçoit encore des vestiges d'un pont entre Ombret et Ponthière.

Nous approchons de la ville de Huy, la plus intéressante ville de l'ancienne principauté après Liège, à cause de sa situation accidentée et pittoresque et de ses anciens édifices, parmi lesquels plusieurs monuments religieux et civils, méritent l'attention des artistes et des archéologues.

Nous ne nous proposons pas de décrire ou de dessiner l'ensemble de Huy, but que nous ne pourrions atteindre sans dépasser les limites de ce travail, mais nous dessinerons, en les élucidant avec des notes, ses monuments les moins connus, en faisant un choix parmi les édifices anciens qui nous attacheront le plus. C'est ainsi que nous commencerons par le péristyle du palais de justice de la ville, l'ancien couvent des frères mineurs qui fait le sujet de cette planche. Cet ancien couvent des frères mineurs a eu l'origine suivante. Les frères s'établirent à Huy, vers l'année 1234, près de la porte Saint-Léonard, puis, ayant reçu en don un terrain situé rue des Chevaliers, à l'endroit dit « Montre de la libéralité du sire Rubin de Saint-Martin », ils s'établirent sur la colline actuelle en 1244 et y bâtirent leur couvent avec une chapelle dédiée à sainte Agnès. Le fondateur de leur couvent mourut en 1254, et fut enterré devant le sanctuaire de l'église où le continuateur de l'histoire de Huy, MÉLART, dit avoir lu son épitaphe avec la date de 1254.

L'édifice qui existe actuellement date de 1662 ; c'est une construction dans le goût de la Renaissance ; la présente gravure en donne une idée. Les galeries qui entourent le préau sont d'un grand style et très pittoresques dans leur ensemble. Au commencement de ce siècle, l'église du couvent fut transformée en écurie pour les armées des Alliés, et en 1837 on y installa la gendarmerie. L'édifice se trouve sur une hauteur de la colline primitive qui fut donnée aux moines au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle ainsi que nous venons de le dire. De cette élévation, on a une vue charmante sur la ville avec ses monuments construits sur les hauteurs et dans les parties basses de la cité, ce qui donne à Huy un cachet particulier qu'on ne trouve guère dans d'autres villes de la Belgique.



Péristyle du couvent des Récollets à Huy.



On monte au péristyle que nous avons dessiné par quelques marches qui touchent à cet avant-corps de l'édifice, pavé à grandes dalles et dont le mur de face est décoré d'une grande plaque en pierre sculptée, représentant des armoiries, probablement d'un bienfaiteur du couvent, avec date de 1656. Ce péristyle est l'œuvre de l'architecte Martin de Liverlo, dont la pierre sépulcrale se trouve au milieu du chœur de l'église. MÉLART dans son *Histoire de la ville de Huy*, écrit que les habitants avaient le droit de s'assembler dans ce couvent pour traiter des affaires de la ville. Chaque métier y avait sa chambre. Ce droit fut restreint, en 1666, par l'évêque Maximilien, Henri de Bavière, à la seule assemblée où il s'agit d'élire les bourguemaîtres.

De ce point culminant de Huy, nous descendons vers les parties basses où nous nous arrêtons devant un ancien hôtel du XVI<sup>e</sup> siècle, construit dans le goût de la Renaissance flamande. Nous entrons dans la cour de cet hôtel que contournent les vieux restes de l'édifice, qui fut une demeure seigneuriale, notamment de la famille d'Oultremont. Une élégante tourelle à facettes coupées par zones et couronnée d'une toiture dans le même goût, s'élève contre une des ailes de l'hôtel. Sa construction est en briques compartimentée de moulures en pierre dure et percée de fenêtres à cadres de la même matière, fermées en haut par des moulures en forme d'anse de panier. Une pierre sculptée, incrustée dans le second panneau représente les armes de la famille d'Oultremont avec le mot OVLTRÉMÔT et la date de 1559. Cette tourelle et quelques parties de l'ancien édifice sont de précieux modèles de l'architecture du temps, qu'il faudrait conserver, ainsi que la maison située en face de celle-ci, construite en pierres de taille de la même époque.

Nous parcourons une partie de la ville, dont les places publiques ont un cachet particulier, en nous dirigeant vers la Meuse. Chemin faisant, nous saluons le portail gothique de l'église primaire de Notre-Dame, dont le tympan ogival au-dessus de l'entrée nous arrête et excite notre admiration ; ce joyau de sculpture ogivale est encore pur et vierge de tout grattage et de couleur ; nous faisons des vœux pour qu'on ne touche pas à ces vénérables reliques dues au génie d'un de nos anciens sculpteurs. Il continuera, nous l'espérons, à servir de type aux sculptures de cette époque, tant d'autres œuvres décoratives anciennes ayant été abîmées par les restaurateurs de nos jours. Nous n'essayerons pas d'en faire une description, une peinture ou une gravure seule pourrait donner une idée des beautés, de la richesse et de la puissance de ce tympan palpitant de vie et de couleur.

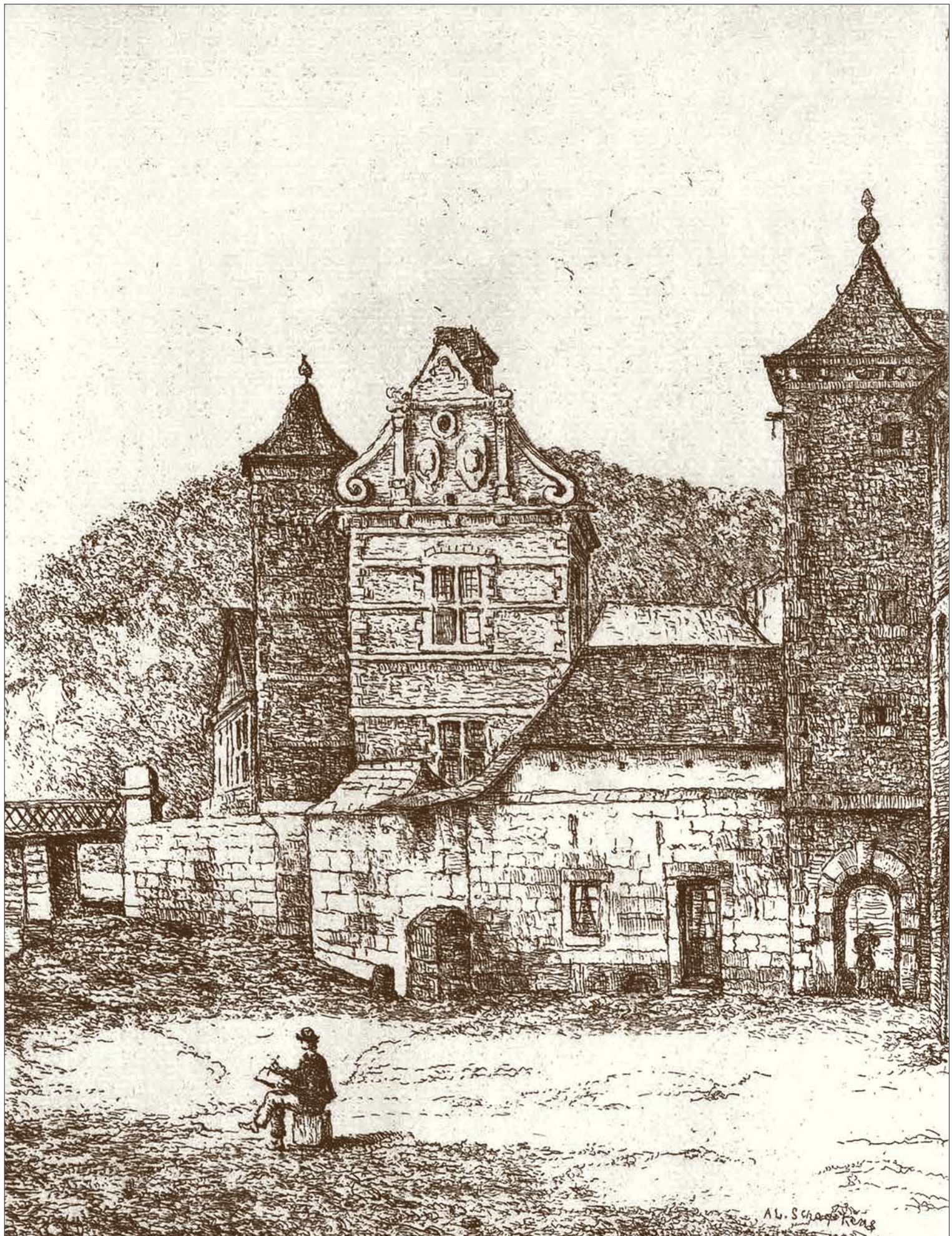
Nous passons le pont sur la Meuse et sur la rive gauche, au quai près de l'eau, nous nous reposons pour prendre une vue d'un groupe de bâtiments anciens qui regardent le pont que nous venons de passer. Ce bâtiment est communément appelé la *Batta* et servait anciennement de refuge à l'abbaye de Val-Saint-Lambert, près de Liège. C'est une construction du XVII<sup>e</sup> siècle dans le style flamand, en briques renforcées de bandes et ornées de pilastres en pierre. Dans le fronton, on voit deux écussons armoriés, dont les figures héraldiques ont disparu sous le marteau destructeur au siècle précédent. Dans le fond, une hauteur boisée qui donne à ce groupe un aspect agréable, ajoute à la pittoresque situation de ce refuge que la Meuse vient baigner lors de ses crues hivernales. L'abbaye de Val-Saint-Lambert était située sur la même rive et près de Seraing, dans une situation riante aux bords de la Meuse. La communauté de ces religieux avait d'abord été établie en 1192, au bord de l'Ourthe, dans un endroit nommé Rosier, mais ce lieu étant trop agreste, l'évêque Hugues de Pierrepont construisit l'abbaye à l'endroit près de la Meuse où actuellement se trouve encore l'édifice qui sert de manufacture de cristaux.

Nous devons faire remarquer, à propos de l'hôtel d'Oultremont, que l'ancien bailliage d'Antheit, village situé à proximité de Huy, sur la rive gauche de la Meuse, a eu pour dernier bailli un comte d'Oultremont, et qu'il nous semble que l'hôtel, que nous avons reproduit, servait d'habitation à ces seigneurs.

## CHÂTEAU D'OULTREMONT

Nous quittons les vieux murs de Huy et la rive gauche de la Meuse pour diriger nos pas vers l'ancienne Hesbaye en saluant de loin les ruines du château de Moha, situées à une lieue de Huy, que nous laissons sur notre gauche. Nous sommes dans un paysage accidenté, entrecoupé de collines et de terrains bas, que nous traversons pour atteindre le château d'Oultremont, dont notre gravure détachée rend l'antique et sévère aspect. Oultremont se trouve dans la commune de Warnant à deux lieues de Huy, dans une plaine, sur un plateau relativement élevé. Un chemin de village, bordé par les haies des vergers, conduit directe-





REFUGE DU CHAPITRE DE SAINT-LAMBERT.



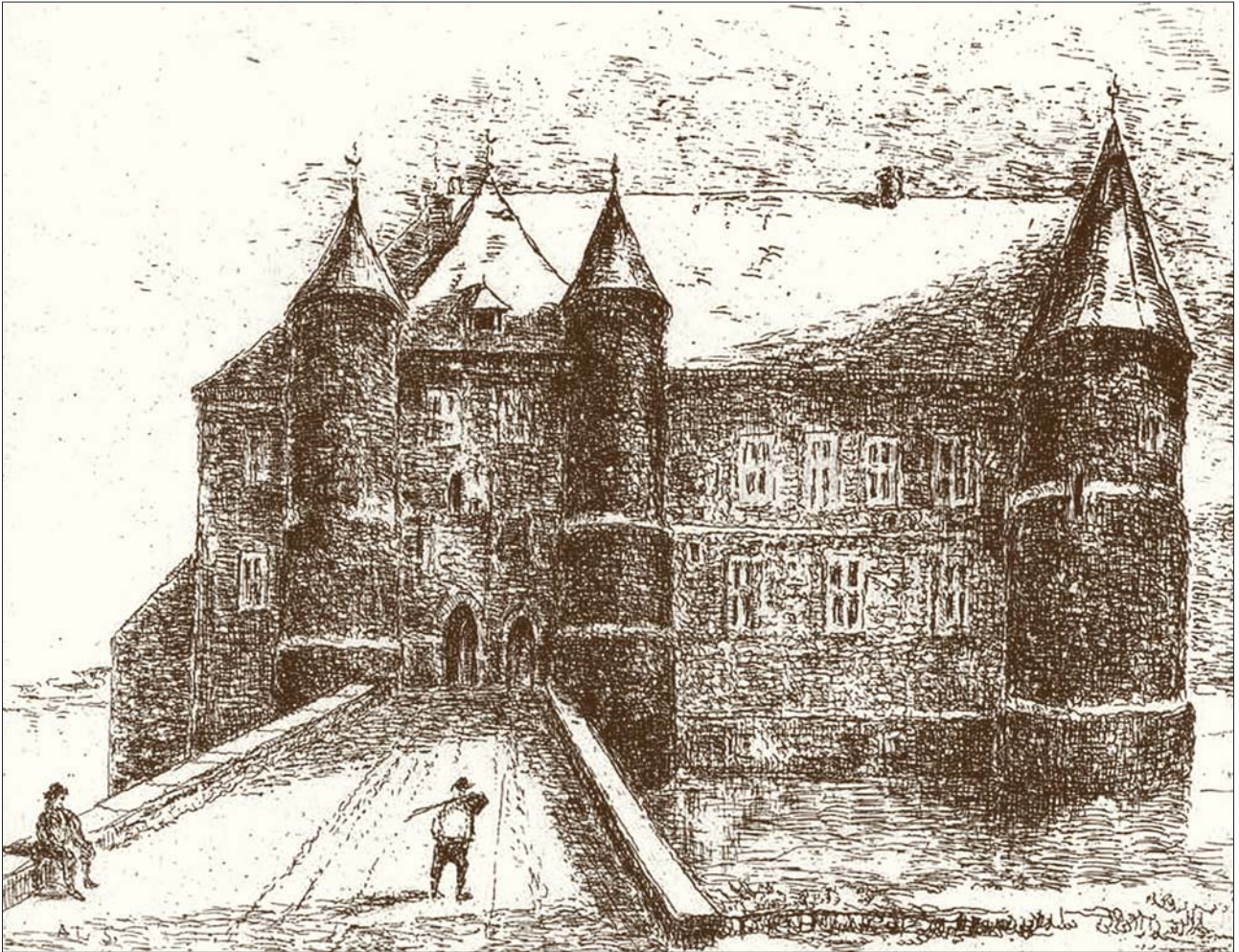


VUE DU CHÂTEAU D'OULTREMONT.



ment à la porte du château qui est encore entouré de plantations. À trente minutes de distance de là coule la rivière la Mehaigne, dont les rives plus ou moins élevées sont couvertes de prés ou de bois et qui indique le chemin vers Fallais, serpentant à gauche du promeneur qui se rend à ces deux châteaux. Il est plusieurs fois question des Hustin d'Oultremont dans HEMRICOURT, ainsi que dans LOYENS qui cite un Jean Hustin d'Oultremont, maître de la cité de Liège en 1491. Un chevalier, Amel de Warnant, épousa Catherine d'Oultremont et mourut en 1336. De ce mariage sont sortis plusieurs enfants, dont l'un ayant en partage le château d'Oultremont en prit le nom, en postposant celui de Warnant dont il était issu.

À droite en entrant se trouve la chapelle du château dans laquelle est inhumé, sous un mausolée, le prince-évêque Charles d'Oultremont, qui avait sa résidence d'été au château de Wégimont, que possède encore un de ses arrière-neveux, le comte Jean d'Oultremont de Wégimont. Charles d'Oultremont succéda



Château de Fallais.

à Jean-Théodore de Bavière dans le siège épiscopal de Liège en 1763 et gouverna la principauté jusqu'en 1771. Il était né au château de Warfusée, où il mourut subitement le 22 octobre 1771.

Nous sommes sur le chemin qui conduit à Fallais, en continuant notre promenade vers le nord par la route qui mène à Tirlemont.

Le château de Fallais se trouve dans la commune de ce nom sur la route de Huy à Tirlemont, à deux lieues et quart de Waremme. La Mehaigne arrose le village et est alimentée par deux ruisseaux qui s'y perdent.

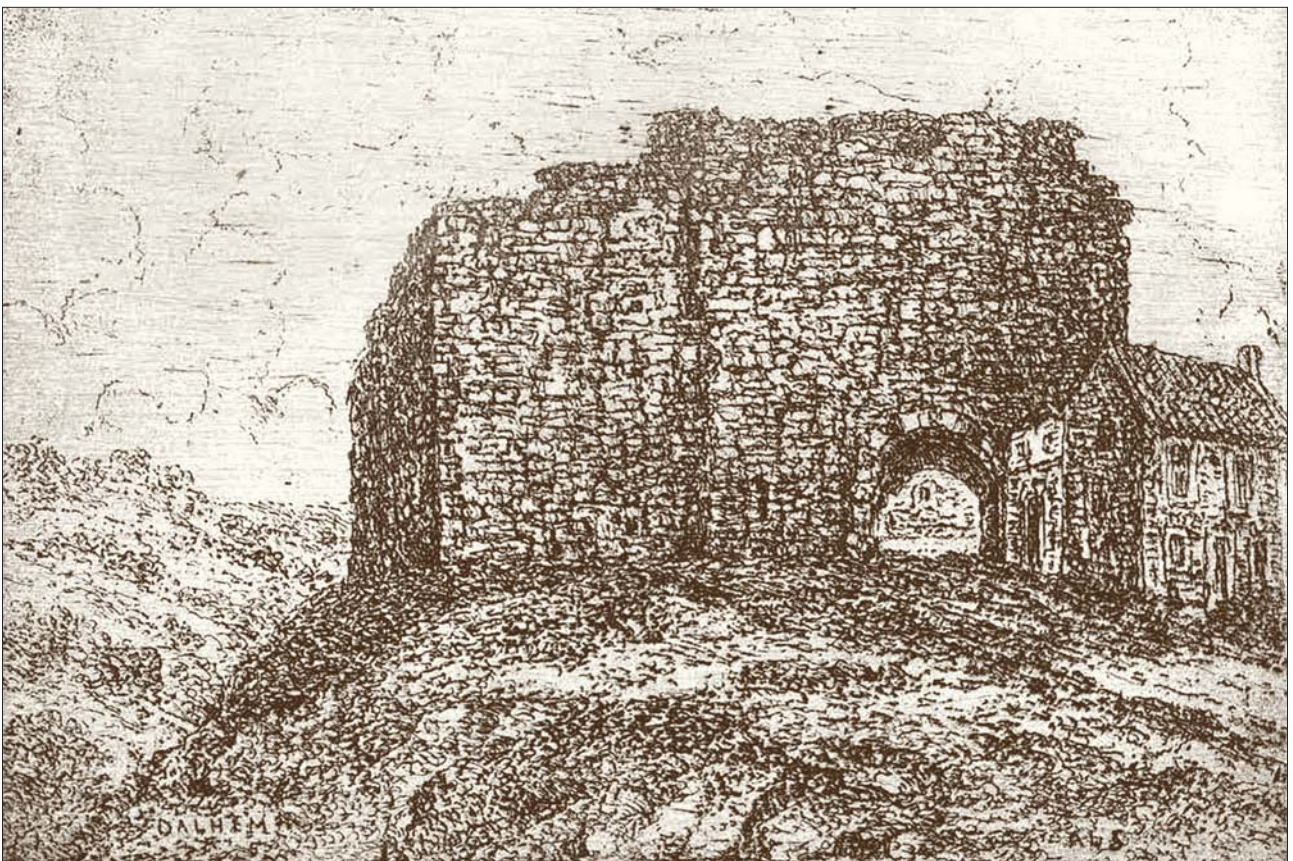
Fallais était anciennement une seigneurie dépendante de la cour allodiale de Liège et était situé dans le comté de Namur. Il y avait une haute cour de justice à Fallais et ce nom était le titre d'une ancienne famille noble qui tirait son origine de celle de Beaufort. Cette terre passa ensuite à la famille de Wesemael, de là au comte de Bouchain et ensuite à Mathieu d'Othain, qui la céda à l'empereur Maximilien et le prince la donna à Baudouin, bâtard de Bourgogne. HEMRICOURT dit que la famille de Beaufort était en possession de cette seigneurie depuis le XI<sup>e</sup> siècle. GRAMMAYE, dans ses *Antiquités du Brabant*, fait une description pompeuse du château, dont il dit la construction aussi forte qu'élégante. Une de ses tourelles fortifiées renfermait l'atelier monétaire, car, dans les temps anciens, les seigneurs de Fallais jouissaient du droit de battre



monnaie. Une partie du château, dit-il, était entourée de trois fossés remplis par les eaux de la Mehaigne. L'évêque Henri de Gueldre, s'étant brouillé avec la duchesse Alice de Brabant en 1266, alla attaquer Fallais qui est un fief du Brabant, situé sur le territoire de Liège. Mais Berthout y accourut avec ses gens qui délogèrent l'évêque. Un autre évêque de Liège, Jean d'Enghien, lors de la guerre de la Vache, investit Fallais en 1275. Ce furent les seigneurs ligués, sous la protection du duc de Brabant, celui de Gène, Henri de Beaufort et Richard de Fallais avec les seigneurs de Celles de Spontin et autres qui en délogèrent ses gens. Ce fut à Fallais que le duc de Bourgogne arriva le 25 octobre 1467, avec toutes ses troupes, accompagné de Louis XI, roi de France, l'allié des Liégeois. En 1614, l'archiduc Albert érigea cette terre en comté. Le château de Fallais servit de quartier au roi Louis XIV, après avoir campé à Boneffe avec son armée, et il y reçut en audience, le 4 juin 1685, les députés de Liège. Après son départ, une des trois tours du château fut rasée conformément à ses ordres. Fallais se présente sur notre planche dans sa physionomie ancienne avant la restauration qu'on en a faite.

## LE COMTÉ DE DALHEM

Nous quittons le voisinage du comté de Moha, une des parties les plus fertiles de la Hesbaye, pour nous rendre aux bords de la Meuse, au-delà de Liège, sur la rive opposée à celle dont nous partons, et dire quelques mots de deux endroits fort anciens, dont le premier est situé dans l'ancien duché de Limbourg.



Château de Dalhem.

Nous désignons l'ancienne ville de Dalhem, de nos jours, un bourg et chef-lieu d'un canton de la province de Liège. Dalhem était ci-devant la capitale du comté de ce nom. Il y avait, outre le conseil de la ville, une cour féodale et une haute cour. C'était à cette cour que ressortissaient en matière civile les appels de tous les autres tribunaux du pays avant le partage de l'an 1661. Dalhem est nommé Dolvin dans une chartre de 1078 et dans des actes postérieurs,

Dalhem, Dolhem et en flamand *'s Graeven-Dael*. La ville donna son nom au comté contenant dix-huit à vingt villages, qui forma un des trois cantons du pays d'Outre-Meuse. Ses seigneurs ou comtes sont nom-



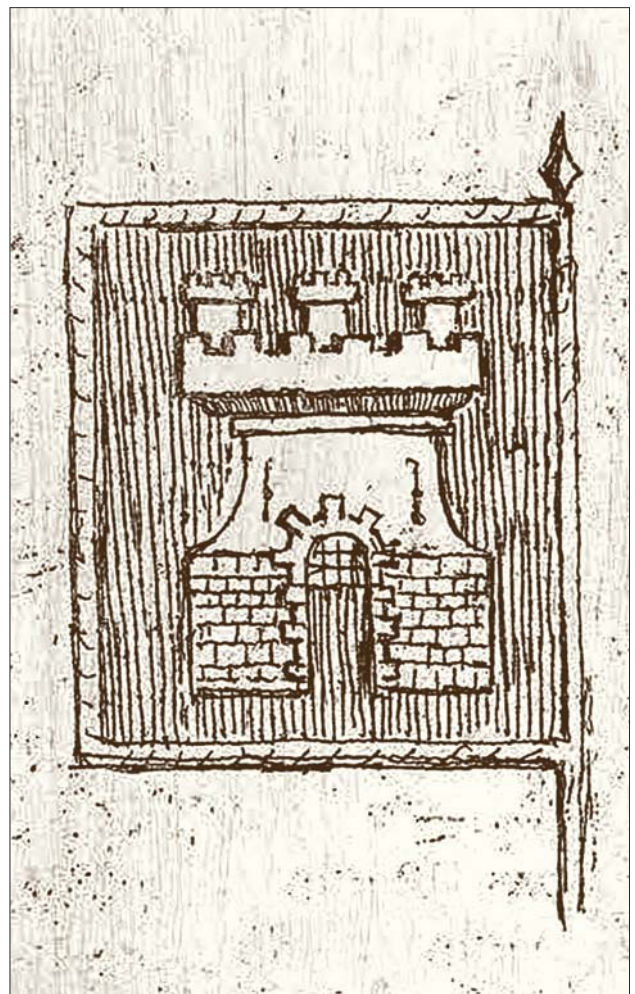
breux et sont cités dans des chartes très anciennes, à commencer par Guillaume qu'on rencontre entre les nobles témoins dans une charte d'Otbert, évêque de Liège, donnée le 13 décembre 1108. Une série de ces seigneurs sont nommés dans des diplômes datés des années 1128, 1146, 1166 et 1167. Deux chartes de ces deux dernières dates, de Renaud, archevêque de Cologne, mentionnent un comte Thierry I<sup>er</sup> qui avait épousé une sœur du comte de Moha, fille de Godefroid II, duc de Brabant. Son fils, Lothaire I<sup>er</sup>, fonda l'abbaye de Val-Dieu en 1216. Lothaire II ayant fait obstacle à la marche des troupes du duc de Brabant, Henri I<sup>er</sup>, celui-ci s'empara du château de Dalhem. Conrad, l'archevêque de Cologne, tâcha de reprendre Dalhem, ce qui occasionna une guerre entre lui et le duc de Brabant qui fut terminée par un accord en 1240, aux termes duquel le duc garda Dalhem. Thierry II, fils et successeur de Lothaire II, en ayant en vain réclamé la restitution, s'accommoda enfin avec le duc et fut obligé de déclarer, par lettres données à Ruremonde, en 1243, qu'il rapportait en mains du duc le château avec tous ses biens féodaux et allodiaux.

Waleran IV, duc de Limbourg, vendit, en 1258, à Henri III, duc de Brabant, le droit de féodalité qu'il avait sur certains cantons de Dalhem avec les biens allodiaux y situés, et depuis cette époque Dalhem a appartenu, exempt de tout vasselage, à la maison de Brabant.

Le territoire de Dalhem fut mis à feu et à sang, en 1286, par le seigneur de Fauquemont. En 1291, la ville fut brûlée par les Liégeois qui renouvelèrent ces mêmes exploits en 1378 en mettant le feu à vingt-quatre villages. La duchesse Jeanne de Brabant transporta irrévocablement, par acte du 19 juin 1385, sur Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, la seigneurie de Dalhem avec les territoires de Rolduc, Sprimont, Kerpin, Fauquemont, etc. Ces seigneuries furent donc unies au duché de Limbourg et les ducs de Brabant jurèrent à leur inauguration de ne jamais aliéner les pays d'Outre-Meuse et de tenir les habitants dans la jouissance des lois et coutumes, qui avaient été observées anciennement. La terre de Dalhem fut ravagée par les Liégeois en 1465. En 1578, Alexandre Farnèse, commandant des troupes du roi d'Espagne, prit Dalhem de force et tua la garnison et presque tous les habitants, sans respecter les femmes qui s'étaient retirées dans l'église avec la fille du commandant de la ville. Celle-ci fut tuée par deux soldats, l'un Allemand, l'autre Bourguignon, qui se disputèrent sa possession. Peu après, la prise de la ville de Maastricht par les États-Généraux, en 1632, sur les Espagnols, les premiers se rendirent maîtres du Limbourg, de Dalhem, Fauquemont, etc., et ce malheureux pays fut longtemps, tour à tour, la proie des deux partis. La paix de Munster n'y mit pas fin, mais en 1661 les pays d'Outre-Meuse furent partagés entre l'Espagne et les Provinces-Unies, et Dalhem échut aux États-Unis.

Notre gravure représente les ruines du château fort de Dalhem, qui est situé sur une hauteur naturelle et rocheuse, au pied de laquelle coule le ruisseau de Berwinne. Le bourg se trouve dans un bas-fond, et contient quelques édifices du XVII<sup>e</sup> siècle qui rappellent encore son ancienne dignité ; de ce nombre est la maison communale, bâtie en 1665, qui a du caractère. Son château, construction très massive du XII<sup>e</sup> siècle, est fortement ruiné. Il se présente encore d'un autre point de vue très pittoresquement assis sur des rocs alternant avec des buissons de verdure, mais là des constructions modernes de peu de caractère cachent en grande partie les anciens pans de murs émergeant de ces rocs qui leur servent de base.

Nous donnons ci-dessus les armoiries de Dalhem, d'après BUTKENS, qu'il a fait graver dans ses trophées de Brabant, comme appartenant à Lothaire, comte de Hostade et Dalhem et son fils Lothaire. C'est une tour ou donjon d'argent sur gueules.



Comté de Dalhem.



## LA VILLE DE VISÉ

La ville de Visé qui est située près de Dalhem, à une distance d'une demi-lieue seulement de cet endroit, s'élève sur la rive droite de la Meuse, sur la pente d'une colline dont elle occupe les gradins. Quand on arrive de Liège, Visé se présente sur son promontoire qui avance dans la rivière tout étincelant de lumière et se mire dans les eaux limpides de la rivière qui lui rend son image comme un miroir. Plusieurs grands édifices dépassent les maisons particulières de la ville et lui donnent un aspect pittoresque, mais principalement son ancien hôtel de ville, avec ses combles et sa coupole originale au centre du tableau, vivifie cet



Maison de Ville à Visé.

ensemble de constructions colorées d'un ton argentin bleuâtre. Entrons dans cette agréable cité et allons droit à son hôtel communal, ce symbole des libertés civiles que les Belges surent acquérir de bonne heure. Nous la mettons en vue au bout de la rue qui monte vers le haut de la ville, l'hôtel se trouvant sur le premier degré des gradins au bord de l'eau, où sa face opposée mêlée à d'autres constructions particulières forme un groupe plus pittoresque mais moins architectural que sa façade représentée par notre planche. Une galerie à arcades, retombant sur des piliers carrés, décore son péristyle à l'entrée de l'hôtel. Deux étages à fenêtres à croisillons s'élèvent au-dessus et une toiture avançant fortement sur la maçonnerie, est terminée par une tourelle en boule à facettes, dont la lanterne finale contient les clochettes de l'horloge. L'hôtel de ville de Visé fut bâti en 1612, sous la magistrature de Framboch de La Haye et Denis Demaret, bourguemâtres de la ville, dont les écussons se voient avec leurs noms au-dessus des deux piliers au centre de la galerie. Cet édifice a un cachet très prononcé et représente bien la maison communale, le palladium des libertés de toute une société civile, avec une virilité de formes qui fait plaisir à voir. Nous donnons une seconde planche qui reproduit son péristyle seul, animé par quelques personnages au costume de l'époque dont l'hôtel porte la date.

L'église de Visé a une origine très ancienne. L'historien liégeois BOUILLE dit qu'elle fut consacrée en 805 par la princesse Berthe, fille de Charlemagne. Dédiée à Saint-Martin, elle fut paroissiale et collégiale ; son clergé, ses chanoines, lui vinrent dans le temps de Celles, ancien château près de Dinant, que ces religieux durent quitter pour se soustraire à la tyrannie des barons de Celles. Ils emportèrent la châsse de leur patron saint Hadelin et furent s'établir à Visé sous la protection de l'évêque de Liège, Adolphe de la Marck, vers 1338. Cette belle châsse, œuvre de cette époque, exécutée en ciselure sur argent, qui existe encore dans l'église actuelle à Visé, a été décrite par Arnaud SCHAEPKENS dans son ouvrage : *Trésor de l'art ancien en Belgique*. L'église n'offre plus rien de son ancienne architecture.



Visé a une origine fort ancienne, comme nous venons de le voir par l'époque de la consécration de son église en 805. Son nom n'est pas mentionné dans l'histoire avant cette date, quoique sa position aux bords de la Meuse pourrait faire croire à une existence plus reculée. La princesse Berthe fit établir à Visé un marché public, où l'abbé de Saint-Laurent, à Liège, envoya chercher des vêtements pour ses religieux en 1026. Un pont sur la Meuse reliait alors la ville à la rive opposée, à l'endroit qui s'appelle encore *Devant-le-Pont* ; ce pont fut détruit par les glaces en 1408. Visé est nommé dans le partage de 870, confirmé par le traité de Fourn, comme limite du pays de Liège et les évêques de Liège le possédaient depuis 983, année où l'empereur accorda à l'évêque Notger tous ses droits qu'il y percevait. Il fut entouré de murs, de palissades et d'un fossé en 1334 par l'évêque Adolphe de la Marck.

Pillée en 1396, par les Guel-drois qui escaladèrent ses murailles pendant la nuit, la ville ne fut pas longtemps à se remettre de ce désastre et l'évêque Jean de Heinsberg lui accorda de grands privilèges en 1429.



Portiques de la Maison de Ville à Visé.



Porte de Visé.

Louis XIV y établit son quartier en 1673, lorsqu'il fit le siège de la ville de Maastricht. Ce fut le même qui fit démanteler la ville de Visé par 3.000 Français de la garnison de Maastricht. Ce charmant procédé pratiqué par le grand roi pour laisser un souvenir de son passage en Belgique, nous amène à parler des fortifications de Visé. La ville avait ci-devant quatre portes ; celles de Souvré, de *Devant-le-Pont*, donc contre la Meuse, de *Moulant* et de *Lorette*. Celle de *Moulant* a été démolie en 1828 ; c'est celle que nous avons dessinée ; les portes de *Lorette*, avec deux grosses tours rondes, qui communiquait avec celle de *Moulant* et la porte de *Lorette* ont disparu en 1833. Un souvenir de l'Ordre des Templiers se retrouve dans une ferme qui s'appelle encore de nos jours le Temple.



## LA CAPITALE DE L'ANCIEN DUCHÉ DE LIMBOURG

À Visé, nous sommes sur les confins de l'ancien duché de Limbourg et nous nous rendons directement à la ci-devant capitale de ce duché qui a eu son histoire dans les temps passés, et revit dans le nom des deux provinces de Limbourg belge et néerlandais, dont cette dernière a gardé le titre de duché. Avant de décrire la ville de Limbourg, reproduite par notre gravure, nous dirons quelques mots du pays dont elle était le chef-lieu et la résidence des ducs de Limbourg.

L'ancien duché de Limbourg contournait le pays de Liège en touchant au Condroz, au midi, et s'étendait entre cette dernière province et les contrées allemandes, vers le nord, où il touchait à l'Allemagne actuelle. Il était partagé en cinq districts ; chacun d'eux avait son chef-ban. Le premier de ces bans était Baelen,

situé près de la ville, et les quatre autres étaient Walhorn, Montzen, Herve et les seigneuries au-delà des bois. Les comtés de Dalhem et de Fauquemont avec la seigneurie de Rolduc faisaient également partie du pays.

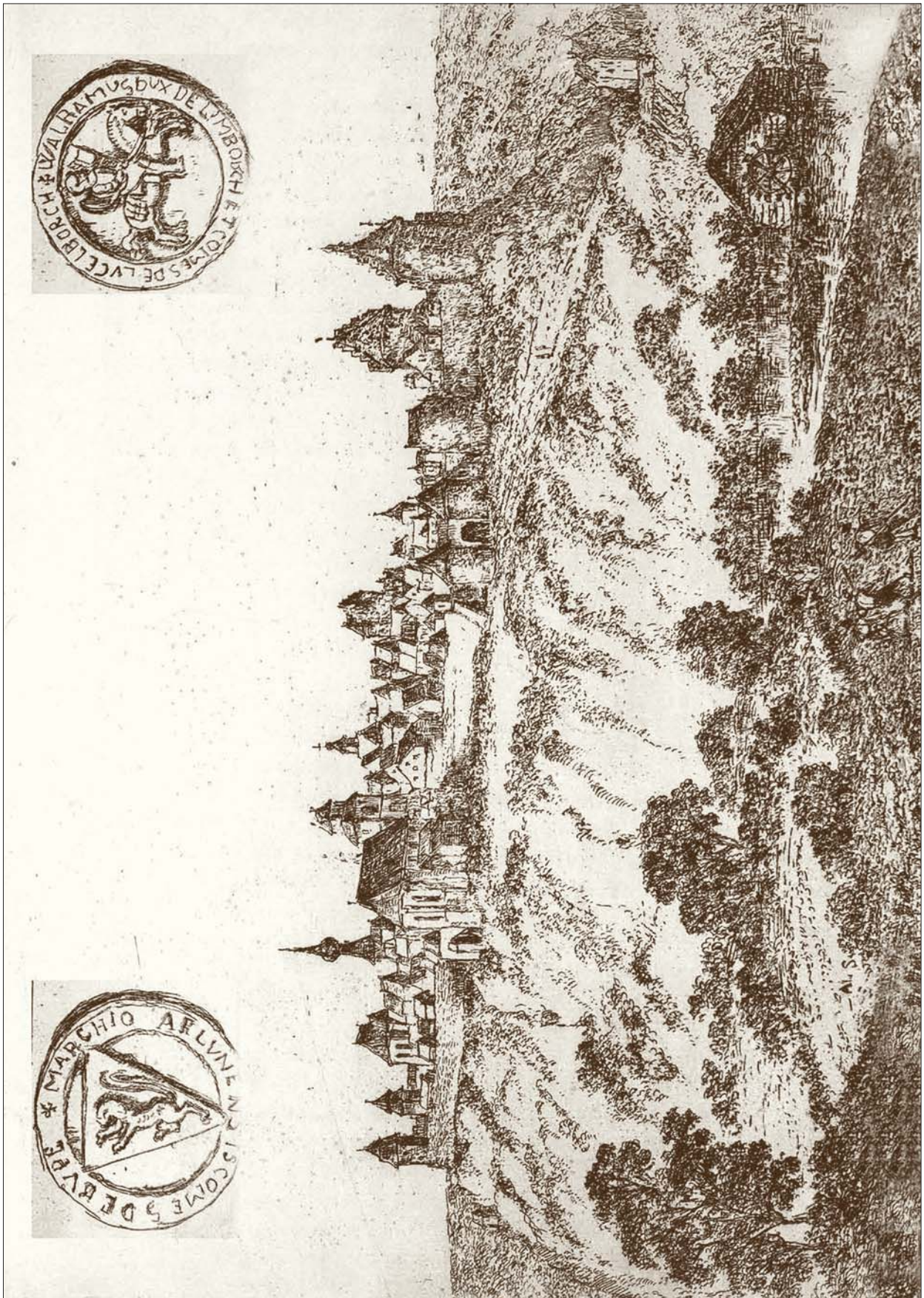
Ce n'est qu'à partir du milieu du XI<sup>e</sup> siècle que le Limbourg commence à avoir des souverains particuliers connus d'abord sous le nom de comtes et puis sous celui de ducs de Limbourg. M.-S.-P. ERNST, dans son *Histoire du Limbourg*, cite les comtes suivants avec les années de leur décès : le premier, Waleran I<sup>er</sup>, comte d'Arlon, premier comte de Limbourg avant 1082 ; Henri I<sup>er</sup>, vers 1119 ; Waleran II, 1139 ; puis les ducs Henri II, en 1167 ; Henri III, 1221 ; Waleran III, 1226 ; Henri IV, vers 1246 et Waleran IV, vers 1280. La fille unique de ce dernier duc épousa Renaud, comte de Gueldre et mourut en 1283 sans enfants. Sa mort occasionna une guerre sanglante entre Renaud, comte de Gueldre, et les princes de la maison de Limbourg-Luxembourg, d'une part, et Jean I<sup>er</sup>, duc de Brabant, de l'autre, pour la succession du duché de Limbourg que le comte de Berg, Adolphe, cousin germain d'Ermengarde, avait vendu au duc de Brabant, parce qu'il se sentait trop faible pour arracher ce duché à Renaud de Gueldre, l'époux de sa sœur. Le duc de Brabant, Jean I<sup>er</sup>, soutint ses prétentions par les armes, marcha avec une nombreuse armée sur Fauquemont, poursuivant l'archevêque de Cologne, l'allié du comte de Gueldre, jusque sous les murs de Woeringen dont il fit le siège. Là il offrit fièrement la bataille à ses adver-



À Limbourg.

saires, dont l'issue, tout à son avantage, lui assura la possession de Limbourg, qui se soumit au vainqueur en 1288. Cette fameuse bataille est assez connue par l'histoire pour nous dispenser d'en donner une relation détaillée, son résultat seul est à noter puisqu'il mit fin à l'existence indépendante du duché sous ses princes particuliers. Depuis ce temps, le duché de Limbourg passa aux ducs de Brabant, Jeanne, duchesse de Brabant, transporta irrévocablement, en 1396, la seigneurie et la propriété sur sa nièce Marguerite, femme de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Marguerite désigna pour son successeur son fils Antoine. Ses deux fils, Jean et Philippe, lui succédèrent, et après la mort de ce dernier, le Brabant, le marquisat d'Anvers et le Limbourg passèrent, en 1430, à son cousin Philippe-le-Bon. La maison de Bourgogne posséda ces provinces jusqu'en 1477, lorsque Marie, héritière de Bourgogne, épousa l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III. C'est par cette alliance que toutes les provinces belges passèrent à la maison d'Autriche.





LA VILLE DE LIMBOURG.







Disons un mot de la ville qui fut le chef-lieu du duché. Elle est située sur un rocher élevé entouré de précipices et n'est abordable que d'un côté où une pente douce, bordée de maisons qui constituent son faubourg sous le nom de Dolhain, y donne accès. Ses fortifications, ses remparts et ses portes laissent à peine l'indication de leur emplacement par quelques substructions insignifiantes. De son château, il ne reste plus rien. Il s'élevait sur la pointe du roc, à droite sur notre planche, et de nos jours un château tout neuf, dans le style ogival, remplace la vieille citadelle historique des ducs de Limbourg. Notre dessin, imité d'une ancienne gravure du XVI<sup>e</sup> siècle, a été revu d'après nature. On y voit les édifices de Limbourg, qui ont disparu, contenus dans son enceinte murée qui, sauf les murs, se présente aujourd'hui à peu près de même qu'elle ne fut au XVI<sup>e</sup> siècle.

Son église, comme la ville, est très ancienne ; sa fondation date de fort loin et elle se trouve à gauche sur notre gravure, engagée en partie dans les murs ou remparts de Limbourg, au bord d'un précipice. Dedicée à saint Georges elle ne servit d'abord qu'à l'usage particulier des ducs, qui avaient encore une crypte sous le chœur de l'église correspondant, par un escalier coupé dans le roc, avec le château dont on voit encore les marches. Au bout de la ville, du côté opposé à la porte de notre dessin, se trouvait une seconde porte avec des restes de murs du rempart et quelques anciennes maisons que représente la petite planche ci-dessus. Nous les avons dessinées parce qu'elles rappellent le vieux Limbourg et parce qu'elles sont les seules constructions survivantes de la ville des ducs du pays.

Le paysage qui entoure Limbourg est des plus accidenté. Une riche plaine, riante de verdure, précède le rocher élevé sur lequel s'élève le bourg, trop souvent abîmé par le feu et les calamités de la guerre. En 1579, le prince de Parme, Alexandre Farnèse, s'en empara ; les Hollandais, en 1632, et Limbourg fut pris et repris depuis, jusqu'à ce que les Français s'en emparèrent en 1675, sous le commandement de Condé. Ils eurent encore, ici comme ailleurs, la politesse de faire sauter le château et les fortifications de Limbourg en mettant le feu à toutes les maisons.

## CHÂTEAU DE CRÈVECŒUR À HERVE

La seconde ville de l'ancien duché est Herve, située à deux lieues nord-ouest de Verviers. Herve est bâtie sur une éminence et domine les environs couverts de prairies et de pâturages riants formant un panorama pittoresque, qu'entrecoupent des bouquets d'arbres et des constructions variées. La ville est très ancienne et d'après un mémoire dû à la plume de M. DES ROCHES, couronné par l'Académie impériale et royale de Bruxelles au siècle passé, cette ville existait déjà au VII<sup>e</sup> siècle. Herve est citée dans une charte de l'an 1063 et en 1276, elle portait déjà le titre de Ville-Franche. Le duc de Brabant, Jean III, lui accorda de nouveaux privilèges et confirma les anciens. Cette charte fut confirmée par Wenceslas en 1378, et successivement par Maximilien d'Autriche, Philippe son fils, par Charles Quint, Philippe II, Albert et Isabelle, et par Philippe III, roi d'Espagne, en 1661. Le diplôme original est conservé à l'hôtel de ville de Herve.

Herve, quoique ville ouverte depuis bien longtemps, a été fortifiée comme toutes les communes au moyen âge et avait son château fort comme le prouve l'histoire. En 1288, les troupes du comte de Gueldre, qui occupaient le château de Herve, ayant fait des incursions dans le comté de Dalhem, le duc de Brabant, pour les en punir, vint assiéger ce château qu'il fit démolir après que la garnison s'en fut retirée dans la tour de l'église, et réduisit en cendres toute la ville et plusieurs villages environnants. La tour de l'église de Herve est d'une construction réellement originale et a un caractère militaire qui la rend digne d'être conservée comme monument. La plus ancienne paroisse de la contrée, l'église, a eu pour origine une chapelle que bâtit, d'après la légende, l'évêque Agricolaus qui convertit les habitants au christianisme en 501.

Le château doit avoir été rétabli après ce siège, puisque Henri, sire de Lontzen, le remit au duc de Brabant en 1285 avec les châteaux de Lontzen, Sprimont et Libois, pour prix de la liberté de son père, Conrad Snabbe, fait prisonnier. Renaud, comte de Gueldre et duc de Limbourg, accorda, en 1287, la demeure au château de Herve à Conon de Lunchis et vendit le château en 1289, à Guy, comte de Flandre, et celui-ci le vendit la même année au duc de Brabant. Herve fut assignée à Jean, sire de Gronsfeld, par la duchesse Jeanne de Brabant en 1384 et fut brûlée et pillée par les Liégeois en 1466.

C'est principalement le château de Herve qui nous occupe, et nous offrons une vue de celui qui a remplacé l'ancien château fort, par la gravure précédente qui porte le nom de Crèvecœur. Crèvecœur est un



édifice dans le style du XVII<sup>e</sup> siècle, qui ne rappelle plus rien de militaire dans ses différentes constructions. Bâti en briques et pierres de taille à fenêtres en croisillons, il a encore deux tours avec leurs toitures bosselées d'un aspect pittoresque. Le château est établi sur la pente de la montagne qui sert de base à la ville et tout près de celle-ci.

Abandonné par ses anciens maîtres à leur fermier, celui-ci y fait de l'excellent fromage dont la renommée existe depuis un temps immémorial. Le pays de Herve a des prairies vraiment aussi belles que productives, ombragées par des arbres fruitiers qui constituent une seconde source de richesse pour ses habitants.



Château de Crèvecœur à Huy.

L'intérieur du château est vide, mais un appartement a conservé sa décoration et sa grande cheminée, dont le manteau avec frise repose sur deux colonnes en marbre blanc. Ce petit salon n'est éclairé que par une fenêtre à croisillons, donnant sur le jardin et le jour Rembranesque qui y pénètre ajoute au charme et au recueillement qu'on éprouve dans cet ancien appartement que nous avons animé par quelques personnages et un ameublement du temps. Tout près de l'entrée de ce salon se trouve, sur la cour du château, une fontaine qui coule dans un bassin en pierre et que décorent deux armoiries de la famille qui en était possesseur au XVII<sup>e</sup> siècle. Le murmure de ce filet d'eau tombant doucement dans le bassin et qu'on entend à l'intérieur, prédispose à rêver du temps passé, lorsque cette demeure était animée par la présence de la famille qui l'habitait. Deux écussons en marbre, sculptés en relief, ornent la frise de la cheminée ; celui de gauche représente la famille Caldenborcht, celui de droite, en losange la dame de la famille Bartriens. Le haut ban de Herve, dans le duché de Limbourg, comprenait, outre la ville, plusieurs villages dans ses environs. La seigneurie de ce ban, y compris Charneux et Warrimont, fut vendue en 1644, au seigneur de Caldenborcht, et celle de la franchise de Herve en 1655. Le dernier seigneur de la ville fut le comte d'Aspremont, et le dernier seigneur du ban fut le baron de Lamberts de Cortenbach.





SALON DU CHÂTEAU DE HERVE.









BEUSDAL.







## TEUVEN ET LE PRIEURÉ DE SINNICH

Teuven et Sinnich se trouvent à une forte distance de Herve plus vers le nord et contre les limites du Limbourg néerlandais actuel. Nous sommes encore dans l'ancien duché de Limbourg, Teuven faisant partie du chef-ban de Montzen. Pour aller de Herve à Teuven, on traverse un beau pays, nature vigoureuse et pittoresque ; la route est bordée de plusieurs anciens châteaux parmi lesquels se distingue le château de Beusdael situé au milieu d'une vallée de belle verdure. Beusdael se mire dans les eaux de ses anciens fossés entourés de hauteurs d'où la vue plane sur ce beau panorama indiqué par notre gravure. La commune de Teuven est encore divisée en deux sections représentant deux seigneuries anciennes : Teuven et Sippenaeken-Beusdael.

L'ancien prieuré de Sinnich se trouve dans cette commune ; c'est un beau château situé au nord d'une hauteur boisée dont la verdure est comme un rideau vert foncé sur lequel le château se découpe dans toute son étendue. Sinnich, ancien prieuré de l'ordre de Saint-Augustin, fut fondé en 1245 par un abbé de Rolduc, Erpon, pour y recevoir les religieuses de ce monastère auxquelles il voulait donner une demeure séparée. Ces religieuses étaient toutes de familles nobles.

Le prieuré de Sinnich faisait partie de l'ancien duché de Limbourg et relevait directement de l'abbaye de Rolduc, de même que les couvents des dames nobles du même ordre de Scharn, près de Maastricht, de Marienthal sur l'Aar, en Allemagne, et de Hoeidonck dans le Brabant.

L'abbé fondateur, Erpon, fit l'acquisition de biens considérables qui appartenaient à l'abbé de Saint-Jacques à Liège et à un certain Eppo de Ludesheim. De ces biens et d'autres, qu'il réunit à ceux du couvent de Scharn, il fit un fonds pour en faire servir le produit à l'entretien des religieuses du nouveau monastère de Sinnich. Le pape Innocent V confirma cette institution en 1247 et l'archevêque Conrad Hochstaden invita les fidèles, par lettres datées de 1254, à contribuer par leurs aumônes à l'achèvement de l'église des nobles religieuses de l'ordre de Saint-Augustin dans le duché de Limbourg. L'église fut bénie le 24 juin 1297 par Thomas, évêque de Salone, qui y consacra deux autels, avec l'assistance des abbés de Rolduc et de Val-Dieu, et en 1315, le deuxième dimanche après Pâques, Herman de Lobes y consacra un autel en l'honneur de la Sainte-Croix et de plusieurs saints.

Par une charte de 1292, le duc Jean I<sup>er</sup> donna son approbation à un arrangement fait entre Béatrix de Welloiven, supérieur de Sinnich, et Ermengarde de Raede, veuve de Gilbert de Limbourg, au sujet de certains bien-fonds situés entre *Thoven* et *Sineke*, que la dernière avait en possession du monastère à titre d'emphytéose perpétuelle.

Dans l'acte de fondation, Sinnich est désigné sous le nom de Fontaine de la Sainte Vierge, *Fons beatæ Mariæ*. Les chanoinesses régulières du couvent suivaient les règles du tiers-ordre de Saint-Augustin et un chanoine de l'abbaye de Rolduc était leur prieur. Cynche (Sinnich) fut assigné à Jean, sire de Gronsfeld, par la duchesse Jeanne de Brabant par acte du 13 décembre 1384.

Pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le couvent de Sinnich a compté au nombre de ses chanoinesses plusieurs dames appartenant à des familles distinguées, du pays et de l'étranger, telles que de Golsteyn, d'Eynatten, de Mérode, de Schwartzenberg et de Berg dit Trips. Les armes de cette dernière supérieure ornent le fronton du corps de logis principal avec la date de 1764, et sont répétées sur le perron avec escalier double qui conduit à la porte d'honneur du château. Une église, d'un goût et d'une construction fort simples, est attenante au château. Son architecture a le caractère des églises monastiques de campagne dans le style roman du XIII<sup>e</sup> siècle, et son plan est un carré terminé à l'ouest par une tour carrée massive percée de fenêtres géminées. Le chœur a été ajouté plus tard et n'a qu'une fenêtre en ogive. Sa voûte est en bois très léger, en plein cintre et sans peinture. Attenant au chœur est le prieuré avec une petite porte en plein cintre d'un assez bon goût ; de cette demeure du prieur on entre dans les galeries à fenêtres ogivales qui entourent le jardin ou préau du château et servent de corridor aux appartements riches, spacieux et bien éclairés, ayant vue sur le grand jardin qui précède cette demeure seigneuriale. Vingt-et-une fenêtres sont percées dans la façade construite dans le style Louis XV, comme l'indique notre planche gravée d'après nature. Quelques pierres tombales qui ont été conservées désignent des personnes nobles des pays de Limbourg, de Liège et de Juliers. Une de ces pierres couvrait la tombe d'un Eynatten, qui fut seigneur d'Opsinnich, terre située à peu de distance de Sinnich.



Ce vaste château qui s'est dépouillé de son caractère monastique déjà au siècle précédent, est situé au milieu d'un paysage superbe, où l'œil a vue sur des sites variés qui tentent le pinceau de l'artiste. C'est la propriété de M. Eugène Coenegracht, qui aime les beaux-arts, ainsi que le prouvent ses salons ornés de tableaux historiques de sa famille.

Au commencement de ces notes sur Teuven, nous avons dit que Teuven était une seigneurie dépendante des ducs de Limbourg. Un vieux château de peu d'apparence, la résidence du seigneur, s'y trouve encore, et s'appelle *Het Alt Hous*. Nous l'avons visité et remarqué dans son intérieur de vieilles cheminées qui portent le caractère du XII<sup>e</sup> siècle. Un autre manoir qu'on appelle le nouveau château, construction du XVI<sup>e</sup> siècle, a remplacé le premier château. Celui-ci est nommé le château de Teuven et a appartenu à la famille Draeck, dont une pierre tombale aux armes avec les quartiers se trouvait dans l'ancienne église de Teuven qu'on a démolie. L'existence d'une seigneurie de Sinnich au XIV<sup>e</sup> siècle, a pour preuve un diplôme du duc de Brabant, Wenceslas, par lequel un Guillaume de Roide, seigneur de Sinnich se réconcilie avec le duc de Brabant, après avoir fait la guerre aux habitants d'Eupen qui tenaient le parti du duc leur souverain. Ce diplôme, daté de 1369, est cité par M. ERNST dans son *Histoire du duché de Limbourg*.

Dans le voisinage de Teuven, on rencontre plusieurs autres châteaux. Un castel, appelé le château d'Altena, le château d'Obsinnig, à peu de distance de Sinnich, puis le vieux Remersdal, dont les seigneurs sont mentionnés dans plusieurs chartes du XIII<sup>e</sup> siècle. Dans une charte de 1252, on rencontre un chevalier Simon de Reynberzdale, dans une autre de 1276, sont mentionnés les trois frères Scavedries, Renier, Gilles et Wellin, sous le nom de Remberval. D'autres pièces désignent le château en 1287, 1290 et 1292, sous le nom de Reymersdal.

Le château de Beusdal est situé dans le même voisinage. C'est un ancien édifice du XIII<sup>e</sup> siècle, jadis la résidence des seigneurs de ce nom, qui se trouve dans une vallée verdoyante comme dans un bassin ; entouré de hauteurs d'où la vue plane sur un paysage superbe dont le château occupe le centre se mirant dans son étang. La planche en regard de ces notes reproduit la vue du château et donne une idée du beau panorama de ce pays de l'ancien Limbourg. Les sires de Beusdal apparaissent au XIV<sup>e</sup> siècle dans un acte de Wenceslas et de Jeanne, duc et duchesse de Brabant et de Limbourg, daté de Bruxelles le 1<sup>er</sup> octobre 1357, par lequel ils dégagent leur duché de Limbourg. Parmi leurs bonnes gens sont cités les chevaliers, Herman de Beusdael et d'autres seigneurs du Limbourg. Beusdael et Sippenacken formèrent une seigneurie et la légende du pays désigne le château comme une maison de chasse de Charlemagne.

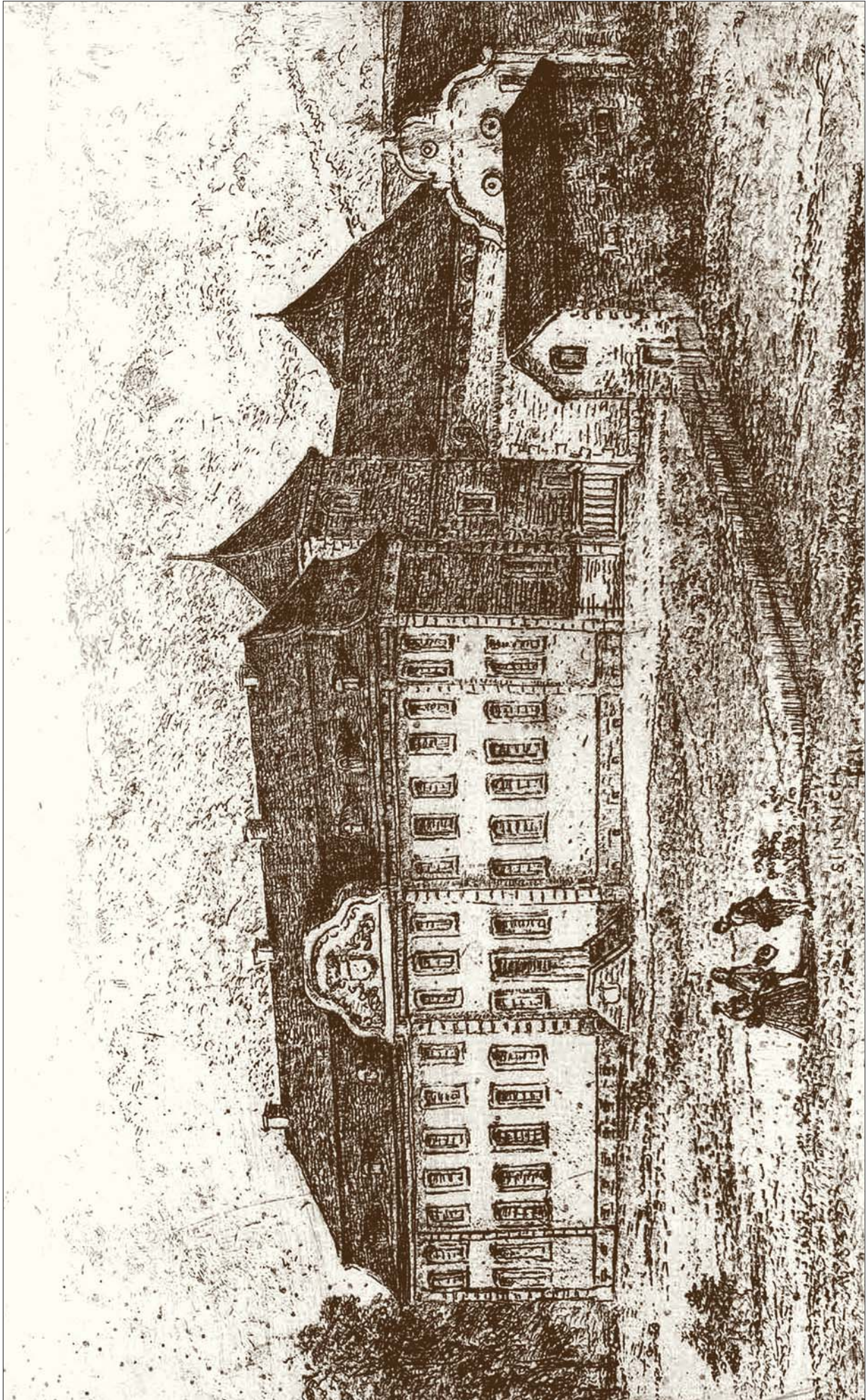
Nous avons encore à noter qu'au château de Beusdal se trouve une grande cheminée à consoles largement profilées, ornée d'armoiries avec la date de 1564. Sa grosse tour est une construction du XIII<sup>e</sup> siècle et a un mâchicoulis, la petite tour et le reste du bâtiment datent du XVI<sup>e</sup> siècle. Les volets des fenêtres, à l'intérieur, sont peints en rouge et blanc à demi losanges, et les portes à raies perpendiculaires des mêmes couleurs. À la chapelle, les fenêtres sont décorées de vitres peintes, armoiries, inscriptions et sujets religieux, qu'on a recueillis dans les environs.

Une abbaye célèbre se trouve dans les mêmes parages près d'Aubel, c'est Val-Dieu. D'après BUTKENS, ce fut Lothaire I<sup>er</sup>, comte de Hochstade et de Dalhem qui, de concert avec Henri III, duc de Limbourg, fonda en 1216, l'abbaye de Val-Dieu. Il donna aux religieux de l'ordre de Cîteaux de Sainte Agathe, à Hocht, douze bonniers de terre à Saint-Jean-Sart, situé à trois quarts de lieue d'Aubel, pour venir s'établir dans ce lieu. Ces religieux se fixèrent dans cet endroit comme le prouve un diplôme de Henri, duc de Limbourg, de la même année, où il est dit qu'il donna à ces religieux une partie de son abbaye, proche de la rivière de la Berwinne, afin qu'ils vinssent s'y établir. Waleran, fils aîné de Waleran I<sup>er</sup> de Limbourg, dit le Long, seigneur de Fauquemont, mort entre 1262 et 1269 sans laisser d'enfants, fut enterré dans l'abbaye du Val-Dieu, à laquelle il avait fait une donation en 1250. Val-Dieu est situé dans un fertile vallon comme l'indique son nom ; il a été transformé en château et est entouré d'une riche nature. Son église a été démolie en 1840. Quand nous l'avons visité peu de temps après, les bâtiments monastiques, avec leurs corridors mystérieux, inspiraient la tristesse et offraient un saisissant contraste avec les plaines riantes de verdure qui encadraient ces ruines abandonnées. Il est, actuellement, la propriété de M. Gustave Regout, qui en a fait une agréable résidence.

Dans ce beau pays de Limbourg qui touche au duché actuel de ce nom, et où se trouvent encore beaucoup d'anciens châteaux, nous arrêtons notre promenade nous trouvant dans les environs de Maastricht, le chef-lieu du nouveau duché d'où nous sommes partis et nous clôturons la série de dessins et les notes qui les accompagnent, en faisant des vœux pour la conservation des vieux manoirs anciens édifices et autres monuments de l'histoire et de l'art du pays sur lesquels nous avons jeté quelque lumière par la publication de ce travail.

Alexandre SGHAEPKENS





SINNICH.



## TABLE DES MATIÈRES

Seigneuries composant la Principauté de Liège .....	5
Le Comté de la Ville de Looz .....	6
Hasselt et Saint-Trond .....	9
Le Château de Stockhem et la Ville de Maeseyck .....	10
Le Château de Colmont .....	12
À Tongres .....	15
Bilsen et Munsterbilsen .....	19
Château de Petersheim .....	22
Guy de Kan .....	25
Le Comté de Hornes .....	30
Ruines du Château de Weert .....	33
Le Château de Bouillon .....	34
Le Marquisat de Franchimont .....	36
Montfort, près de Ruremonde .....	37
Sur l'Ourthe .....	41
Ruines du Château de Logne .....	45
Dans le Condroz .....	46
À Huy .....	55
Château d'Oultremont .....	56
Le Comté de Dalhem .....	58
La Ville de Visé .....	60
La Capitale de l'ancien Duché de Limbourg .....	62
Château de Crèvecœur .....	65
Teuven et le Prieuré de Sinnich .....	71



EN QUATRIÈME DE COUVERTURE :  
L'HÔTEL CURTIUS REPRÉSENTÉ À LA PAGE 46 DE LA PREMIÈRE PARTIE DE CETTE PUBLICATION  
CONSACRÉE À LA VILLE DE LIÈGE ET À SES ABORDS.



